

Comme la Caricature

OSCAR COMETTANT

2212

LA

Musique de la Garde Républicaine

EN AMÉRIQUE

Histoire complète et authentique

PRIX : 3 FR. 50

PARIS

A « LA NOUVELLE FRANCE CHORALE »

3, Rue d'Aboukir, 3

1894

199
L 5
7

LA

Musique de la Garde Républicaine



EN AMÉRIQUE

Histoire complète et authentique

PAR

OSCAR COMETTANT

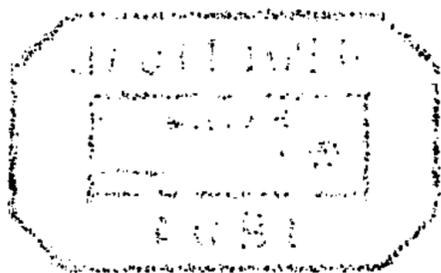


PARIS
IMPRIMERIE BOULLAY

9, Cour des Miracles, 9

—
1894

199



PRÉFACE



Dès le retour en France de la musique de la légion de la Garde républicaine, après sa tournée triomphale en Amérique, en 1872, j'ai revu mon vieil ami Paulus, le chef de cette musique, en lui manifestant l'intention d'écrire la relation de son mémorable voyage artistique.

Paulus m'a communiqué toutes les notes qu'il avait prises, toutes les pièces officielles se rapportant à ce voyage, tous les détails qu'il avait recueillis sur les hommes et les choses des pays qu'il avait visités, ses appréciations personnelles, des anecdotes, etc.

Durant quinze jours consécutifs, j'ai travaillé avec Paulus pour me documenter le plus et le mieux possible.

J'ai aussi pris les notes du sous-chef de musique de la Garde républicaine, le distingué musicien M. Maury (mort peu de temps après son arrivée en France), et je me suis trouvé ainsi en possession de renseignements les plus précieux, les plus circonstanciés et strictement exacts pour écrire l'histoire

complète et authentique du premier voyage en Amérique de la célèbre musique de la légion de la Garde républicaine.

J'offre ce récit à la musique de la Garde républicaine, à son digne chef actuel, M. Parès, à toutes les musiques de l'armée française, aux distingués artistes, leurs chefs, comme un souvenir glorieux pour notre art musical militaire, et comme une marque de reconnaissance envers le peuple des États-Unis pour l'accueil cordial et enthousiaste qu'il a fait à nos soldats artistes au lendemain de « l'année terrible ».

Paris, 1893.

OSCAR COMETTANT.



I

Coup d'œil sur la réorganisation des musiques militaires en France.

Un orchestre, qu'il soit militaire ou symphonique, vaut à la fois par la nature des instruments qui le composent, leur proportion entre eux, le talent des musiciens et surtout par le chef d'orchestre.

Jusqu'en 1844, les musiques militaires n'avaient pas à proprement parler d'organisation spéciale. C'était un amalgame d'instruments plus ou moins justes, sans homogénéité de timbre ni d'étendue, dissemblables par leur forme et la direction de leur pavillon ; dissemblables aussi par leur doigté.

Si l'on imagine un chœur fantastique de chanteurs dont les uns chanteraient la tête en bas, d'autres la tête en haut, ceux-ci tournés vers la droite, ceux-là vers la gauche, on aura l'image de ce qu'étaient, comme direction de son, les musiques militaires avant la réorganisation actuelle.

Sous le rapport du timbre des instruments, une oreille délicate avait constamment à souffrir de cet ensemble sans base, sans méthode, et comme dû au hasard.

Les familles d'instruments d'un même timbre n'étant pas encore toutes constituées, il en résultait que, pour

parcourir une échelle de sons qu'on aurait voulu homogènes, il fallait ajouter à des instruments d'une certaine sonorité, des instruments d'une autre nature; comme, par exemple, si, la famille des instruments à cordes n'existant pas pour l'orchestre de symphonie, on ajoutait, dans une suite de gammes descendantes, le basson au violon et l'ophicléide au basson, au lieu de faire parcourir cette même gamme par le violon, l'alto, le violoncelle et la contre-basse.

Le manque de règle scientifique dans l'organisation orchestrale, l'imperfection des instruments et surtout le manque d'uniformité des doigtés, faisaient qu'un musicien jouant de l'ophicléide était incapable d'utiliser son talent en dehors de son étroite spécialité, qu'un bugle soprano n'aurait rien pu tirer de bon d'un bugle basse, etc.

Le désordre et l'empirisme régnaient dans nos musiques militaires, et le colonel de chaque régiment était maître absolu de modifier, suivant son goût et sa fantaisie, l'organisation de son orchestre. Sauf les cornets d'ordonnance qui étaient obligatoires parce qu'ils servaient à donner les signaux, un colonel eût pu, s'il l'eût voulu, composer exclusivement sa musique de petites flûtes ou de bugles contre-basses. Personne n'aurait eu rien à dire à cela; il était omnipotent. Or, on peut être un brave militaire, un excellent colonel rempli de généreuses intentions, et avoir un fort mauvais goût en musique.

Généralement voici le nombre et la nature des instruments formant les orchestres militaires à cette époque, si rapprochée de nous par le temps, si éloignée sous le rapport des progrès accomplis :

Petite flûte, 1; petite clarinette en *mi* bémol, 1;

clarinettes en *si* bémol, de 10 à 16 ; bassons ou ophicléides en *ut*, de 2 à 4 ; cors, de 2 à 4 ; cornets à pistons, 2 ; trombones à coulisse, 3, 6 ou 8 ; ophicléides basses en nombre indéterminé.

Il résultait de cet ensemble :

1^o Que le plus souvent les parties mélodiques, confiées presque toujours aux instruments en bois, ne s'entendaient distinctement qu'à l'aigu. Les notes du médium, et surtout les notes graves des instruments en bois, étaient entièrement étouffées par les sons stridents des instruments de cuivre, qui se trouvaient, par le fait, accompagner une mélodie absente ;

2^o Que les parties basses, si elles étaient confiées aux bassons, ne résonnaient pas suffisamment, par rapport aux instruments plus éclatants qui les dominaient ; que, d'un autre côté, si l'on remplaçait les bassons par les ophicléides, la sonorité de ces derniers se mariait mal avec les instruments de bois. Les ophicléides avaient, en outre, l'inconvénient de ne pouvoir guère jouer que dans le haut ou le médium, ce qui revenait à un orchestre privé de contrebasses.

La première des réformes commandées par une semblable disposition instrumentale était d'établir une base d'harmonie qui fût aux orchestres régimentaires, destinés à jouer le plus souvent en plein air, et dont la force, la vigueur et la noblesse de sonorité doivent être le principal mérite, ce que les instruments à cordes sont à l'orchestre de symphonie, forts par exception, doux d'ordinaire et intéressants surtout par les détails.

Cette base fut trouvée, c'est la famille des saxhorns.

Ici se place une page des plus importantes dans l'histoire de la musique régimentaire, et nous laissons

parler avec toute l'autorité qu'il a conquise, le savant musicographe F.-J. Fétis.

« La famille des bugles, appelée *saxhorns* depuis qu'Adolphe Sax les a perfectionnés, avait été divisée par lui en soprano aigu (en *mi* bémol) mezzo soprano (en *si* bémol), alto-ténor (en *mi* bémol), baryton (en *si* bémol), contrebasse (en *mi* bémol). Différents par la taille et par la voix, mais identiques par la forme, par la position des cylindres, par le mécanisme du doigté et par la manière d'en jouer, en ce qui concerne l'action de la bouche, ces instruments ont été ramenés par Sax à ce système d'unité afin que le même exécutant pût jouer à volonté de l'un ou de l'autre, selon sa fantaisie ou d'après les nécessités d'un orchestre d'harmonie. Sax fut breveté en 1845, pour toute cette famille et pour le terme de quinze années. Ce fut alors qu'il écrivit au ministre de la guerre et fit remettre des mémoires au roi et au général de Rumigny, proposant l'adoption de ses instruments pour la musique militaire en France, et la suppression des cors et des bassons dans ce genre de musique (1). Une commission composée de Spontini, d'Adolphe Adam, d'Halévy, d'Onslow, de Carafa et de Georges Kastner, secrétaire rapporteur, auxquels on avait adjoint quelques chefs de corps de musique militaire, et qui était présidée par le général de Rumigny, fut chargée d'examiner cette proposition. Avant de donner son avis, cette commission exigea un concours entre l'ancien système de combinaison d'instruments et celui que proposait Adolphe

(1) Dans ce genre de musique seulement, car Sax, loin de condamner ces excellents instruments pour les orchestres de symphonie, les a perfectionnés, au contraire.

Sax ; elle indiqua le champ de Mars, comme l'emplacement où se ferait l'essai, et le jour fut fixé au 22 avril 1845. Les professeurs et élèves du gymnase de musique militaire, dirigés par Carafa, étaient chargés de faire valoir l'ancien système ; le nombre de ces artistes était de quarante-cinq ; celui des musiciens réunis par Sax, ne s'élevait qu'à trente-huit (1) ; néanmoins l'avantage du nouveau système sur l'ancien ne pouvait être douteux, dans un vaste emplacement, en plein air, puisqu'il ne s'agissait que de puissance sonore. Plus de vingt mille personnes assistaient à cette séance. Le triomphe de Sax fut complet dans l'opinion de cet auditoire, car des applaudissements enthousiastes éclatèrent de toute part. D'après l'avis de la commission, éclairée par cette épreuve, le ministre de la guerre prit, le 9 août 1845, une décision insérée au *Moniteur* du lendemain, par laquelle l'organisation des corps de musique militaire proposée par Sax, était adoptée. »

Cet essai de deux systèmes, ou plutôt ce duel entre un compositeur célèbre, gardien des vieilles traditions, et le jeune et hardi innovateur, avait attiré au champ de Mars tout ce que Paris contenait d'artistes, de gens de lettres et de journalistes. Fétis nous a dit le nombre des exécutants dans chacun des camps ennemis et le

(1) M. Carafa vint avec un orchestre de quarante-cinq musiciens, composé des meilleurs élèves du gymnase musical et comprenant les professeurs eux-mêmes. M. Sax n'amena que trente-huit exécutants, qui, pour la plupart, n'avaient eu leurs instruments que la veille à minuit, grâce aux menées perfides et au système d'intimidation si habilement organisés contre lui et qui, en cette circonstance, réussirent encore à lui enlever sept de ses instrumentistes. (Extrait du rapport de M. Georges Kastner.)

résultat de la lutte ; il ne nous a pas fait connaître la composition et la nature des instruments mis en présence. C'est là pourtant un point capital, et nous allons combler cette lacune.

La musique organisée selon le projet de M. Carafa, offrait la composition suivante : Petite flûte, 1 ; petite clarinette, 1 ; clarinettes *solo*, 2 ; premières grandes clarinettes, 7 ; deuxièmes grandes clarinettes, 7 ; hautbois, 4 ; bassons, 4 ; cors ordinaires, 2 ; cors à pistons, 2 ; trombones sax à cylindre, 2 ; cornets à pistons, 2 ; trompettes, 3 ; ophicléides, 4 ; hommes composant la batterie, 4.

La musique de Sax était ainsi formée : petite flûte, 1 ; petite clarinette, 1 ; grandes clarinettes, 6 ; clarinette basse, 1 ; cornets à pistons, 2 ; petits saxhorns en *mi* bémol, 2 ; saxhorns en *si* bémol, 4 ; saxhorns alto en *mi* bémol, 4 ; saxhorns basses en *si* bémol, dont deux à trois cylindres et trois à quatre cylindres, 5 ; saxhorns contrebasses en *mi* bémol, 3 ; trombones à cylindres, 2 ; trombones ordinaires, 2 ; ophicléides à clefs, 2 ; hommes composant la batterie, 4.

Cet ensemble orchestral, qui marque la première étape dans la réorganisation de la musique régimentaire, offrait assurément une moins grande variété de timbres que l'orchestre de M. Carafa, mais il atteignait beaucoup mieux le but. C'est bien là, en effet, de la musique militaire aux mâles accents, pleine, sonore, noble, à longue portée, homogène, bien équilibrée et très apte à remuer les fibres belliqueuses du soldat en marche ou en présence de l'ennemi.

Dans la décision ministérielle en date du 9 août, nous voyons figurer le saxophone qui brilla par son

absence au champ de Mars, par suite de la défection des saxophonistes. Cet instrument est, sans contredit, la plus belle invention d'Adolphe Sax. Elle lui fut contestée, il n'en pouvait être autrement. Sax répondit à cet acte de malveillance intéressée par un défi énergique, qui prouvait bien que le bon droit n'était pas du côté de ses adversaires. L'inventeur publia dans les journaux la note suivante :

« Vous dites que vous connaissez le saxophone ; je vous défie d'en faire un seul. Pour faire un saxophone, je vous donne une année pendant laquelle je ne tiendrai pas mon brevet. »

Il tint parole, et voilà comment il se fait que nous voyons figurer dans l'organisation de 1845, deux saxophones, tandis que le brevet pour cet instrument ne date que de juin 1846.

Le saxophone, « d'une si belle pâte de son », écrivait Meyerbeer, est devenu indispensable dans les musiques régimentaires où, par son timbre, il joue très heureusement le rôle du violoncelle dans l'orchestre de symphonie. Il a conquis le droit de cité dans toutes les partitions modernes d'opéra, et il est enseigné dans une classe spéciale au Conservatoire national de Musique à Paris, ainsi que dans toutes les autres grandes écoles de musique d'Europe et d'Amérique. Quoi qu'on dise et qu'on fasse, on le voit, le monde marche !

« Soldats et musiciens, nous sommes frères. »

Ces belles et généreuses paroles furent prononcées dans une circonstance mémorable par le général Magnan.

Elles ne devinrent une vérité qu'après le décret du 16 août 1854.

Ce décret, avec certaines modifications instrumentales très importantes, réglait enfin la position du personnel des musiques.

Les chefs de musique prirent le rang d'officiers, le sous-chef devint adjudant, les musiciens furent divisés en trois classes, savoir :

1^{re} classe, les cinq premiers solistes avec rang de sergent-major ;

2^e classe, dix musiciens avec rang de sergent ;

3^e classe, treize musiciens avec rang de caporal.

Quant aux autres musiciens désignés sous le nom d'élèves, au nombre de vingt-cinq, ils restèrent assimilés aux simples soldats.

En signant ce décret, comme un acte de tardive justice, l'empereur Napoléon III s'était rendu aux instances d'une pétition présentée par le comité de l'Association des artistes musiciens. Nous y voyons figurer le baron Taylor, Spontini, Auber, Meyerbeer, Halévy, Adolphe Adam, Onslow, Carafa, Berlioz, Mohr, Zimmermann, Georges Kastner, Tilmant, Georges Bousquet, Léon Kreutzer, Panseron, Dauverné, Maurice Bourges, Ambroise Thomas. Excepté notre cher et illustre maître Ambroise Thomas, tous les autres sont morts !

Parmi ceux qui élevèrent la voix en faveur de nos soldats artistes, il nous faut encore nommer Adolphe Sax, et celui-là fut le premier en date. « Il me semble, « — écrivait l'artiste inventeur dans un mémoire que « n'ont pas oublié les musiciens régimentaires, du « moins ceux qui ont la mémoire du cœur, — il me « semble qu'un grade quelconque relèverait les mu- « siciens à leurs propres yeux et leur donnerait une « juste importance auprès de leurs camarades. Une

« observation du même genre serait applicable au
« chef de musique qui n'occupe pas un rang conve-
« nable, puisqu'il est inférieur au tambour-major ;
« quant à ce qui concerne la capacité, il est très urgent
« que chaque chef, avant d'être admis, soit soumis à
« un examen par une commission. »

Lorsque Sax écrivit ce mémoire, les musiques militaires ne se recrutèrent plus, comme avant 1834, parmi les artistes civils qu'on admettait en qualité de gagistes, mais dans le personnel même des régiments, où l'on prenait les hommes les plus instruits et les plus intelligents pour en faire des musiciens. Ils étaient d'abord nommés élèves ; puis, après des études assez longues, les mieux doués devenaient solistes, avec une haute paye qui variait de 50 à 90 fr. par mois. Pour atteindre ce chiffre de 90 fr. par mois, il fallait nécessairement posséder un talent de parfait virtuose.

Voilà pour leur position financière. Quant à leur avenir militaire, il était le même pour tous : les musiciens entraient simples soldats, restaient simples soldats toute leur vie et quoi qu'il pût arriver. Après *trente ans* de service, on leur donnait 150 fr. par an pour les aider à mourir. Aussi, en général, n'aspiraient-ils qu'au moment de prendre leur congé. Ils l'obtenaient quand précisément ils se trouvaient le plus aptes à rendre de bons services. De là de fâcheuses et incessantes mutations.

La position des chefs, — nous l'avons dit ailleurs, — était relativement aussi triste que celle des simples musiciens : ils prenaient, avec le commandement de leur orchestre, le grade de sergent-major, sans espoir d'avancement. Leur carrière était un cercle étroit

qu'ils s'épuisaient à parcourir, pour se retrouver sans cesse au point de départ. Telle a été, par exemple, la position de M. Brepsant, que ses nombreux travaux ont classé parmi nos bons compositeurs, et qui, après trente ans de service que tout le monde honorait, quitta l'armée simple sergent-major, avec la pension de ce grade, et sans même avoir à sa boutonnière le signe honorifique qui est la récompense de l'honneur et du dévouement.

Moins heureux encore que M. Brepsant, un chef de musique dont nous pourrions dire le nom, homme de cœur et artiste distingué, vit sa carrière interrompue accidentellement par la maladie après vingt-sept ans de service. L'hôpital militaire reçut le valétudinaire quelques jours ; puis, comme la maladie se prolongeait au-delà du temps prescrit en pareil cas par les règlements, l'artiste fut congédié. Dénué de ressources, sans secours de personne, il alla misérablement finir ses jours à Bicêtre, presque fou de désespoir. Il avait vu autour de lui s'élever au grade d'officier les soldats, ses compagnons, ses frères d'armes.

La France, le pays de toutes les justices, de toutes les loyautés et de toutes les générosités, ne pouvait plus longtemps maintenir une sorte d'ostracisme sur des soldats dont le seul crime était leur talent même. L'Allemagne avait son *capel-meister*, c'est-à-dire un chef de musique compositeur-directeur, non exécutant, ayant le grade d'officier ; son *musik-director*, c'est-à-dire son chef de musique exécutant et dirigeant en l'absence du *capel-meister*, ayant grade d'adjudant sous-officier ; enfin, un sous-chef de musique, ayant grade de sergent-major, sans compter

quatre solistes ayant grade de sergent et huit musiciens de première classe avec les galons de caporal.

Aux instruments que nous avons indiqués, il faut ajouter dans la réorganisation des musiques modèles, telles que la Musique de la Garde républicaine, les instruments de cuivre à tubes indépendants et à six pistons. Nous avons, par une étude comparative entre les instruments de l'ancien système, c'est-à-dire à trois pistons descendants et indépendants, et les instruments à six pistons et à tubes dépendants, démontré ailleurs (1) les avantages indiscutables et pour ainsi dire palpables de cette admirable et dernière invention du fécond Adolphe Sax. Nous n'avons pas à renouveler ici cette démonstration. Que le lecteur sache seulement que les instruments à six pistons représentent exactement sept tubes simples; aussi ces instruments ont-ils intégralement reconquis la pureté de timbre naturel aux instruments simples, timbre que l'emploi des trois pistons descendants et ordinaires, avait sensiblement altéré à cause des étranglements, des angles et courbures nécessairement multipliés. Dans ce système trop nouveau encore pour n'être pas discuté, mais trop précieux aussi et trop probant pour ne pas triompher un jour de la routine et du mauvais vouloir, les pistons agissent toujours isolément. Jamais ils ne s'ajoutent ni entre eux ni ensemble au corps principal de l'instrument; en conséquence, les longueurs de leurs tubes

(1) Pages 706 et suivantes de l'ouvrage de M. Oscar Comettant, ayant pour titre : *La Musique, les Musiciens et les instruments de musique chez les différents peuples du monde*. Grand in-8, avec dessins d'instruments et texte de musique. Paris, Michel Lévy frères, éditeurs.

restent toujours entre elles dans des rapports absolument exacts. Il en résulte que la gamme chromatique, engendrée par les séries harmoniques des sept tubes, est rigoureusement juste dans toute son étendue. Ajoutons que l'exécution est devenue si facile sur les instruments à six pistons, que des artistes sont arrivés, au bout de quelques mois d'étude, à jouer des solos hérissés de traits rapides, de sauts, d'arpèges, de dessins de toutes sortes avec une fluidité surprenante.

Malgré tant d'avantages aux yeux, aux oreilles et à la raison, les six pistons trouvent de la résistance parmi les musiciens habitués aux instruments de l'ancien système. « Vous aurez beau faire, mon ami, écrivait Balbastre, organiste de Louis XVI, à Taskin qui venait de toucher le premier piano introduit à la cour, vous aurez beau faire, jamais ce nouveau venu ne détrônera le majestueux clavecin. » Il y aura toujours, il y a eu toujours d'intelligents Taskins entourés de routiniers Balbastres.

Les instruments à six pistons ont été en usage dans l'orchestre de la Garde républicaine pendant tout le temps que ce célèbre corps de musique fut dirigé par M. Paulus. Pour M. Paulus, les six pistons sont les instruments de l'avenir; ils représentent le progrès, et nous ne voyons pas ce qu'on pourrait ajouter de perfectionnement désormais à la facture des instruments de cuivre, puisqu'avec la pureté de son d'un tube simple, les six pistons offrent, comme les instruments à archet, la justesse mathématique de toutes les altérations. Néanmoins, il nous faut constater que ces instruments ne figurent plus aujourd'hui dans l'orchestre de la Garde républicaine.



PAULUS

II

Paulus. Notice biographique. — Ses voyages avec le prince de Joinville. — Paulus s'embarque avec sa Musique sur la « Belle-Poule », chargée de se rendre à Sainte-Hélène pour y recueillir les cendres de Napoléon et les ramener en France. — Le rôle de la Musique pendant la traversée, à l'aller et au retour. — Une nouvelle émotionnante. Le commandant de la « Belle-Poule », le prince de Joinville, jure de se faire couler avec le cercueil de l'Empereur, plutôt que de se rendre à l'ennemi. — Voyage de Paulus avec sa Musique au Brésil à l'occasion du mariage du prince de Joinville avec la princesse Francesca, fille de l'empereur Dom Pedro. — Impressions produites par cet orchestre militaire à Rio-Janeiro. — Paulus assiste au bombardement de Tanger. — La révolution de 1848 éclate. — La Musique de Paulus est dissoute. — Il est nommé... trompette-major. — Paulus modifie sa Musique qui devient fanfare, puis harmonie. — Elle prend alors le nom de « Musique de la Garde républicaine ». — Paulus reçoit une lettre autographe du prince de Joinville. — Témoignage solennel décerné à Paulus par MM. Ambroise Thomas, Adolphe Adam, le baron Taylor, etc. — Avec l'Empire, la Musique est nommée « Musique de la Garde de Paris ». — A la chute de l'Empire, elle reprend son appellation de « Musique de la Garde républicaine. »

Avant de commencer le récit de la belle campagne musicale de l'orchestre militaire de la Garde républicaine dans la patrie de Washington, je crois intéressant de donner une notice biographique sur M. Georges Paulus, le chef de cette glorieuse musique, et sur son digne lieutenant M. Maury.

Je le fais d'autant plus volontiers que nulle part

encore — chose étonnante — ni dans la *Biographie universelle des musiciens*, de Fétis, ni ailleurs, rien n'a été écrit jusqu'ici, d'un peu détaillé, sur ces deux notables artistes. Indifférence coupable ou simple oubli, c'est une injustice que je veux réparer, et l'occasion m'en est offerte tout naturellement en tête de ce récit.

Jean-Georges Paulus est Alsacien, c'est dire qu'il est né Français, qu'il a vécu Français et qu'il mourra Français. Dans son cœur, comme dans celui de tous les nobles et malheureux enfants de l'Alsace et de la Lorraine conquise, le patriotisme a des racines profondes que rien ne saurait altérer.

C'est dans la petite ville de Haguenau, en 1816, qu'il a fait son entrée dans la vie. Sa famille vivait du travail de son chef et de la sage économie de la mère de Paulus, bonne mère de famille s'il en fut, excellente ménagère comme, du reste, sont toutes les femmes dans cet honnête pays d'Alsace. Là, pour obéir aux besoins d'un luxe coupable on *n'économise point ses enfants*, suivant l'ingénieuse et énergique expression d'Alexandre Dumas fils, et ils étaient sept garçons ou filles dans la modeste et laborieuse demeure du père de Georges.

Celui-ci manifesta de bonne heure sa vocation musicale. Il aimait de passion la musique ; les bandes militaires, surtout, exaltaient sa jeune âme. Quand un régiment, musique en tête, passait par Haguenau, le petit Georges courait à sa rencontre et l'escortait fièrement, se disant en lui-même qu'il serait un jour musicien de régiment.

Toutefois, avant d'être musicien, il faut étudier la musique, et tout manquait pour cela à l'aspirant

artiste : méthode, instrument et professeur. Mais quels obstacles ne peut-on vaincre quand on a la volonté du but et foi en son étoile ! Avec l'aide du père de Georges et sans que la mère y fit opposition, on acheta les méthodes nécessaires et une jolie clarinette de rencontre, dont les services étaient déjà anciens et nombreux, mais qui reluisait tout autant et aussi bien qu'une neuve. Il fallut ensuite payer un maître ; ce que fit le père du petit apprenti musicien, en s'imposant, m'a dit l'ancien chef de la Musique de la Garde républicaine, des sacrifices sensibles que le cœur du fils reconnaissant n'oublia jamais.

Les progrès du bambin musical furent tels que, à quatorze ans, il put, accomplissant son plus ardent désir, entrer comme première clarinette dans une musique de régiment.

Il s'engagea pour deux ans dans la musique du 10^e chasseurs.

Sans doute les orchestres militaires, nous l'avons dit plus haut, n'étaient pas, à cette époque, ce qu'ils sont devenus de nos jours, où l'organisation orchestrale et la facture des instruments ont marché de front avec l'habileté des musiciens dans la voie du progrès ; mais il n'en est pas moins remarquable qu'un enfant de cet âge, dans les circonstances surtout où s'était trouvé Georges Paulus, ait pu acquérir assez de talent pour occuper à titre de gagiste le rang de première clarinette au 10^e chasseurs.

Paulus fit bravement — comme un homme — ses deux ans de clarinette ; toutefois, il ne voulut pas renouveler d'engagement. Il visait plus haut, et comprit que le Conservatoire seul pouvait, en le perfectionnant comme virtuose et comme musicien, lui ouvrir

les grandes portes de la carrière artistique. Avec cette confiance, ce courage et cette résolution qui sont le caractère de la jeunesse enthousiaste, Paulus, alors âgé de seize ans, ne consultant que ses désirs et obéissant aux instincts de sa vocation, prit seul et sans ressources le chemin de Paris. Comment et de quoi vivrait-il dans la grande ville où la foule même est un désert pour l'étranger? Il n'en savait rien et peu lui importait; Dieu, qui veille sur les petits des oiseaux et leur donne la pâture, ne serait pas moins prévoyant et moins généreux auprès du jeune clarinettiste. Il espéra, il eut confiance, et l'avenir lui donna raison.

Paulus entra au Conservatoire dans la classe de Beer, le célèbre clarinettiste. En 1835, notre jeune musicien remportait le premier prix de clarinette, et, ce qui valait mieux encore que ce prix peut-être, il avait mérité l'estime et l'affection de son maître. En effet, Beer étant devenu directeur du Gymnase musical, offrit à Paulus la place de professeur de clarinette dans cette école spéciale que dirigea plus tard Carafa, qui fut supprimée sous l'Empire, et qu'il serait heureux de voir rétablir dans l'intérêt de l'art musical militaire. Paulus accepta l'offre de son maître et ami, et c'est au Gymnase musical qu'il se fortifia dans l'art tout spécial d'écrire pour des orchestres régimentaires.

La vie d'artiste, d'artiste militaire surtout, est une vie aventureuse. On souffle dans sa clarinette ou dans son cornet à pistons, aujourd'hui, à Paris, et demain on ira porter ses harmonies au Japon ou au Brésil, dans le Congo ou à Pékin.

Un beau jour, c'était en 1838, Beer, frappant amicalement sur l'épaule de Paulus, lui dit :

— Voulez-vous accompagner le prince de Joinville

dans ses excursions maritimes aux quatre points cardinaux du globe ?

— Diable ! fit Paulus, j'aime la mer sans avoir navigué, et je comprends tout le charme des voyages ; mais les quatre points cardinaux, c'est bien loin !

— Le prince aime les parties de bateau un peu prolongées, et il veut un bon chef de musique pour ses matelots.

— Comment, ses matelots, que voulez-vous dire ?

— Ah ! c'est que j'avais oublié de vous apprendre que, si vous acceptez les fonctions de chef de musique à bord du navire que doit monter le prince, vous n'aurez pour musiciens que de braves gens, très forts à hisser la grande voile, à grimper sur les vergues pour prendre des ris dans les huniers, mais absolument étrangers au bel art de Mozart et de Rossini, et ne sachant guère distinguer un basson d'une trompette.

— Mais alors ? dit Paulus, singulièrement étonné...

— Ce sera à vous de les rendre musiciens et d'en faire de bons exécutants.

Un autre eût reculé devant une entreprise aussi laborieuse et aussi difficile ; elle détermina Paulus, esprit fait pour la lutte et qui évidemment se plaît à triompher des obstacles.

Le voilà donc chef d'une musique qui n'existait pas encore. Son orchestre se composait de trente jeunes matelots. Les plus habiles musiciens, parmi ces recrues de l'art, savaient à peine les premiers éléments de solfège et n'auraient pas pu exécuter correctement une gamme sur leur instrument. C'est à ce point que, malgré tous les efforts de Paulus pour mettre ces braves marins en état de jouer un morceau quelconque, fut-ce une figure de quadrille pour saluer

l'arrivée du prince de Joinville à bord, il dut y renoncer. Pendant huit jours, en effet, ils piochèrent dans ce but avec plus de bonne volonté que de notes justes, un facile pas redoublé qu'il fallut abandonner au dernier moment.

Plus tard, ils parvinrent à jouer un quadrille de Musard, — Musard avait à ce moment éclipsé quelque peu la gloire de Mozart avec lequel d'excellents bourgeois le confondaient souvent, — et, moyen ingénieux, ils firent des cinq figures du quadrille, cinq morceaux détachés et indépendants qu'ils exécutaient suivant les circonstances. Avaient-ils besoin d'un pas redoublé, ils jouaient le *pantalon*. La *pastourelle* leur servait de morceau à faire entendre au repos, et quand ils voulaient produire un effet foudroyant, ils attaquaient le finale ou galop. Paulus ne peut, encore aujourd'hui, s'empêcher de sourire quand il raconte cette particularité de sa vie d'artiste.

Bientôt pourtant les progrès des trente élèves devinrent sérieux, et ce n'est pas sans une certaine satisfaction d'amour-propre que Paulus m'a dit avoir, après quelques mois d'étude, mis ses matelots, devenus musiciens, en état de jouer très passablement diverses pièces, entre autres des fragments des *Huguenots* et des fantaisies sur des thèmes de divers opéras. (En ce temps-là, il y avait des thèmes dans tous les opéras.)

En 1837, le prince de Joinville fait sur l'*Hercule* son premier voyage au Brésil. Il n'était encore, croyons-nous, que lieutenant de vaisseau, mais il avait déjà une musique à lui, nous venons de le voir, et, nous le savons, c'est Paulus qui la dirige.

L'*Hercule* touche à Gibraltar, à Tanger et relâche

à Ténériffe. Là, une dépêche apprend au fils de Louis-Philippe l'expédition de Constantine. Aussitôt l'*Hercule* fait voile sur Bône; malheureusement, le prince, qui brûlait de prendre part aux combats, arriva trop tard : Constantine était au pouvoir des Français.

Après une courte pose à Alger, l'*Hercule* reprend la route de Rio-de-Janeiro. Paulus accompagne le prince aux Antilles, à la Havane et dans l'Amérique du Nord. Beer lui avait parlé d'une visite aux quatre points cardinaux, ce vaste programme commençait à se réaliser.

A New-York, la musique du prince de Joinville fait sensation. On félicite les musiciens qui la composent, et Paulus est l'objet de véritables ovations.

C'est le prélude de la réception enthousiaste qui devait être faite trente-quatre ans plus tard au même chef de musique à la tête, cette fois, du plus bel orchestre militaire qui fut jamais.

Nous sommes en 1840. Louis-Philippe veut se donner la gloire — gloire dangereuse ! — de ramener en France les cendres de Napoléon.

Le 12 mai 1840, M. de Rémusat, ministre de l'intérieur, annonce à la Chambre que le prince de Joinville est chargé de cette mission par le roi. La Chambre applaudit et vote un crédit d'un million pour la translation des restes mortels de l'Empereur. Paulus est désigné pour faire, en qualité de chef de musique, partie de l'expédition, et ce voyage qui marque profondément dans sa vie, combla ses vœux les plus chers. Sainte-Hélène, le cercueil de Napoléon ! Il y avait bien là de quoi séduire l'imagination d'un artiste que ses premières traversées avaient mis en goût de voyages.

Deux bâtiments de guerre furent mis sous les ordres du fils de Louis-Philippe ; *la Belle-Poule*, de 60 canons, frégate qu'il avait déjà commandée dans le Levant, et la corvette *la Favorite*.

Paulus, impatient de s'embarquer, reçut enfin l'ordre de se rendre à Toulon avec ses musiciens.

Le jour de l'appareillage fut un jour solennel. Une animation extraordinaire régnait partout. Les bâtiments à l'ancre s'étaient pavoisés. *L'Hercule* avec ses cent canons, *le Généreux*, *le Trident*, *le Scipion*, *le Marengo*, formaient une imposante escadre dominée par l'énorme vaisseau *l'Océan*, percé de cent vingt bouches à feu. Au loin, dans la rade, deux bâtiments de guerre, silencieux, solitaires, semblaient, dit l'abbé Coquerneau, étrangers à tout ce qui se passait. Leur pavillon portait cependant les mêmes couleurs, c'était bien le pavillon français ; mais leur extérieur avait un caractère lugubre et solennel. L'œil, en les parcourant, ne rencontrait que de noirs emblèmes. Ainsi, à la place de cette écharpe blanche, ceinture de fête dont nos vaisseaux entourent leurs flancs, ils avaient des drapeaux de deuil... C'étaient *la Belle-Poule* et *la Favorite*.

Les sifflets de la manœuvre se font entendre, le cabestan crie sous l'action des barres, les vergues se couvrent de matelots, les voiles se déploient majestueusement au vent qui les remplit. Adieu France ! L'expédition se met en route pour le rocher légendaire.

Certes, l'invention de la navigation à vapeur est une admirable invention qui a profondément modifié les conditions des rapports internationaux en rapprochant les distances par le temps gagné à les franchir.

C'est depuis les bateaux à vapeur, surtout, que cette parole d'un célèbre économiste est devenue une vérité sensible pour tous : « Les mers sont plus faites pour rapprocher les peuples que pour les diviser ». Mais il faut bien convenir qu'au point de vue pittoresque et poétique, la navigation à voiles, sous le multiple rapport de la forme des vaisseaux, de la manœuvre si élégante, à la fois si ingénieuse et si compliquée, l'emporte du tout au tout sur la navigation mécanique, sur la navigation à vapeur. Le charbon, comme moteur du mouvement régulier de la casserole flottante, ne saurait parler à l'imagination comme les vents capricieux qu'il faut désirer et redouter pour le léger navire dont la voilure blanche apparaît à la mer semblable à un noble poème dans lequel on cherche à lire son aventureuse destinée.

Cette flotte voilière réunie à Toulon pour saluer le départ de la frégate et de la corvette chargées par la France d'aller à l'île de Sainte-Hélène, pour y chercher les cendres de l'incomparable soldat qui fut le maître du monde et qu'on allait ramener dans sa patrie pour le réunir dans l'immortalité à ses vieux compagnons d'armes aux Invalides, ce dut être un spectacle d'une grandeur incomparable.

Le rôle de la musique fut, sur la *Belle-Poule*, assez considérable, et nous voyons qu'elle contribuait aux pompes des cérémonies religieuses. « Après la communion, dit l'abbé Coquereau, aumônier de l'expédition, pendant que le prêtre récitait la prière pour le roi, la musique exécutait cette prière en suaves harmonies ». Dans les nombreuses relâches que fit la *Belle-Poule* à Cadix, à Madère, à Ténériffe, à Bahia, Paulus et sa Musique eurent l'occasion de se faire

entendre et de se faire applaudir. Elle fut surtout précieuse, cette musique, pendant les jours de calme, qui sont comme les entr'actes de la navigation à voiles.

Un jour, pour récréer les passagers et tenir en haleine les équipages des deux bâtiments qui voyageaient de conserve, le prince de Joinville simule un combat naval. Le canon, — innocent cette fois, — faisant plus de bruit que de besogne, trouble le calme des solitudes liquides, étonne les marsouins, qui exécutent à fleur d'eau des sauts périlleux comme une troupe de saltimbanques aquatiques et effraye l'alcyon. Les sabres sont tirés de leurs fourreaux, les tambours battent et l'orchestre militaire répond à l'ordre du branle-bas général en exécutant une marche guerrière. Ah! les terribles et innocents préparatifs, et comme les deux navires vont s'attaquer avec acharnement! C'est le moment d'aborder la *Favorite*. Les embarcations de la *Belle-Poule* sont mises à la mer. Une horrible mêlée s'ensuit, et à la fin de cette rude journée, les furieux combattants sont plus gais et se portent mieux que jamais.

Le 7 octobre, le matelot de la vigie fait entendre ce mot qui impressionne profondément tous les cœurs :
Sainte-Hélène!...

Une journée se passe encore à louvoyer et l'ancre est enfin jetée devant l'île fameuse dont l'aspect sauvage ajoute à la tragédie humaine, la mise en scène de la nature.

Le jeudi 15, le gouverneur de Sainte-Hélène entra dans le salon où se tenaient avec le prince MM. Bertrand, Gourgaud, de Las Cases, Marchand.

« Messieurs, dit-il, les restes mortels de l'empereur Napoléon seront déposés entre vos mains. »

Des chairs desséchées ou corrompues, voilà, dit un témoin de l'exhumation, ce qui restait de ce formidable ambitieux, de cet empereur de gloire et de mort, qui eut un moment pour capitale toutes les capitales, et qui, pour conquérir le monde, l'eût sans scrupule dépeuplé de tous les êtres humains, la nature étant plus lente à produire qu'il ne l'était à détruire. « César, arrête ta course, écrit l'abbé Coquereau, la fortune a ses caprices, et pour tout capitaine, elle a ses plaines de Pharsale et de Zama : Arrête ! Dieu seul est sans lendemain. »

Ce n'est pas ici la place de rappeler les majestueuses cérémonies qui eurent lieu à Sainte-Hélène pour l'exhumation du corps. Nous dirons seulement que le cercueil fut transporté à bord de la *Belle-Poule* dans une chaloupe drapée de noir et décorée d'aigles.

Le prince de Joinville tenait le gouvernail.

Le transbordement s'accomplit au son de marches funèbres que Paulus avait orchestrées pour la circonstance. C'était grandiose.

Pendant la traversée de retour, sous la ligne, un incident grave exalte un moment tous les esprits.

C'était le 2 novembre, jour de la fête des morts. L'aumônier venait de dire l'absoute. Un navire hollandais est aperçu ; il fait connaître les nouvelles de France. L'éternelle question d'Orient avait une fois encore désuni notre pays et l'Angleterre. Les ports de Syrie étaient bloqués, on avait bombardé Beyrouth. On crut à la guerre. La *Belle-Poule* fit ses préparatifs de combat, et le prince de Joinville jura de se faire couler avec le cercueil de l'Empereur plutôt que de se rendre.

L'orage politique se dissipa heureusement, et sans

autre incident la *Belle-Poule* laissa tomber ses ancres devant Cherbourg le 3 janvier 1841.

Une pareille expédition peut compter dans la vie d'un homme, car elle est une page unique dans notre histoire nationale.

Voilà pourquoi, traçant la biographie de Paulus, il m'a paru que je devais entrer dans quelques détails sur ce voyage historique, qui fût, pour la musique de la *Belle-Poule*, une occasion solennelle de consacrer ses mérites.

Les voyages se suivent d'assez près pour Paulus, mais ils ne se ressemblent pas.

Après la solennelle et sombre mission à Sainte-Hélène, voici un second et très riant voyage à Rio-de-Janeiro. Une alliance fort désirée par la famille royale de France avait été arrêtée, et le prince allait prendre femme dans la capitale du Brésil. Cette femme était la jeune princesse Francesca, fille de l'empereur Dom Pedro I^{er}, sœur de l'empereur Dom Pedro II, mort en France, exilé, quelques mois seulement après la proclamation de la République au Brésil. La princesse Francesca était fille de Marie-Léopoldine, petite-nièce de la reine Marie-Amélie.

Les marches funèbres de la *Belle-Poule* firent place à des chants d'allégresse, et l'on arriva jusque dans l'incomparable baie de Rio-de-Janeiro comme on fait en bateau une promenade d'agrément.

Tous les vents sont bons pourvu qu'ils nous poussent, qu'ils se nomment Borée, Eurus, Notus ou Zéphire. Mais que dis-je ? il n'y avait ici pour gonfler les voiles du bâtiment conjugal que Zéphire animé par Flore, et quand le beau temps se trouvait dans tous les cœurs, la tempête ne pouvait être nulle part.

Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphir.

Jamais mariage de prince ne s'accomplit aussi simplement que celui du royal marin. Je crois, Dieu me pardonne, que les fêtes se bornèrent, pour ce couple de tourtereaux très-distingués, à un goûter sur l'herbe dans l'une de ces îles verdoyantes et embaumées qu'on voit parsemées autour de Rio-de-Janeiro, et qui semblent combinées avec l'art irrégulier de la nature pour orner et rafraîchir la chaude capitale de cet ex-empire. Quant à Paulus et à sa Musique, ils furent le charme et l'animation des joies intimes.

Je possède — document rare — un numéro du *Jornal do Commercio*, à la date du 5 mai 1843, qui me fournit des détails précis et curieux sur l'orchestre du prince de Joinville, à ce moment. Il s'agit d'un concert donné au profit de la Société de bienfaisance française, par l'orchestre de Paulus, au grand théâtre de Rio-de-Janeiro. La musique du prince fit seule les frais de cette séance, et personne n'avait douté un seul instant du succès. Il fut en effet complet pour nos musiciens, et bien heureusement lucratif pour nos pauvres compatriotes égarés sur la terre étrangère. Voici la traduction de l'article du journal Brésilien. On remarquera que la musique du prince de Joinville s'était singulièrement modifiée à son avantage depuis sa fondation avec un personnel de jeunes matelots uniquement.

« La musique de S. A. R. le prince de Joinville a produit une si profonde sensation parmi les *dilettanti* de cette capitale qui ont eu le plaisir de l'entendre, que nous ne craignons pas d'annoncer que la salle du théâtre de S. M. Dom Pedro sera trop petite pour conte-

nir tous ceux qui ont l'intention d'assister au concert, lequel aura lieu ce soir au bénéfice de la Société de bienfaisance française.

« La musique de S. A. R. se compose de vingt-trois artistes choisis, dont quelques-uns solistes de premier ordre, qui ont remporté des prix au Conservatoire royal de Paris : MM. Heusser sur le basson, Allard sur la flûte et Schlottmann sur le cor et le cornet à pistons, jouent les morceaux les plus difficiles avec une rare perfection. Ce sont des jeunes gens de 19 à 20 ans, et l'un deux, M. Heusser, étudie le basson depuis quatorze mois à peine. Quant à M. Gâteau, il est impossible de se faire une idée de son talent, surtout sur le trombone. C'est après l'avoir entendu que nous avons compris et trouvé juste les expressions suivantes du célèbre Berlioz :

« Le trombone possède au suprême degré la
« noblesse et la grandeur : il a tous les accents graves
« ou forts de la haute poésie musicale, depuis l'accent
« religieux, imposant et calme, jusqu'aux clameurs
« forcenées de l'orgie. Il dépend du compositeur de le
« faire tour à tour chanter comme un chœur de
« prêtres, menacer, gémir sourdement, murmurer un
« glas funèbre, entonner un hymne de gloire, éclater
« en horribles cris, ou sonner sa redoutable fanfare
« pour le réveil des morts ou la mort des vivants. »

« Cependant, quels que soient les éloges que méritent les solistes, il y a dans la musique de S. A. R. des qualités plus précieuses et plus étonnantes. C'est la justesse, la précision, et surtout l'ensemble de l'exécution. Toutes les nuances de la musique sont reproduites avec une aussi admirable perfection et une exactitude aussi scrupuleuse que celles qu'on admire

dans les premiers orchestres d'Europe. A la musique de S. A. R. appartient ici le privilège exclusif des traditions pures et exactes de la bonne école.

« M. Paulus, chef d'orchestre, est l'âme de ce corps brillant du feu de la jeunesse, plein d'énergie et d'avenir ; âme sublime qui reçoit des inspirations célestes et sait communiquer le feu sacré du génie à ses habiles subordonnés. Il faut voir ce chef de l'harmonie, debout, dirigeant du geste et du regard tous ces instruments, et les contenant dans l'obéissance et la fraternité. Sur sa physionomie brillent les émotions de son âme, tantôt tendre et folâtre, tantôt sévère et terrible comme la passion qui le domine et l'entraîne. Exécution, harmonie, précision, école, tout est grand, tout est parfait, tout est enchanteur.

« Elle est digne d'envie, la mission que les artistes de S. A. R. sont appelés à remplir aujourd'hui. Il y a en effet quelque chose de beau, de noble, à émouvoir par la seule puissance du talent la partie la plus éclairée de la population d'une grande capitale ; à recevoir à peine, pour prix de tant de travaux, en échange des émotions divines qu'on fait éprouver, quelques applaudissements et quelques bravos ; à se contenter du plaisir de mettre dans la caisse d'une société de bienfaisance une aumône pour soulager les souffrances de malheureux compatriotes jetés par le sort sur la terre étrangère... Sublime privilège du talent et du génie ! »

Le prince emmena sa jeune épouse en France, et fut cette année élevé au grade de contre-amiral.

Vers le milieu de 1845, le prince de Joinville prend le commandement de l'escadre d'évolution, bombarde Tanger et s'empare de Mogador. Paulus est de toutes

ces petites fêtes. En avant la musique et les marches triomphales ! Alors, mais depuis !...

Paulus m'a conté sur le bombardement de Tanger, un fait qui prouve une fois de plus que le troisième fils de Louis-Philippe n'avait pas, comme disaient ses marins, froid aux yeux.

Voici ce fait :

Avant de commencer le bombardement, le prince de Joinville fit descendre l'équipage et tous les officiers à leur poste de combat. Il resta seul sur la dunette, peu soucieux des boulets marocains qui sifflaient dans les agrès, en attendant avec calme le moment d'ordonner le feu.

Ne trouvez-vous pas que ce commandant, seul à découvert sur le vaisseau et maître après Dieu, offre quelque chose de singulièrement noble et beau. Il y a là, ce me semble, un sujet de tableau historique, et je suis étonné qu'il n'ait pas été fait.

Paulus est, avec Henri Herz, le musicien le plus instruit sur la pêche à la morue. Il faut voir avec quelle science *profonde* le célèbre pianiste parle de ce poisson de mer, démembré du genre des gades, dans ses *Souvenirs de voyage*.

Paulus, à la vérité, n'a rien écrit sur ce poisson, mais il a fait, à bord de la *Belle-Poule*, une station sur les bancs de Terre-Neuve ; il a vu de près la morue, il a vécu, pour ainsi dire, dans son intimité pendant de longs mois, et, comme Babinet, le passionné ichtyologiste, il ne parle jamais de cet habitant des mers du nord (en latin *mormyra*, aurait dit Babinet), sans beaucoup d'intérêt et une certaine animation.

Il y a à Terre-Neuve de beaux mouillages pour les navires de guerre, et dans l'intérieur de magnifiques

forêts d'une vaste étendue avec des lacs très poissonneux. Un des passe-temps pendant ces longs jours de station était pour Paulus et quelques officiers, d'aller en forêt à la recherche des lacs afin d'y pêcher du poisson d'eau douce. L'abondance de la morue et d'autres poissons de mer rendait plus désirables encore les délicats produits de ces lacs où les truites sont nombreuses.

Un jour, le chef de la musique de la *Belle-Poule*, muni d'engins de pêche, part avec un camarade pour les lacs de l'intérieur. Ils s'égarèrent tous deux dans la forêt et furent, après une rude journée de marche, surpris par la nuit. Comme Robinson dans son île, ils se font un lit de branches d'arbres, allument un feu protecteur et attendent le retour de l'aurore avec une anxiété facile à comprendre. Le lendemain, dès les premières lueurs du jour, ils reprennent leur course incertaine et arrivent enfin au mouillage de la *Belle-Poule* à midi. Mais, ô stupéfaction, la frégate avait levé l'ancre ! Comment la rejoindre ? Heureusement, il se trouva un canot, fin voilier, monté par des indigènes qui allaient offrir aux matelots du navire français des fruits et des homards. Paulus et son compagnon sautèrent dans l'embarcation, et, au risque de sombrer, firent mettre toute la voile dehors. Le bateau accoste la frégate au bout de quelques heures de navigation. Mais, pour avoir manqué à l'appel, le chef de la musique est mis aux arrêts. C'est la seule punition qui ait été infligée à Paulus depuis son entrée au service jusqu'au jour de sa retraite, c'est-à-dire depuis plus de quarante ans.

Il me faut abrégé les récits de mer du musicien dont j'esquisse à grands traits la biographie. Je veux

pourtant donner un souvenir à une petite composition musicale que Paulus improvisa durant une longue navigation et qui obtint des matelots et de tout l'équipage un succès très original. Ce petit morceau de musique fut appelé le *Biscuit*, et voici dans quelles circonstances il vit le jour.

Depuis un mois environ, la farine manquait à bord. Le prince de Joinville donnant l'exemple de la résignation, cassait son biscuit philosophiquement et mangeait ses *fayots* (c'est le nom que les marins donnent aux haricots secs), avec l'appétit d'un pilotin. Il avait, il est vrai, pour les assaisonner, des réparties spirituelles, des boutades originales, qu'on se plaisait à répéter, et qui ont pu faire dire de ce prince : « C'est de tous les fils du roi celui que le peuple voyait le moins et connaissait le plus. » Donc on était au biscuit exclusivement depuis un mois. Plus d'un le cassait de mauvaise humeur, en faisant la grimace. — Je trouverai bien moyen, dit Paulus, de le leur faire casser agréablement. Et il écrivit sur un rythme accentué, l'air du *Biscuit*. Quand venait l'heure de la soupe, Paulus jouait son petit morceau. Il ne le joua jamais sans accompagnement de biscuits que les marins cassaient en cadence à la grande joie générale. Et voilà comment, avec un peu d'esprit et de l'à-propos, on fera toujours casser et avaler gaîment le biscuit le plus dur à des marins et à des soldats français.

Les événements de 1848 éclatent.

Ce n'est pas le moment de faire de la musique, et Paulus, comme un timbalier, compte des pauses en attendant quelques mois que la République puisse utiliser ses talents. Ce moment arrive et il est nommé... trompette-major à la tête de douze trompettes.

Que fera l'habile chef de musique avec ses douze trompettes ? Sans budget spécial, mais animé par son ardeur naturelle et son amour de l'art, il forme d'abord une fanfare en ajoutant à ses trompettes les instruments complémentaires nécessaires. Les musiciens, il les trouve dans de simples gardes, anciens gagistes, heureux de quitter le mousqueton pour reprendre leur instrument.

Bientôt la fanfare est convertie en musique d'harmonie, et cette musique n'est autre que le noyau de celle de la Garde républicaine, qui devint, sous l'Empire, la musique de la Garde de Paris, pour reprendre après le 4 septembre sa première dénomination.

Une lettre datée de Claremont, 8 février 1849, et que Paulus conserve respectueusement, témoigne des sympathies du prince de Joinville à l'égard de son ancien chef de musique et compagnon de voyage. Elle est trop flatteuse pour Paulus, pour que nous ne la reproduisions pas dans cette notice. La voici textuellement :

« Je suis bien aise, mon cher monsieur Paulus, de
« vous savoir casé à la tête de la musique de la Garde
« républicaine et j'espère que le colonel de Vernon,
« qui est un brave homme, ne vous saura pas mauvais
« gré des campagnes que nous avons faites ensemble.
« Votre emploi est bien peu de chose, mais enfin c'est
« toujours quelque chose dans les temps où nous vi-
« vons. Je regrette bien de ne pas être en position de
« vous rendre le plus léger service ; c'est une de mes
« plus grandes peines que de me voir impuissant à
« aider dans leur carrière les personnes chez lesquelles
« j'avais reconnu un vrai mérite ; heureux quand les
« rapports que j'ai pu avoir autrefois avec elles ne

« leur ont pas nui. Ajoutez avec cela le froissement des
« affections. Enfin Dieu est grand. Je vous remercie de
« votre bonne lettre et je suis bien sûr que vous n'au-
« rez pas la méchanceté de faire de mauvaise musique
« aux farouches gardes républicaines.

« Mille amitiés.

« FR. D'ORLÉANS. »

Paulus n'a pas, en effet, de ces noires méchancetés musicales et les gardes républicains que le prince exilé qualifie de farouches sont, au demeurant, — il le savait bien lui-même, — les meilleures gens du monde.

Le 10 mai 1852 est une date mémorable dans la carrière artistique de Paulus. La lettre qu'on va lire, signée de tous les membres du comité de l'association des artistes musiciens : baron Taylor, président, Adolphe Adam, Ambroise Thomas, Prumier, etc., est un témoignage de la part glorieuse que prit le chef de musique de la Garde républicaine à cette solennité. Nous n'avons qu'à citer :

« Paris, 14 mai 1852.

« *A M. Paulus, chef de Musique de la Garde*
« *républicaine.*

« La magnifique exécution des morceaux choisis
« dans la messe de M. Adolphe Adam a laissé, dans
« l'esprit de tous ceux qui ont assisté au Champ-de-
« Mars à la solennité du 10 mai, un double et pro-
« fond souvenir, dont vous avez à réclamer une belle
« part pour vous et les artistes musiciens que vous
« dirigez. Nous croyons presque sans exemple jus-
« qu'ici cette perfection d'ensemble, cette irrépro-

« chable précision et ces puissants effets, obtenus en
« si peu de temps d'une masse formidable d'exécu-
« tants fortuitement réunis, à la suite d'une seule
« répétition et presque sans études préparatoires. C'est
« une sorte de prodige musical auquel vous avez prêté
« un zélé et précieux concours, pour lequel nous vous
« prions, Monsieur, d'accepter nos remerciements avec
« l'assurance des sentiments les plus distingués des
« membres du Comité. »

De pareilles lettres sont pour un artiste de véritables lettres de noblesse.

Cependant la boutonnière du chef de musique était restée vierge jusque-là de toute faveur gouvernementale. L'état de virginité est pour les boutonnières de la nature de celles de Paulus, un état essentiellement temporaire. Le ruban lui vint en août 1864. Les musiciens de la Garde, en lui envoyant une croix, lui écrivirent : « Depuis longtemps nous appelions de tous
« nos vœux le jour où vous seriez enfin désigné pour
« porter cette décoration de la Légion d'honneur qui
« vous était si bien due, mais que votre extrême mo-
« destie avait fait différer jusqu'à ce jour. » L'opinion générale ratifia l'opinion particulière des musiciens et, au milieu de tant de décorations de faveur, celle-ci fut une décoration de justice. Elle honore Paulus qui sut partout la faire respecter, même aux États-Unis, où les citoyens sont tous, comme dit le poète Barbier, décorés de leur poitrine nue.



III

La Musique de la Garde républicaine au concours européen des musiques militaires à l'Exposition universelle de Paris en 1867. — Ce que fut ce concours. — Appréciation des différents orchestres régimentaires qui prirent part à ce tournoi sans précédent. — Composition des différentes musiques, leur personnel et leurs instruments. — Leur réception aux Tuileries par Napoléon III.

La réputation de la musique de la Garde républicaine, devenue avec l'empire la « Garde de Paris », était déjà grande quand eut lieu, à l'Exposition universelle de 1867, le grand tournoi des musiques militaires européennes. Ce fut là un événement considérable et sans précédent qui consacra avec le plus vif éclat la renommée de Paulus et de son admirable orchestre.

Ce concours à jamais mémorable mérite à tous égards que nous lui consacrons ici un souvenir tout spécial, que nous en fassions un récit complet au point de vue de l'effet extraordinaire qu'il produisit sur le peuple de Paris, et pour déterminer avec précision ce qu'étaient, il y a vingt-quatre ans, les plus belles musiques régimentaires de l'Europe en les comparant entre elles, en étudiant leur organisation orchestrale, en examinant leurs instruments.

La commission impériale pouvait seule se sentir assez forte et assez influente pour réunir les corps de musique européens dans ce tournoi sans pareil qui, très probablement, ne se renouvellera jamais.

Je me sens, je l'avoue, très fier d'avoir, avec les généraux Mellinet, Rose et Lichtlin; avec MM. Georges Kastner, Emile Jonas, Villiers et Paulus, fait partie du comité de l'exécution musicale à qui appartient l'idée de ce concours et qui l'a conduit à un si brillant résultat.

L'entreprise était hardie et présentait de sérieuses difficultés, car à la question purement artistique venaient se joindre des considérations gouvernementales toujours fort délicates. La diplomatie s'en est mêlée et les corps de musique en uniforme n'ont pu quitter leur pays pour se rendre sur le turf harmonieux de nos Champs-Élysées, qu'avec l'agrément de leur souverain.

Chacun a senti qu'il y avait dans cette lutte harmonique, si noble et d'un caractère si solennel, autre chose qu'un simple festival, un concours musical comme le sont tous les autres. Il y avait la fibre patriotique qui allait vibrer glorieuse et ardente avec le son des instruments, et c'était là le point délicat.

Pour les simples amateurs, ce tournoi allait leur donner l'occasion unique de pouvoir juger tour à tour, et dans les conditions les plus favorables, les musiques militaires de tous les différents états de l'Europe comme composition instrumentale, comme chefs d'orchestre, comme arrangement de morceaux, comme instruments de musique et comme virtuoses.

L'affluence des étrangers fut considérable, et naturellement chacun faisait des souhaits pour le triomphe de la musique de son pays. C'était là, on le comprend aisément, le public le moins impartial qu'on pût réunir, et dans cette circonstance, la tâche du jury devenait difficile et fort scabreuse.

Huit jours d'avance, les deux ou trois millions de français et d'étrangers qui grouillaient en ce moment dans Paris avaient été avertis de cette passe d'armes musicale par des affiches colossales placées sur tous les murs, au nombre d'environ vingt mille. En voici le fac-similé qui nous a paru curieux à conserver.

PALAIS DE L'INDUSTRIE (CHAMPS-ÉLYSÉES).

Dimanche 21 juillet 1867, à une heure
CONCOURS EUROPÉEN DE MUSIQUES MILITAIRES

MEMBRES DU JURY INTERNATIONAL :

MM. le général MELLINET, sénateur, président; GEORGES KASTNER, AMBROISE THOMAS, membres de l'Institut; BAMBERG, E. BOULANGER, DE BULOW, JULES COHEN, OSCAR COMETTANT, DACHAUER, FÉLICIEN DAVID, LÉO DELIBES, ELWART, DE FUERTÈS, GRISAR, HANSLICK, DE LAJARTE, NICOLAÏ, ROMERO Y ANDIA, général ROSE, SEMET, E. DE VILLIERS; EMILE JONAS, secrétaire.

1 ^{er} <i>Grand Prix</i> :	Médaille d'or, valeur. .	5.000 fr.
2 ^e <i>Grand Prix</i> :	— —	3.000 »
3 ^e <i>Grand Prix</i> :	— —	2.000 »
4 ^e <i>Grand Prix</i> :	— —	1.000 »

Prendront part à ce concours :

Autriche. — Régiment du duc de Wurtemberg,
n° 73. Chef, M. ZIMMERMANN 76
Ouverture de Guillaume Tell. ROSSINI.
Grand-duché de Bade. — Grenadiers de la
Garde. Chef, M. BURG. 54
Finale de Loreley. MENDELSSOHN.

Bavière. — 1 ^{er} régiment d'infanterie. Chef, M. SIEBENKAES.	51
<i>Introduction et chœur nuptial de Lohen- grin.</i> WAGNER.	
Belgique. — Grenadiers belges. Chef, M. C. BENDER.	59
<i>Fantaisie sur Guillaume-Tell.</i> ROSSINI.	
Espagne. — 1 ^{er} régiment du génie. Chef, M. MAIMO	64
<i>Fantaisie sur des airs nationaux.</i> GEVAERT.	
France. — Guides de la Garde impériale. Chef, M. CRESSONNOIS	62
<i>Fantaisie sur le Carnaval de Venise.</i> COLIN.	
— Garde de Paris. Chef, M. PAULUS	56
<i>Chœur et Marché des Fiançailles de Lohen- grin.</i> WAGNER.	
Pays-Bas. — Grenadiers et Chasseurs. Chef, M. DUNKLER.	56
<i>Fantaisie sur Faust.</i> GOUNOD.	
Prusse. — 2 ^e régiment de la Garde royale et Grenadiers de la garde, n ^o 2 (régiment de l'empereur François) réunis. Chef, M. WIE- PRECHT.	90
<i>Fantaisie sur le Prophète.</i> MEYERBEER.	
Russie. — Chevaliers-Gardes. Chef, M. DÆR- FELD.	71
<i>Ouverture de la Vie pour le Czar.</i> GLINKA.	

Morceau imposé : *Ouverture d'Oberon.* WEBER.

Les affiches ayant aussi annoncé que la distribution des récompenses aurait lieu à l'issue du concours et

que les portes seraient ouvertes à midi, avant dix heures du matin, toutes les places qui avaient été retenues à l'avance étaient enlevées.

La police, insuffisante pour contenir la foule sans cesse grossissante autour du palais de l'Industrie, invite en vain le public à se retirer, en lui disant que toutes les places étaient prises. Le public reste sourd, il veut pénétrer dans l'intérieur à tout risque, et de nouvelles queues se forment à toutes les portes. Cela devient inquiétant.

Enfin midi sonne, et le palais est ouvert à la foule, qui pénètre comme une inondation dans le vaste monument. Les tourniquets fonctionnent comme jamais, et les pièces de 2 fr., de 1 fr. et de 5 fr. tombent ainsi que grêle dans toutes les caisses remplies, puis vidées, puis remplies de nouveau. De mémoire de caissier on n'avait vu plus beau spectacle. On a trouvé au total 60,000 fr., ce qui est un beau denier, il faut en convenir, lorsqu'il s'agit de la recette d'un concert en France.

Il est arrivé qu'un certain nombre de personnes munies de billets pris à l'avance n'ont pu, malgré tous leurs efforts, forcer la masse des curieux qui voulaient pénétrer dans ce monument de l'industrie, transformé en une comète à cent queues. De là de bruyantes protestations, quelques chapeaux enfoncés et de vifs colloques entre les détenteurs de billets et les agents de police impuissants à remonter le courant des flots humains.

On n'a pas l'idée d'une si formidable et si remuante réunion. Les auditeurs, dans tout l'intérieur de la nef, étaient littéralement les uns sur les autres. Accablées de fatigue, après être restées debout plusieurs heures,

quelques milliers de personnes se sont assises par terre, à l'orientale, et les fraîches plates-bandes de fleurs qui formaient dans la salle une ceinture odoriférante et multicolore ont été ravagées par les piétinements, comme si plusieurs escadrons de cavalerie y avaient passé. On voyait d'intrépides auditeurs accrochés aux draperies de velours, après les avoir fendues avec leur couteau pour y passer la tête. Il fallait voir à tout prix.

Partout où s'offrait un point d'appui quelconque, des curieux étaient juchés dans les positions les plus extravagantes.

Les chats ne sont pas plus adroits de leurs pattes que ne l'étaient de leurs pieds et de leurs mains certains de ces mélomanes.

Le dégât en fleurs et en tapisseries a été évalué à 10,000 fr. Mais en retranchant de 60,000 fr. 10,000 fr., il reste encore 50,000 fr., et la somme, suivant l'expression de Balzac, n'est pas déshonorante.

Sauf les trophées représentant les dix groupes de l'Exposition et le trône impérial, toutes les autres décorations avaient été conservées telles qu'elles étaient le 1^{er} juillet, jour de la distribution solennelle des récompenses.

Un moment, on a pu maintenir libre l'estrade du trône, réservée pour les souverains et les princes étrangers qui, disait-on, devaient assister à cette séance, et qui ne s'y sont point montrés. Mais la foule sans cesse grossissante, après avoir successivement envahi toutes les parties restées libres, se précipita, pour ne pas étouffer, jusque sur l'estrade impériale, qui en un instant fut couverte comme le pont d'un navire en détresse par une lame tempétueuse. Les sou-

verains seraient arrivés alors, qu'on aurait eu beaucoup de peine à leur trouver un modeste siège là ou ailleurs... un strapontin, peut-être.

Le choix d'un emplacement pour l'installation de l'orchestre était des plus importants dans ce Palais de l'Industrie, que je soupçonne être aussi celui de la nymphe Écho. Émile Jonas, chargé de ce soin, ne s'est décidé pour l'extrémité de la partie médiane de la grande nef du côté de la place de la Concorde, qu'après divers essais et sur l'avis d'un habile acousticien. A cette place, on entendait bien encore quelques répercussions quand les instruments à vent éclataient dans les *fortissimo*; toutefois, c'était supportable. En tout cas, on ne pouvait mieux faire. Malheureusement, le public, qui n'était pas dans la confiance de ces essais et ignorait absolument l'impossibilité où l'on se trouvait de placer l'orchestre plus favorablement, aurait voulu qu'on l'installât au milieu du hall.

Mais n'anticipons pas sur les événements, et suivons-les dans l'ordre où ils se sont produits.

A midi trois quarts, le jury prend place en face de la plate-forme affectée aux musiques, à l'extrémité sud du grand axe.

A une heure, les corps de musique, en grande tenue, descendent en bon ordre le grand escalier sud-ouest, et viennent se ranger au milieu de la nef.

Ce défilé, qui dure quelques minutes, est solennel et saisissant.

D'immenses clameurs de bienvenue, accompagnées des applaudissements de cinquante mille mains, — un peuple, — accueillent chacun de ces corps harmonieux.

Le tirage au sort avait décidé de l'ordre dans le-

quel ils devaient se faire entendre. Le premier qui se présente est le corps des grenadiers de la garde du grand-duché de Bade.

En voici la composition :

Petite flûte.	1	homme
Grandes flûtes.	2	—
Clarinettes en <i>mi</i> bémol. . .	2	—
— en <i>si</i> bémol . . .	15	—
Bassons.	2	—
Cornets en <i>mi</i> bémol.	3	—
Cors-ténors en <i>mi</i> ou <i>si</i> bém.	3	—
Piston en <i>si</i> bémol.	1	—
Bugles en <i>si</i> bémol.	3	—
Trompettes en <i>mi</i> bémol. . .	4	—
Trompette en <i>si</i> bémol. . . .	1	—
Cors altos en <i>si</i> bémol. . . .	2	—
Baryton en <i>ut</i>	1	—
Trombone alto	1	—
Trombone ténor.	1	—
Trombones basses.	2	—
Euphonion en <i>si</i> bémol . . .	1	—
Tubas en <i>fa</i>	2	—
Bombardons en <i>ut</i>	3	—
Petite caisse	1	—
Cymbales.	1	—
Grosse caisse.	1	—
Piston <i>mi</i> bémol.	1	—

TOTAL. . . . 54 hommes.

Le morceau imposé à toutes les musiques est, nous ne l'avons pas oublié, l'ouverture d'*Oberon*, dont l'arrangement avait été laissé facultatif. Avec ce mor-

ceau, chaque orchestre régimentaire était tenu de faire entendre une pièce de son choix. Cette pièce de choix fut, pour la musique du grand-duché de Bade, le finale de *Loreley*, de Mendelssohn.

Au début, qui est un *piano*, les auditeurs placés à l'extrémité du Palais n'entendirent qu'imparfaitement et réclamèrent avec un bruit de marée montante. Bientôt les voix humaines couvrirent entièrement, pour une partie de la salle du moins, le son des instruments. Les vaillants musiciens pourtant ne s'en montrèrent pas émus et continuèrent comme si de rien n'était. On demandait que l'estrade pour les musiques fût transportée au milieu de la nef, ce qui était impossible pour le moment, et ce qui, nous le savons, eût été préjudiciable à la bonne sonorité des instruments. Ne voulant pas se fâcher, mais désirant entendre, les réclamants manifestaient leur volonté sur le rythme célèbre des *Lampions*, et les rares sergents de ville qui se trouvaient dans la salle, impuissants à maintenir l'ordre, écoutaient, l'œil morne et la tête baissée, ce contre-sujet enragé qui ne se trouvait pas dans la partition.

Pendant quinze ou vingt minutes, l'orage gronda tantôt sourd, tantôt plus menaçant ; puis le tumulte s'apaisa, car tout s'apaise, et le plus habile des sergents de ville, ce bon vieillard nommé le Temps, triompha définitivement de tous les désirs impossibles à satisfaire et des récriminations inutiles. Une ou deux fois seulement on entendit une voix interrompre plaisamment les *pianos* de l'orchestre, en criant aux musiciens : *Plus haut, on n'entend pas !*

Le finale de *Loreley* est, sans contredit, un beau morceau de musique, tel que Mendelssohn l'a écrit ;

mais, arrangé pour harmonie militaire, il a paru manquer d'intérêt au point de vue de l'ensemble. Quelques phrases de cornet à pistons bien jouées ont été appréciées. En somme, l'effet général a paru un peu monotone au jury qui, lui, était placé de manière à parfaitement entendre, malgré le tumulte du fond de la salle.

Il était fort intéressant de comparer entre elles, non-seulement les différentes exécutions de l'admirable composition de Weber, mais aussi les arrangements divers écrits en vue des instruments et de l'organisation de chacune des musiques.

Les musiciens badois n'ont pas manqué de distinction dans le début si poétique de cette immortelle préface instrumentale, et j'ai remarqué de la vigueur et de la précision dans les traits de basse. En somme, l'exécution, très satisfaisante, aurait paru parfaite avec plus d'accents, plus de passion.

Les Badois quittent l'estrade. C'est au tour de l'Espagne, qui nous offre le personnel suivant :

Grandes flûtes en <i>ré</i> bémol	2	hommes
Petite flûte en <i>ré</i> bémol . .	1	—
Petite clarinette en <i>la</i> bémol	1	—
Petites clarinettes en <i>mi</i> bémol	2	—
Hautbois	2	—
Clarinettes en <i>si</i> bémol . .	13	—
Bassons	3	—
Cors	4	—
Bugles en <i>si</i> bémol	2	—
Bugle basse.	1	—
Barytons	2	—

Cornets	2	hommes
Soprano en <i>mi</i> bémol . . .	1	—
Trompettes en <i>fa</i>	6	—
Trombones en <i>si</i> bémol . .	4	—
Trombones basses en <i>fa</i> . .	2	—
Contre-bassons en <i>fa</i> . . .	2	—
Basses en <i>fa</i>	2	—
Contrebasses en <i>ut</i>	2	—
Contrebasses en <i>fa</i>	2	—
Tambour	1	—
Grosse caisse	1	—
Triangles	4	—
	62	
Officier.	1	
Chef de musique	1	
	64	
TOTAL.	64	hommes.

Les mélodieux représentants de Castille la Vieille débutent par une fantaisie sur des airs nationaux espagnols.

En écoutant ces rythmes si pleins de brio, auxquels succèdent, sans autre loi que la fantaisie, des cadences toutes de langueur et d'amour, je rêve délicieusement au soleil de l'Andalousie et à ses nuits étoilées. Mon imagination s'échauffant de plus en plus, je vois distinctement dans la nuit, près d'une église, à l'extrémité d'une rue tortueuse et étroite, un balcon mystérieux où s'agite une main craintive à la fois et hardie, qui ne peut être qu'une main de femme. Que fait-elle?... Comment ne l'ai-je pas deviné plus tôt! elle envoie dans l'espace un baiser subtil que le fil électrique de la galanterie castillane portera comme un

éclair des lèvres mignonnes où il a pris naissance au cœur ému de celui qui l'a fait naître.... Puis je ne vois plus rien, et Alfred de Musset remplace dans mon esprit troublé le tableau fondant de mon imagination vagabonde.

Avez-vous vu dans Barcelone, etc.

Mais la symphonie militaire ne s'était pas tue, et il me parut un moment que j'entendais les soupirs de Rosine, en écoutant les hautbois de Sevilla (la *maravilla*), et que les trombones qui leur faisaient opposition n'étaient rien autre chose que la voix grave et soucieuse du docteur Bartholo.

Cependant je fais partie du jury, et les devoirs de ma position me rappellent bientôt à la réalité des choses. Le rêve se dissipe, et je juge que cette fantaisie, écrite avec beaucoup de talent et un sentiment exquis du génie de la musique espagnole, par le savant musicographe, le compositeur inspiré, l'érudit directeur du Conservatoire de Bruxelles, M. Gevaert, n'est pas précisément le morceau qui convenait en cette circonstance. C'est de la musique intime, et c'est devant des milliers de personnes qu'on l'exécute ! Décidément l'art de mettre les choses à leur place est presque tout l'art, et on oublie trop souvent le *non erat hic locus*, d'Horace.

L'exécution d'*Oberon* me semble au-dessus de ce qu'on pouvait espérer d'une musique espagnole. Bravo pour l'Espagne ! On applaudit ses musiciens d'élite pour leur talent, on les applaudit aussi pour les remercier d'avoir entrepris, dans un intérêt purement artistique, le long et fatigant voyage de Madrid à Paris.

Sentinelle, prenez-garde à vous ! Voici venir les Prussiens. Heureusement les armes de ceux-ci n'ont aucun rapport avec les fameux fusils à aiguille de Sadowa, et personne ne frémit à leur approche.

Si la tactique n'existait pas depuis que les hommes existent et se font mille sortes de guerre, vous ne doutez pas, je pense, que les Prussiens ne l'eussent inventée.

Artilleurs, cavaliers, fusiliers et musiciens, tout le monde fait de la tactique en Prusse.

Il en résulte que je n'ai point été surpris de voir les musiciens prussiens, au nombre de quatre-vingt-cinq (deux musiques réunies), prendre sur l'estrade une forte position d'attaque, dont Frédéric-le-Grand lui-même, qui aimait tant la musique et la tactique, et parle si bien de ces deux arts d'agrément dans ses écrits, se fût montré satisfait.

Mais, avant tout, inspectons les forces harmoniques que commande en personne le directeur des musiques prussiennes, Wieprecht I^{er}, roi du cuivre prussien. Il sait que le Dieu de la guerre comme celui de la musique — de la musique d'harmonie surtout — est souvent du côté des gros bataillons et pour vaincre, il s'est mis à la tête du formidable bataillon plus ou moins harmonieux que voici :

Flûtes (grandes et petites).	4 hommes
Hautbois (incl. cor anglais).	4 —
Bassons	6 —
Contre-bassons	4 —
Petite clarinette en <i>la</i> bémol ou <i>sol</i> . . .	1 —
Clarinettes en <i>fa</i> , <i>mi</i> , <i>mi</i> bémol ou <i>ré</i> . .	4 —
1 ^{res} Clarinettes en <i>ut</i> ou <i>si</i> bémol	8 —
2 ^{mes} Clarinettes en <i>ut</i> ou <i>si</i> bémol. . . .	8 —

Cornets sopranos en <i>si b.</i> , <i>la</i> , ou <i>la b.</i>	4	hommes
Cornets altos en <i>mi bémol</i> ou <i>ré</i>	4	—
Cors avec tous les corps de rechange . .	4	—
Cors-ténors en <i>si bémol</i> ou <i>la</i>	4	—
Barytons tuba	2	—
Basses tuba.	6	—
Trompettes en <i>sol</i> , <i>fa</i> , <i>mi</i> , <i>mi b</i> , ou <i>ré</i> .	8	—
Trombones à coulisse.	8	—
Petites caisses (incl. Timbales)	3	—
Cymbales (incl. triangle ou cloche, lyre).	2	—
Grosse caisse.	1	—
	85	
Chefs de musique.	2	—
Directeur général	1	—
	88	
TOTAL.	88	hommes

Les Badois et les Espagnols s'étaient tout bonnement rangés autour de leur chef d'orchestre... Des innocents, les Badois et les Espagnols !... Les Prussiens, eux, ont formé un demi-cercle en face du jury, laissant à leur chef l'entière liberté de ses mouvements. Et Dieu sait s'il s'en est donné du mouvement, Wieprecht I^{er}, roi du cuivre prussien.

Au surplus, c'était un homme extrêmement habile et plein de verveur, malgré ses soixante-six ans. Il était petit, trapu, point beau du tout, et ressemblait à Arnal comme l'ascagne ressemble au hocheur. Son visage était enluminé autant qu'un feu de forge, et ses yeux brillaient comme ceux d'un chat qu'on promène en bateau.

Après tout, qu'importe la laideur quand elle est éclairée par l'esprit ? Le bâton à la main, Arnal dispa-

raft, et il ne reste plus qu'un chef d'orchestre animé de la divine flamme, et sachant la communiquer à tous ceux qui l'entourent.

Suivant les circonstances, il tournait sur lui-même, semblable à une toupie hollandaise, parlait à ses hommes, leur souriait, les excitait par des jeux de physionomie, les magnétisait, crispait ses doigts, comme s'il eut tenu l'harmonie dans ses mains, se baissait brusquement et se levait progressivement pour indiquer les *crescendo* ; que sais-je encore ce qu'il faisait et ce qu'il ne faisait pas, M. le directeur général des musiques prussiennes !

Un moment il a nagé, puis plongé, et n'a fait mine de revenir à fleur d'eau que pour sourire au jury.

Et quelle adresse à masquer les défauts de son orchestre !

Les basses, qui dans ces deux musiques réunies n'étaient point parfaites, avaient-elles un trait rapide à exécuter ? il faisait alors un signe, et la caisse roulante, à laquelle Weber n'avait nullement songé en ce moment, jetait sur la lourdeur des instruments graves un voile charitable, au travers duquel les oreilles exercées apercevaient seules les péchés cachés et par cela même à moitié pardonnés.

Les solistes évidemment étaient de modestes virtuoses dans ce gros orchestre. Aussi comme il veillait sur eux, ce chef paternel !

Il leur faisait en quelque sorte un bourrelet d'harmonie pour qu'ils ne se fissent pas de bosses au front en tombant, et leur tendait ses bras au moindre faux pas pour les maintenir sur le rail.

En somme un rude gaillard, je vous l'assure, que ce Wieprecht, un véritable artiste, un chef prévoyant

qui ne négligeait rien pour assurer le succès et que la Prusse n'a pas remplacé : mieux encore, un diplomate musical ; quelque chose comme le Bismark de la symphonie régimentaire.

La fantaisie sur le *Prophète* que M. Wieprecht nous fit entendre est une composition magistrale. Si elle est de lui, qu'il en reçoive mes sincères compliments. Les motifs mis en œuvre sont traités avec une ampleur de style tout à fait remarquable, et orchestrés de main de maître. Par une combinaison ingénieuse, deux thèmes se produisent ensemble, et l'harmonie n'a point à souffrir de cet accouplement qui serait parfait, si le mouvement d'un des motifs ne se trouvait forcément dénaturé par les exigences de rythme et de mesure de l'autre motif. J'ai pu constater quelques passages équivoques des cornets à pistons, une qualité de son qui n'est point irréprochable parmi les clarinettes, et un parti pris de mauvais goût à passer brusquement du *fortissimo* au *pianissimo* ; comme aussi à ralentir certaines phrases qui perdent ainsi leur caractère et une partie de leur effet. Meyerbeer me disait un jour qu'on ne phrasait bien qu'à Paris ; je le crois ; tant il est vrai que de toutes les qualités de l'esprit, le goût, qui est la faculté de sentir et de discerner les beautés et les défauts des productions de l'art, est, par excellence, le privilège des artistes parisiens. « Il y a dans l'art, écrivait Labruyère, un point de perfection comme de bonté et de maturité dans la nature : celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas et qui aime en deça ou au delà a le goût défectueux. » Si tant d'artistes trouvent le succès dans l'exagération du sentiment, c'est qu'il y a partout plus

de goût défectueux que de goût parfait, et que ces artistes eux-mêmes manquent de goût.

En résumé, les deux musiques fondues en un seul orchestre que M. Wieprecht emmena de Berlin formaient un ensemble superbe, d'un effet irrésistible et très nuancé de timbre, grâce à ses quatre hautbois et à ses six bassons, — un luxe d'instruments que ne put se permettre aucune autre musique, pas même, nous le verrons bientôt, la musique autrichienne. — La vie circulait partout dans ce bel orchestre guerrier, et ses défauts mêmes imposaient un certain respect, car ils n'avaient rien de banal. Trois salves d'applaudissements saluèrent la fantaisie sur le *Prophète*. Un triomphe complet.

On aurait pu désirer plus de poésie dans le son filé du cor, au début de l'ouverture d'*Oberon* par ces mêmes musiciens, et je place sur le compte de l'émotion le petit accroc survenu à la seconde reprise de ce même son filé, très scabreux, il faut l'avouer. Je pourrais bien encore signaler quelques imperfections de détail, car j'ai tout noté au passage ; mais je préfère constater que dans les *tutti*, la musique prussienne s'est montrée, cette fois encore, à la hauteur de sa réputation (1).

(1) Un mois après cette séance, dans laquelle brillèrent d'un éclat au moins aussi vif que celui de la musique prussienne, la musique autrichienne et celle de la garde de Paris, on pouvait lire dans *l'Art musical* les lignes suivantes dont nous ne voudrions pas, pour rien au monde, priver nos lecteurs. Elles leur prouveront que la modestie sied au talent, et que M. Wieprecht était un bien timide Prussien, quand il parlait de ses propres mérites. Vous allez en juger. Je cite *l'Art musical*, qui n'a point été démenti.

« Nous avons trouvé dans un journal allemand un récit du con-

Le hasard qui avait placé les Prussiens après les Espagnols a placé les Autrichiens après les Prussiens. Quel enthousiasme dans toute la salle, à la vue des tuniques blanches ! Ce n'est pas assez d'applaudir et de crier bravo, il faut encore que les dames agitent leurs mouchoirs, que les hommes mettent leurs cha-

cours des musiques militaires à Paris. Ce document curieux est dû à la plume du directeur général des musiques militaires prussiennes, M. Wieprecht. Il nous a paru curieux d'en extraire quelques fragments et de les reproduire ici dans toute leur vantarde naïveté. Ce serait les déflorer que de les accompagner de réflexions que d'ailleurs chacun peut faire à son goût. »

« Tout de suite après la fin du concours, qui avait duré de une heure à sept heures, un membre du jury, *le consul prussien*, M. B..., me fit connaître que nous avions obtenu le plus grand nombre de voix, l'unanimité (vingt voix), comme il fut prouvé dans la suite. Cependant, *pour ne pas faire de mal aux Français et aux Autrichiens*, on s'empessa d'opérer un changement dans la répartition des récompenses et de partager le premier grand prix par valeur égale entre nous et *messieurs* les Français et les Autrichiens. *Les Prussiens furent mis bien en avant des autres..... »*

« Les premières musiques avaient tourné les pavillons de leurs instruments du côté du public. Il en résultait un tel écho qu'on entendait tous les sons deux fois. Le public impatienté se fâcha ; il criait sans discontinuer : « Au milieu, la musique ! au milieu ! » C'est dans ce tumulte, au milieu de cris et de bruits de toutes sortes, que se firent entendre les Badois et les Espagnols. Après, ce fut notre tour ! A l'aspect des Prussiens, le silence se fit comme par enchantement, et c'est au bruit des hurrahs et des cris de joie que je montai sur l'estrade, saluant de tous côtés. Je pris place au milieu de mon orchestre, que je rangeai de telle sorte que l'écho n'existât plus. Des tonnerres de bravos éclatèrent alors ; l'on demanda le silence. Je commençai par la fantaisie sur le *Prophète*. Elle fut maintes fois interrompue par des cris enthousiastes, et cela de telle façon, que je dus, à plusieurs reprises, faire arrêter, en attendant que le silence se rétablît. A peine avais-je terminé, à peine le dernier son était-il évanoui, que tout le monde criait déjà : « Le premier prix aux Prussiens !..... ».

« Jamais on n'avait vu un pareil succès : *je fus, avec mon orchestre, le lion du jour !* car tout ce qui suivit ne pouvait pro-

peaux au bout de leur canne. Une pareille entrée était bien faite pour émotionner ces braves musiciens et les rassurer sur le résultat du concours. Le chef, M. Zimmermann, se montre, du reste, très calme et contraste de la manière la plus remarquable avec le chef prussien, si agité.

*duire aucun effet, et là aussi les dés étaient tombés pour la Prusse. Quand je descendis de l'estrade, je fus salué par des milliers d'acclamations, embrassé, presque étouffé. Les Prussiens devinrent, par suite, très populaires, et même, comme je l'ai remarqué, aux dépens des autres nations. Aussi, j'eus bien soin d'enjoindre à mes hommes de se tenir dans les bornes de la plus grande modestie. « Quelle belle musique! Quelle intelligence! (1) » Voilà ce qu'on entendait dire partout! Je me sentis alors récompensé suffisamment de *mon zèle infatigable pour le plus grand bien de cette branche de l'art*, car j'apporte avec moi la couronne de la victoire et j'espère que mes compatriotes seront contents de moi.*

« A la fin du concours, le prix nous fut voté, comme je l'ai dit plus haut. On m'appelait déjà pour le recevoir, quand soudain il se fit une pause de trois quarts d'heure : le jury était rentré en séance. Il cherchait une autre solution, et celle qu'on trouva fut celle-ci : décerner trois premiers prix, *pour mettre un peu de baume sur les blessures des Français et des Autrichiens* (!!!). Enfin, vint le général Mellinet, président du jury, pour nommer les lauréats. Avant même qu'il eût pu dire un mot, tout le monde cria : « *A Wieprecht* le premier prix. » Mais les choses demeurèrent comme il avait été convenu, et c'est ainsi que nous dûmes partager avec les Autrichiens et les Français! Mellinet me demanda si j'étais satisfait. Que pouvais-je répondre, sinon *oui*? Car je dois aussi reconnaître la bonne exécution des musiques de ces deux grandes nations. Les différences entre les trois portent, chez les Autrichiens, sur l'éducation musicale; chez les Français, sur la virtuosité; par contre à nous, Prussiens, il faut reconnaître l'éducation, l'intelligence et la science réunies. . . . »

Est-ce assez joli? Et dire qu'il y a quarante millions de bourgeois prussiens qui ne jurent encore que par M. Wieprecht. Braves gens, croyez ce que vous voudrez, mais faites la part du proverbe : *A beau... raconter qui vient de loin!*

(1) Ces mots sont écrits en français.

Le silence s'établit et les premières notes de l'ouverture de *Guillaume Tell* se font entendre.

Mais, avant d'écouter, examinons la composition de l'orchestre.

Petite flûte.	1	homme.
Grandes flûtes.	2	—
Clarinettes en <i>la</i> bémol . .	2	—
Clarinettes en <i>mi</i> bémol . .	4	—
Clarinettes en <i>si</i> bémol. .	12	—
Bassons	2	—
Clarionons	2	—
Cors	6	—
Basses	8	—
Cornets à pistons	2	—
Bugles	6	—
Bugles-basses.	3	—
Eufonions ou barytons . . .	3	—
Trompettes	12	—
Trombones	6	—
Petites caisses.	2	—
Grosse caisse	1	—
Cymbales	2	p.

TOTAL. . . . 76 hommes.

On le voit, la musique autrichienne n'a pas de hautbois. Elle les remplace tant bien que mal par de petites clarinettes en *la* bémol dont en France nous n'avons jamais fait usage. Ce que les Autrichiens appellent des cornets à pistons ne sont à proprement parler que des bugles sopranos ou contraltos.

Le nom de *horn* ne signifie pas toujours chez les Allemands l'instrument que nous appelons cor ; il

s'applique dans certains cas à des bugles. Ils disent aussi *waldhorn* (cor des bois) pour désigner le cor d'harmonie. Qu'est-ce qu'un *clarifon*, si ce n'est un contre-basson? Depuis longtemps les facteurs allemands n'ont guère inventé que des noms nouveaux appliqués à des instruments connus auxquels ils apportaient une modification insignifiante dans la forme. Mais quelle richesse de noms! *phoneion*, *cornoon*, *cornone*, *bariston*, etc. Mais les illusions des facteurs de l'Allemagne ne doivent pas nous empêcher de rendre bonne justice à ce qui nous paraît bien, et nous avons laissé la remarquable musique autrichienne au moment où son chef très sympathique va donner le signal pour l'exécution de l'ouverture de *Guillaume Tell*. Nous y revenons.

L'arrangement, pour la musique militaire, de cette ouverture est ici noble et d'un effet nouveau, souvent. C'est un bugle qui remplace le cor anglais de l'orchestre de Rossini, et l'artiste qui en joue est un musicien de goût. Il y a bien eu quelques notes douteuses dans son chant, et le *trille* aurait pu être fait avec plus de régularité et mieux martelé; mais que sont ces petites taches dans l'orchestre, puisque le soleil lui-même présente des cavernes obscures dont la moindre équivaut, d'après les savants, à plusieurs fois le volume de notre globe terrestre. Ce qu'il faut dire, et dire bien haut, c'est qu'il n'existait nulle part, au moment du concours, un corps de musique en état de jouer d'une manière plus distinguée, plus hardie et plus heureuse cette ouverture tant de fois exécutée depuis l'apparition de *Guillaume Tell*, et qui a produit, ce jour-là, un effet électrique. On eût dit qu'on l'entendait pour la première fois.

Avec de semblables éléments on peut tout exécuter bien, et les musiciens du régiment du duc de Wurtemberg ont enlevé le morceau imposé comme ils avaient joué leur morceau de choix.

Couverts d'applaudissements, mais toujours calmes dans leur triomphe, ils ont quitté l'estrade pour la céder aux grenadiers belges.

On se tromperait grandement si on attribuait le succès des Autrichiens à la diversité de leurs instruments. En résumé, et, comme l'a très bien fait observer un critique aussi indépendant qu'éclairé, M. Weber, du *Temps*, la diversité des timbres dans cette musique se réduit à six : flûtes, clarinettes, bassons (et de quel effet peuvent être deux bassons et deux contre-bassons dans un pareil ensemble ?), bugles, cors, trompettes et trombones. Quand des journalistes français ont pris texte du succès de la musique autrichienne pour accabler de leur mépris nos fabriques nationales d'instruments, ces journalistes ont parlé comme parlent tant de gens, sans savoir ce qu'ils disaient. En fait, et de l'avis de tous les hommes compétents, la composition de nos musiques n'a rien à envier à aucune musique étrangère. Nous avons d'excellents instruments, des bugles et des cors supérieurs à tous ceux qu'on nous a fait entendre dans ce mémorable concours ; nous avons des hautbois de premier ordre, des cornets à trois pistons et aussi à six pistons indépendants, des trombones du même système, des saxotrombas et des saxophones. Où donc a-t-on pu trouver de la monotonie dans nos musiques françaises ? Il serait vraiment temps que les gens qui jugent de la musique dans notre belle patrie apprissent à la connaître, ne fût-ce que superficielle-

ment, pour s'épargner le désagrément de dire souvent autant de sottises que de mots.

Le sort a mal servi les Belges, nos voisins, « savez-vous ? » car, venant après les Autrichiens, c'est par un pot-pourri sur ce même *Guillaume Tell* qu'ils débutent. Ils sont fort jolis et fort beaux les airs de cet opéra, mais tout le monde les sait par cœur, et il faut autre chose que ce collier de mélodies, à peine reliées entre elles par un fil harmonique, pour se mesurer dans un semblable carrousel.

En vérité, on a fait peu de chose pour favoriser le succès d'une musique militaire, quand on s'est borné à lui faire jouer à la queue-leu-leu des thèmes connus sans aucun intérêt d'arrangement, et pendant près de quarante minutes

Cela soit dit sans préjudice du talent des exécutants et de son chef, M. Bender. Ajoutons que l'ouverture d'*Oberon* a été exécutée par ce corps de musique d'une manière satisfaisante. On remarquera dans le tableau suivant de sa composition instrumentale, trois contrebasses à cordes. La contrebasse n'est guère à sa place dans une musique militaire, dans la plupart des cas, et on aurait tout avantage à la supprimer.

Flûtes	2	hommes
Hautbois	2	—
Petites clarinettes	2	—
Clarinettes <i>si</i> bémol	16	—
Saxophones	4	—
Bassons	4	—
Cors ,	5	—
Bugles <i>si</i> bémol	2	—
Pistons	2	—

Trompettes	4	hommes
Trombones	4	—
Tubas <i>si</i> bémol.	4	—
Saxhorn <i>mi</i> bémol.	1	—
Bombardons.	2	—
Contrebasses	3	—
Cymbales	1	—
Grosse caisse.	1	—

TOTAL. 59 hommes

1 Officier commandant. . .	1	—
Chef de musique.	1	—
Sous-officier conducteur. .	1	—

TOTAL. 62 hommes

Nous voici en Bavière avec le 1^{er} régiment royal d'infanterie :

Petite flûte.	1	homme
Grandes flûtes.	2	—
Clarinettes en <i>mi</i> bémol. .	4	—
1 ^{res} Clarinettes en <i>si</i> bémol.	3	—
2 ^{mes} Clarinettes en <i>si</i> bémol.	3	—
3 ^{mes} Clarinettes en <i>si</i> bémol.	4	—
Clarinette basse en <i>si</i> bémol	1	—
Basson.	1	—
Bugles.	3	—
Cors altos.	2	—
Cors.	5	—
Cornets à pistons.	3	—
1 ^{res} Trompettes en <i>fa</i>	2	—
2 ^{mes} Trompettes en <i>fa</i>	3	—
Trompettes basses.	3	—

Trombones ténors	2	hommes
Trombone basse	1	—
Baryton	1	—
Bombardons	3	—
Timbales	1	—
Tambour	1	—
Cymbales	1	—
Grosse caisse	1	—

TOTAL. . . . 51 hommes

Excellent pays celui qui fournit les bons musiciens que voilà, la bière que vous savez, et les bavaroises au chocolat. En outre, ce sont de beaux hommes, messieurs les Bavarois, portant agréablement, quoiqu'un peu lourdement, leur tunique bleue, leur pantalon blanc et leur casque antique, qu'ils ont la sage précaution de mettre à leurs pieds pendant l'exécution musicale.

Ils jouent l'introduction et chœur nuptial de *Lohengrin* avec d'excellentes qualités, mais, soyons franc, sans le souffle poétique qui doit animer l'exécution de cette jolie page de Wagner. C'est bien, ce n'est pas très bien, et, en musique du moins, le mieux n'est pas l'ennemi du bien.

L'introduction d'*Oberon* est satisfaisante. L'*allegro* débute hardiment, mais le solo de clarinette qui vient ensuite manque un peu de charme. D'un autre côté, pourquoi ces *rallentendo* où personne n'en fit jamais, je le demande à M. Siebenkaes... ou à son ombre, s'il est mort, à cette heure.

On applaudit la Bavière, et on a grandement raison. Pourtant, j'ai la certitude qu'elle a été au-dessous d'elle-même en cette occasion, Dam ! c'est qu'un con-

cours de cette force, cela émotionne ! Sans compter le voisinage des Prussiens !!!

Salut aux Pays-Bas, dans la personne des grenadiers et des chasseurs, et dans celle de M. Dunkler, 1^{er} lieutenant-directeur, et de M. Vollmar, leur chef de musique. Cet orchestre régimentaire a joui en Europe d'une réputation méritée, et M. Dunkler se piquait d'offrir un modèle d'organisation. Examinons :

Flûte	1	homme
Hautbois	2	—
Petites clarinettes	2	—
Grandes clarinettes	10	—
Saxophones.	4	—
Bassons	2	—
Contrebasses à cordes	3	—
Pistons	2	—
Trompettes	4	—
Trombones	3	—
Bugle en <i>si</i> bémol	1	—
Cors à cylindres	4	—
Saxo-tromba	2	—
Saxhorns en <i>ut</i> basses.	2	—
Saxhorns en <i>si</i> <i>b</i> basses.	2	—
Saxhorn en <i>mi</i> <i>b</i> basse	1	—
Tuba contrebasse	1	—
Timbales	1	—
Tambours.	2	—
Cymbales	1	—
Grosse caisse.	1	—
	<hr/>	
TOTAL.	51	hommes
	<hr/> <hr/>	

(Le chiffre réglementaire est de 58.)

Eh bien ! une semblable organisation ne me satisfait pas entièrement. Quand on a quatre saxophones, pourquoi deux bassons ? Je ne vois pas non plus l'indispensabilité de ces trois contrebasses à cordes, d'un embarras si grand toutes les fois qu'il faut voyager. Je trouve aussi que l'équilibre pourrait être mieux établi entre les instruments aigus et les instruments graves. Le haut est maigre et un peu criard par rapport au grave, qui semble relativement lourd. Ai-je raison ? ai-je tort ? Je dis ce que je pense, voilà tout.

Quoi qu'il en soit, je me plais à reconnaître le bel ensemble de cette musique, et j'ai adressé en son temps, à M. Dunkler, tous mes compliments pour son arrangement de *Faust*. Ce directeur de musique était un des musiciens de l'armée les plus recommandables d'Europe, et il était aussi habile la plume du compositeur dans les doigts, que le bâton du chef d'orchestre à la main.

L'orchestration de l'ouverture d'*Oberon* appartient aussi à M. Dunkler, et elle est très savamment écrite. On ne saurait en mieux faire ressortir tous les détails en les appropriant aux exigences de la musique régimentaire. Les musiciens hollandais l'ont bien exécutée, quoique un peu matériellement dans l'*allegro*. On voit que je ne veux rien dissimuler dans ce compte rendu, et ces légères critiques mêmes sont une preuve de l'intérêt que m'inspire le souvenir de ce corps de musique et l'estime dans laquelle je le tenais justement.

En somme, l'impression a été excellente chez le jury comme parmi les auditeurs, et je me fais un devoir de constater qu'une seule voix, sur tant de

votants, a manqué à la musique de M. Dunkler pour figurer sur la liste des seconds prix. N'est-ce pas comme si elle avait mérité ce prix ?

Si vous êtes Français et un peu chauvin, comme c'est tout naturel, soyez ému. J'aperçois Paulus à la tête des siens. Beau costume que celui de la Garde de Paris !... Mais l'habit ne fait pas plus le musicien qu'il ne fait le moine. Comptons les artistes, examinons leurs instruments, nous écouterons après.

Flûtes	3	hommes
Hautbois	2	—
Petites clarinettes.	4	—
Grandes clarinettes.	8	—
Saxophones	8	—
Pistons.	4	—
Trompettes.	3	—
Cors.	2	—
Trombones.	5	—
Saxhorn soprano	1	—
Saxhorns contraltos.	2	—
Saxhorns altos.	3	—
Saxhorns barytons	2	—
Saxhorns basses à 4 cylindres.	5	—
Saxhorns contrebasses <i>mi</i> bém.	2	—
Saxhorns contrebasses <i>si</i> bém.	2	—
Batterie.	4	—
<hr/>		
TOTAL	60	hommes.
<hr/>		

Pour le coup, nous sommes en présence d'un orchestre de premier ordre, qui s'impose franchement et commande le respect. Quelle belle sonorité artis-

tique, c'est-à-dire sans bruit ! Quel style magistral ! Quelle précision dans l'attaque et quel étonnant *crescendo* ! Plus ces musiciens avancent dans l'exécution du chœur et marche des *Fiançailles*, supérieurement arrangés par Paulus, plus ils fortifient en nous les premières impressions qu'ils ont fait naître. Aucune faiblesse nulle part. C'est superbe, et aux derniers accords se mêlent les acclamations de toute la salle. Les étrangers sont ceux qui applaudissent le plus fort. Toutes les théories et les arguties pour essayer de placer nos instruments et nos musiciens au second plan échouent devant ce fait musical qui crèverait les oreilles s'il était moins harmonieux. C'est le goût français, c'est-à-dire le bon goût dégagé de tout le clinquant qui peut séduire le vulgaire, mais dont nous ne voulons pas.

Si je ne me suis pas trompé, M. Paulus a transposé l'ouverture d'*Oberon* en *ut*. Elle est écrite en *ré* par Weber, et les musiques étrangères l'ont toutes mise en *mi* bémol. Pourquoi cette transposition un ton au-dessous et qui donne à l'*allegro* un caractère un peu sourd et voilé qu'il ne doit pas avoir ? Est-ce pour ne pas interrompre la marche du trait de violon que les clarinettes sont forcées, dans le ton de *mi* bémol, d'exécuter en revenant sur les notes jouées ? Quoi qu'il en soit, on applaudit l'arrangement autant que l'exécution et les instruments. Pour ma part, je constate en passant le son distingué, hors ligne même, de nos clarinettes dans ce même trait rapide et si brillant.

Eh bien ! disons-le une fois encore, ce bel orchestre d'harmonie régimentaire a trouvé des détracteurs parmi certains critiques français qui ont cru montrer

l'indépendance de leur esprit en le trouvant monotone, sans éclat, presque antimusical, à côté de l'orchestre autrichien qu'ils donnaient comme un modèle, un type dont nous nous éloignons tous les jours, une perfection par le choix et la proportion des timbres. Qu'ont-ils voulu dire, ces critiques trop ennemis de tout ce qui porte un nom français ? L'un d'eux surtout, écrivain parfois amusant, et qui s'est fait une réputation en déclarant Meyerbeer un compositeur sans idées, Halévy un impuissant, Berlioz un cauchemar sonore, et Gounod un endormeur pénible ; ce critique, dis-je, s'est livré dans les douze colonnes de son feuilleton musical à un éreintement en règle de nos musiques françaises, qu'il trouve appauvries par l'abus des instruments à pistons. Il a cru, ce malin naïf, que ce sont les pistons *qui donnent aux instruments leur timbre*, et il cite la musique autrichienne si riche en timbres variés. C'est se montrer par trop ignorant de la matière qu'on prétend juger en juge infaillible. Il est mort aujourd'hui Alexis Azevedo, et depuis bien des années déjà ; que le Dieu de l'harmonie lui fasse miséricorde.

La France a fait place à la Russie, et on ne peut s'empêcher d'admirer de nouveau ces chevaliers-gardes avec leur tunique blanc et orange et leurs casques gigantesques sur lesquels plane l'aigle russe en argent. Pour se rendre à Paris, ces braves chevaliers-gardes ont fait, sous la conduite du colonel Tolmatscheff, sept jours de voyage et dépensé 15,000 francs. On leur sait gré de ce sacrifice de temps et d'argent, et l'accueil qu'ils reçoivent est des plus sympathiques. Leur chef, M. Dœrfeld, a toute la distinction des

Russes de distinction, ce qui n'est pas peu dire, et il parle notre langue comme un pensionnaire de la Comédie-Française.

Les musiciens de Saint-Petersbourg ôtent leurs casques pour jouer, et ils les rangent symétriquement à leurs pieds. Ce sont des militaires, au même titre que les autres soldats du tsar, et qui ne reçoivent pour tout bénéfice que 90 francs par an. Quand tout renchérit partout en Europe, il est consolant de voir que les artistes nationaux se maintiennent à des prix si merveilleusement modérés dans l'empire du Nord.

La plupart des musiciens qui se sont présentés au concours ne savaient pas une note de musique avant d'entrer au régiment, et ils ne pouvaient pas se douter qu'ils joueraient jamais d'aucun instrument. On a dit à ceux-là : « Vous serez clarinettistes » ; à ceux-ci : « Vous soufflerez dans un trombone, et ils sont devenus clarinettistes, et ils ont soufflé dans des trombones avec une remarquable intelligence, comme ils auraient fait toute autre chose, en l'honneur du czar, leur empereur et leur pape, et pour la Russie, leur grande et puissante nation bien-aimée.

Passons en revue les musiciens et leurs instruments.

Clarinettes en <i>mi</i> bémol . . .	2	hommes
Clarinettes en <i>si</i> bémol . . .	15	—
Basset en <i>fa</i>	1	—
Clarinette basse en <i>si</i> b. . .	1	—
Petite flûte	1	—
Grande flûte	1	—
Hautbois	2	—
Cor anglais.	1	—
Bassons	2	—

Contre-basson.	1	homme
Saxophone soprano.	1	—
Saxophones altos.	2	—
Saxophones ténors	2	—
Saxophones barytons.	3	—
Cornets à pistons <i>si</i> bémol.	2	—
Trompettes en <i>mi</i> bémol.	8	—
Cors	8	—
Barytons <i>si</i> bémol.	2	—
Tromb. altos, tén., basses.	6	—
Basses en <i>mi</i> bémol.	3	—
Basses en <i>si</i> bémol grave.	3	—
Tambour.	1	—
Triangle.	1	—
Grosse caisse.	1	—
	<hr/>	
TOTAL.	70	hommes
	<hr/> <hr/>	

C'est par une fantaisie sur des airs nationaux que débudent les chevaliers-gardes. Ces airs ont un caractère triste et poétique qui émeut agréablement, et que les Russes rendent plus tristes encore et plus poétiques en faisant trembler le son de l'instrument.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la musique russe, et je ne parlerai pas ici du fondateur de l'opéra russe, Glinka, qui a été pour moi le sujet d'un travail développé dans un volume publié chez Pagnerre, il y a trente-deux ans déjà, sous le titre de *Musique et Musiciens* ; je dirai seulement que les chevaliers-gardes étaient là, dans leur élément, pour ainsi dire, et qu'ils ont charmé tous les auditeurs. On les a applaudis à outrance sans que pourtant personne alors put prévoir « Cronstadt et Toulon. »

L'ouverture d'*Oberon* est bien comprise par ces soldats artistes. Ils vont ensemble supérieurement, ils atteignent à l'effet et possèdent un bon mécanisme. Je remarque que c'est le hautbois qui exécute le premier solo de clarinette. Pourquoi ce changement ? Il est vrai qu'à la seconde reprise de ce motif la clarinette reprend ses droits qu'elle n'aurait jamais dû perdre, à mon avis.

Les dernières notes de l'ouverture jouées, les musiciens, applaudis, acclamés, ramassent par mouvements comptés leurs casques symétriquement rangés, et l'estrade est occupée par les Guides de la garde impériale : chef, M. Cressonnois.

C'est la dernière musique qui doit se faire entendre.

Six heures viennent de sonner, et depuis onze heures et demie ces musiciens sont dans la salle attendant leur tour. On le sent, ils sont énervés par la chaleur et la fatigue. Faute de bancs pour s'asseoir, ils se sont tenus debout durant plusieurs heures. C'est dans de semblables conditions qu'ils vont jouer. Et que vont-ils jouer ? Des tours de force de virtuoses, une fantaisie presque impossible sur le *Carnaval de Venise*. Autant vaudrait faire danser un ballet composé pour Taglioni par des gens qui viendraient de franchir une étape de dix lieues dans les Landes.

En lui-même, cet arrangement du *Carnaval de Venise*, dû à la plume habile de M. Colin, grand prix de Rome et professeur de hautbois au Conservatoire, est certainement un fort joli morceau de concert, très brillant et bien fait pour soulever les applaudissements après chaque variation ; mais,

exécuté dans un local aussi démesurément vaste, devant un public aussi prodigieusement nombreux, en face d'un jury international, grave, solennel, comme le commandaient ses fonctions, et qui, en définitive, avait à juger de la valeur des musiques régimentaires, lesquelles doivent avant tout fournir de beaux ensembles, le choix de cette pièce était une faute grave, et qui devait être fatale en la circonstance. Le cadre commande à la toile, et on ne parle pas à vingt personnes comme on parle au peuple assemblé. Il fallait une musique sonore, forte, grave, magistrale pour cette réunion sans pareille : il ne fallait point de virtuosité. Le joli, le riant, le délicat, l'ingénieux sont faits pour le petit comité. Parce qu'on avait des solistes remarquables, et dont on n'aurait pas trouvé les pareils en choisissant dans tous les corps de musique étrangers, ce n'était pas une raison pour leur sacrifier l'effet général. Ne soyons donc pas trop surpris que ce groupe d'élite ait succombé en cette occasion, lui que le triomphe avait jusque-là, toujours accompagné partout (1).

(1) Sax, à qui appartient l'initiative de tant d'heureuses idées, avait eu le projet de faire entendre à Londres la musique du 9^e dragons, formée d'après l'organisation et avec les instruments de l'inventeur. Cette musique modèle, qui depuis plusieurs années était l'honneur de nos grandes fêtes nationales, n'aurait pas manqué de produire un grand effet dans le vaste Palais de Cristal, en nous relevant de l'espèce d'infériorité dans laquelle cette partie de l'art est restée si longtemps en France. Certes, la musique du 9^e dragons pouvait lutter avec avantage contre les musiques militaires les plus renommées de Prusse et d'Autriche.

Sax rédigea une demande au ministre de la guerre, demande qui fut chaudement appuyée par M. Dupin, président de la commission française des récompenses à l'exposition de Londres. Les difficultés auxquelles cette demande donna lieu dans les bureaux

Quand je dis succomber, je veux dire que le premier prix leur a échappé : car, à moitié morts, ils eussent encore joué de manière à mériter le second.

Avec toute autre composition, avec l'ouverture, par exemple, du *Carnaval Romain*, de Berlioz, si belle et si difficile, et que les Guides exécutaient comme on ne la jouerait pas mieux à l'Opéra, ils eussent remporté le premier prix. Ils ne l'ont pas eu, ce prix : qu'est-ce que cela prouve ? Une chose, c'est que les meilleures troupes et les mieux commandées, de même que les meilleurs musiciens et les plus habilement dirigés, peuvent un jour perdre leur avantage sur le champ de Bellone comme sur celui d'Apollon, pour parler le langage des poètes du siècle dernier.

Au surplus, les Guides ont pris leur revanche dans l'ouverture d'*Oberon* qu'ils ont exécutée avec leur supériorité habituelle. Il ne leur a manqué pour ce dernier morceau qu'une verve moins contenue, plus en rapport avec le local.

du ministère de la guerre empêchèrent ce projet de recevoir son exécution.

L'autorisation qu'on avait refusée pour la musique du 9^e dragons, on devait plus tard l'accorder à la musique des Guides, formée également d'après l'organisation et avec les instruments de l'inventeur. Cette belle musique, sous l'habile direction de M. Mohr, se rendit à Londres avec M. le baron de Verdière, capitaine d'état-major, et M. le baron Vidil, officier du même corps.

Le succès qui accueillit dans la capitale des îles britanniques nos soldats musiciens fut un succès d'enthousiasme. La musique des Guides joua chez la reine, et un spéculateur anglais offrit une somme considérable, 120,000 fr., je crois, pour avoir le droit de donner, avec la musique des Guides en grand costume, un concert payant au Palais de Cristal. Cette proposition ne fut pas acceptée.

On n'a pas oublié en France de quels artistes était formée cette musique des Guides de la garde impériale, si bien dirigée par M. Cressonnois. Jetez un coup d'œil sur la composition instrumentale, et dites-moi s'il n'est pas dommage qu'un tel corps d'harmonie n'ait pu résister au décret désastreux qui supprima nos musiques de cavalerie et d'artillerie!

Petites flûtes	2	hommes.
Grandes flûtes.	2	—
Petites clarinettes.	3	—
Grandes clarinettes.	12	—
Hautbois.	3	—
Saxophone contralto.	1	—
Saxophones alto.	2	—
Saxophone ténor	1	—
Saxophone baryton.	1	—
Saxophone basse	1	—
Pistons.	4	—
Saxhorns contraltos <i>si</i> bémol.	2	—
Saxhorn soprano <i>mi</i> bémol. .	1	—
Saxtrombas altos <i>mi</i> bémol :	2	—
Cors.	3	—
Trompettes.	3	—
Saxtrombas barytons <i>si</i> bém.	2	—
Trombones.	5	—
Saxhorns basses <i>si</i> bémol . .	6	—
Saxhorns contrebasses <i>mi</i> b.	3	—
Saxhorns contrebasses <i>si</i> bém.	2	—
Timbales.	1	—
	<hr/>	
	62	—

Plus un chef, M. Cressonnois, ce
qui donnait au total. 63 hommes.

Le comité de la 3^e section, on ne l'a pas oublié, n'avait institué pour ce concours de musiques militaires européennes que quatre prix, consistant en quatre médailles d'or de 5,000 fr., de 3,000 fr., de 2,000 fr. et de 1,000 fr. Un pareil programme n'aurait pu être rigoureusement observé sans de flagrantes injustices envers les musiques privées de toute récompense. La supériorité absolue de chacun des dix corps de musique qui étaient entrés en lice décida le jury, à l'unanimité, à partager les quatre grands prix en augmentant leur valeur vénale, de manière à ce que chaque régiment reçût la récompense qui lui était due.

C'est au milieu du silence le plus solennel que le général Mellinet, président du jury international, prononça le nom des corps de musique dans l'ordre suivant :

Premier prix *ex æquo* :

AUTRICHE : Régiment du duc de Wurtemberg. — PRUSSE : Régiment de la garde royale et grenadiers de la garde n° 2 (Régiment de l'empereur François) réunis. — FRANCE : Garde de Paris.

Deuxième prix *ex æquo* :

FRANCE : Guides de la garde impériale. — RUSSIE : Chevaliers-Gardes. — BAVIÈRE : Régiment royal d'infanterie.

Troisième prix *ex æquo* :

PAYS-BAS : Grenadiers et chasseurs. — DUCHÉ DE BADE : Grenadiers de la garde.

Quatrième prix *ex æquo* :

ESPAGNE : Régiment du génie. — BELGIQUE : Grenadiers belges.

Ce concours a révélé au public français des qualités qu'il soupçonnait à peine chez quelques-uns des corps de musique étrangers, en même temps qu'il lui a prouvé de la façon la plus éloquente la grande importance qu'on attache partout à posséder de bonnes musiques régimentaires.

Le succès des musiques étrangères et de nos deux musiques françaises, l'accueil enthousiaste qu'elles reçurent de tout le peuple parisien rendirent, nous le répétons, d'autant plus regrettable, au point de vue l'art, la suppression de nos musiques de cavalerie et d'artillerie. Aucune d'elles n'a pu échapper à cette féroce razzia, qui avait pour but, disait-on, l'économie de trois mille chevaux. Moi, qui aime beaucoup plus la musique que les chevaux, j'ai profondément regretté que ces excellentes bêtes soient si rares qu'il ait fallu leur sacrifier nos meilleurs orchestres d'harmonie.

De grands et généreux efforts furent tentés pour sauver du naufrage la musique des Guides qui était une musique modèle. Le 31 août 1867, l'Empereur reçut la requête suivante :

« Sire,

« L'existence de la *Musique des Guides*, un des
« types les plus parfaits du progrès accompli dans les
« musiques militaires, étant menacée, nous venons
« supplier Votre Majesté, dont la sollicitude embrasse
« tout ce qui peut ajouter à la gloire de la France, de
« daigner ordonner le maintien, à un titre quelcon-
« que, de cet orchestre, dont la suppression serait
« une véritable perte pour l'art musical français.

« Nous avons l'honneur d'être avec respect, Sire,
« de Votre Majesté, les très obéissants sujets.

« Signé : G. ROSSINI, AUBER, AMBROISE THOMAS,
GEORGES KASTNER, FÉLICIEN DAVID,
F.-A. GEVAERT, A. ELWART, baron
TAYLOR, DE VAUCORBEIL, DUPRATO,
FRANÇOIS BAZIN, LÉO DELIBES, LEFÉ-
BURE WÉLY, EMILE DURAND, CHARLES
COLIN, OSCAR COMETTANT, ERMEL,
LAURENT DE RILLÉ, GEORGES BIZET,
SAIN-D'AROD, A. MAILLARD, VICTOR
MASSÉ, TH. DE LAJARTE, TH. SEMET,
E. VAUTHROT, JOHANNÈS WEBER,
J. VIALLOU, F. BENOIST, ALEX. LEPRÉ-
VOST, C. SAINT-SAENS. »

Hélas ! c'était écrit, et rien n'y fit. Ce beau corps fut
dissous à son tour.

Nous sommes en mesure de préciser dans quelles
circonstances Napoléon III décida la suppression des
musiques de cavalerie, en général. C'est un point
d'histoire qu'il est intéressant d'établir.

C'était à une revue au Champ de Mars. Un général
eut l'idée malencontreuse de réunir au défilé les deux
musiques de la brigade qui passèrent devant l'empereur
dans le plus grand désordre. Napoléon voyant
un escadron de musiciens ne se rendit pas compte de
la fusion qui avait été opérée, il ne vit qu'une masse
de chevaux qui pouvaient être mieux affectés à des
combattants. Dès ce moment, l'empereur résolut la
suppression des musiques à cheval.

Les musiques régimentaires d'artillerie ont été
remplacées par des musiques de brigades, appelées

écoles d'artillerie, une par corps d'armée, soit dix-huit. L'Algérie — 19^e corps — n'ayant pas d'école d'artillerie, les corps d'officiers de cavalerie qui tiennent à avoir un peu de musique pour la population et pour eux-mêmes, se cotisent afin d'entretenir une fanfare formée par les trompettes et quelques gagistes. Cette fanfare est tolérée par l'administration de la Guerre qui, même, lui fournit une subvention de mille francs. Mais, comme il est facile de le deviner, leur organisation est défectueuse et même parfois singulièrement fantaisiste. Il est arrivé qu'on y a entendu une petite clarinette alliée à d'autres instruments peu homogènes entre eux. Le trompette-major qui la dirige ne possède aucun diplôme; il n'a point passé par le concours comme les chefs et les sous-chefs. Malgré tout on se contente de cet orchestre de hasard pour n'être pas privé absolument de musique.

L'Allemagne, mieux partagée que nous sous le rapport de la musique régimentaire, a conservé ses musiques de cavalerie, ainsi que l'Autriche, croyons-nous.

La France est hospitalière, et Paris est, je crois, de toutes les villes du monde celle qui aime le mieux les étrangers. Ce titre d'étranger qui, ailleurs que chez nous, éveille la méfiance, quelquefois même le dédain, est à Paris un titre de recommandation. Cette disposition d'esprit, qui révèle chez les Français un sentiment exquis de sociabilité et dénote un cœur expansif et franc, a certainement contribué à la réputation flatteuse dont jouit partout le peuple parisien.

Les journaux avaient annoncé l'arrivée des musiques étrangères sous la conduite d'officiers, et chacun s'apprêtait à leur faire bon accueil. A mesure

qu'une de ces musiques arrivait, elle était l'objet chez le peuple d'une curiosité courtoise, et je ne pense pas qu'un seul de ces soldats-musiciens ait eu à se plaindre d'un manque d'égards de la part d'aucun Français. A la gare, des membres délégués du comité attendirent l'arrivée de nos hôtes, qui furent, par les soins de ce même comité, installés dans les meilleures conditions possibles.

La présentation au chef de l'Etat des musiques régimentaires russe, espagnole, belge, bavaroise, des Pays-Bas, de la Prusse et de l'Autriche, s'est effectuée avec un caractère de cérémonial véritablement exceptionnel. A quatre heures et demie, les corps de musique furent rangés en bon ordre dans la cour du Palais, excitant la curiosité et l'admiration de la foule par leur belle tenue et la variété de leurs uniformes.

Les Russes, régiment des chevaliers-gardes, sont, nous croyons l'avoir dit plus haut, des hommes grands et bien proportionnés. Ils portent la tunique à brandebourgs jaune d'or, le pantalon bleu à double bande rouge, le casque en métal blanc, sur lequel l'aigle russe à deux têtes déploie ses ailes puissantes. Pour armes, ils ont le sabre de cavalerie.

Les Espagnols (1^{er} régiment du génie), bien pris dans leur taille moyenne, portent l'habit vert tirant sur le bleu foncé, à passepoils rouges. Pour coiffure, le shako-casquette bas de forme en feutre gris-bois garni de galons et de passementeries rouges.

Les Belges ont l'uniforme assez semblable à nos artilleurs : bleu foncé avec garniture rouge.

Le 1^{er} Régiment royal d'infanterie (Bavière), a la tunique bleu-gris, le pantalon pareil à la tunique, le casque noir avec cimier en velours de laine.

Régiment du duc de Wurtemberg n° 73 (Autriche), tunique blanche, épaulettes jaunes, pantalon bleu à passepoils jaunes, képi noir et jaune, ceinturon. Les officiers portaient l'écharpe orange et le crêpe au bras

Grenadiers de la garde (grand-duché de Bade), costume prussien, sauf la couleur des parements, tunique bleue à pans coupés, avec agréments blancs, pantalon noir, casque noir à pointe avec crinière rouge.

Grenadiers et chasseurs (Pays-Bas), tunique bleu-noir avec agréments jaunes, pantalon bleu.

2^e Régiment de la garde royale (Prusse), tunique bleue à collet droit, garni de galons d'or et d'argent, attentes et contre-épaulettes or et rouge, pantalon gris de fer à passepoils rouges, casque noir à pointe à crinière rouge, garni sur le devant d'une plaque argentée représentant l'aigle de Prusse.

A cinq heures sont arrivés : M. le général sénateur Mellinet, président du comité, et M. le général Rose, membre du comité.

M. Jonas, secrétaire du même comité, portant l'uniforme de chef de musique de la garde nationale, a présenté aux deux généraux les officiers et les chefs de musique.

A cinq heures un quart, les tambours battent aux champs et la musique du 73^e de ligne joue l'air national portugais. — (Par hasard, le roi et la reine de Portugal faisaient, à ce moment-là, leur entrée en voiture de gala, escortés d'un escadron de lanciers. — Quelques instants après, l'Empereur reconduisait à pied, par la cour du palais, les hôtes royaux, qui sont montés en voiture au guichet de la rue de Rivoli.)

Les musiques se mettent en marche. Elles pénè-

trent dans le jardin réservé, où les attendait le chef de l'Etat, accompagné d'une suite nombreuse, dont faisaient partie le duc de Cambacérès, le duc de Bassano, M. Feuillet de Conches, introducteur des Ambassadeurs, M. le général Rollin, le comte de Cossé-Brissac, chambellan de l'Impératrice.

Napoléon III portait l'uniforme de général avec le grand cordon de Portugal, vert, rouge et violet. Au bout de quelques instants, l'Impératrice apparut.

Les musiques rangées en colonne, le visage tourné vers le palais, observaient l'ordre suivant :

Autriche, grand-duché de Bade, Bavière, Belgique, Espagne, Prusse et Russie.

Tout d'abord, l'Empereur et l'Impératrice se sont approchés du colonel qui a eu l'honneur de leur être présenté par le général Mellinet. Alors la musique autrichienne a exécuté l'hymne national de cette nation.

L'Empereur et l'Impératrice ont passé successivement devant les musiques, s'arrêtant à chaque corps, et adressant quelques mots gracieux aux officiers étrangers dans leur langue respective, car l'Empereur, on le sait, parlait presque toutes les langues européennes.

Pour mieux juger de l'effet des corps de musique, l'Empereur fit approcher les musiques russe, prussienne et hollandaise, qui se trouvaient à l'extrémité du jardin.

Les esprits forts qui veulent voir les secrets de la politique partout, remarquèrent que l'Impératrice avait très chaleureusement applaudi les musiques autrichienne et espagnole, et que c'est pour la musique prussienne que l'Empereur avait réservé ses marques de vive satisfaction.

Enfin les musiques ont opéré leur retraite en défilant par colonnes.

Séance tenante, l'Empereur a fait savoir aux officiers étrangers qui commandaient les musiciens qu'il les retenait à dîner pour le même jour. Les invités se trouvèrent être : MM. le comte Tolmatscheff, colonel, accompagnant la musique russe ; — Le Vornas de la Torrès, chef de bataillon, capitaine du 1^{er} régiment du génie espagnol ; — Van Mechevort Cromelin, capitaine des grenadiers et chasseurs des Pays-Bas ; — Dunckler, lieutenant au même régiment ; — Gemehl, adjudant-major du régiment de grenadiers de la garde badoise ; Schichtegrole, major du régiment de la garde royale de Prusse, et le baron de Valderndoff, capitaine au même régiment ; — Van Boteg, lieutenant porte-drapeau des grenadiers belges ; — le lieutenant Schmidt de Keklau ; — Émile Jonas, secrétaire du comité.

Certes, le chef de l'Etat ne pouvait faire un meilleur accueil aux musiciens étrangers et aux officiers désignés pour les accompagner en France.

Ajoutons que des décorations ont été données à cette occasion à tous les officiers qui accompagnèrent les musiques étrangères et à plusieurs des chefs de musique.



IV

Paulus et l'Hymne à la paix, de Rossini, à l'Exposition de Paris en 1867. — Lettre de Rossini à Paulus. — La Musique de la Garde à l'Exposition de Londres en 1871. — La participation de la Musique de la Garde aux concerts et fêtes de bienfaisance.

A côté du grand succès de la musique de la Garde Républicaine au concours européen des musiques militaires, un souvenir intéressant se rattache pour Paulus à la grande Exposition de 1867; c'est l'exécution de l'hymne, composé par Rossini et entendu, pour la première fois, le jour de la distribution des récompenses, au Palais de l'Industrie. Cette composition nouvelle de l'auteur de *Guillaume Tell* occupa le monde artiste avec une extrême passion. Elle l'eût occupé longtemps encore après son apparition, si l'illustre maestro n'avait pris la résolution inébranlable de ne pas laisser imprimer cette œuvre de circonstance qui déclina contre lui les impuissants, les envieux et tous les esprits malades de la grande et de la petite presse. J'ai fait un recueil des impertinences, des sottises et de toutes les grossièretés débitées sur Rossini à propos de ces quelques pages de musique arrachées à sa complaisance. Puisque l'occasion se présente, je ne suis pas fâché d'infliger à ces honteux critiques le châtement d'exhumer leurs turpitudes et d'en offrir ici l'incroyable tableau.

L'auteur de *Guillaume Tell*, de *Moïse*, d'*Otello*, du

Comle Ory, du *Barbier*, de *Sémiramide*, du *Stabat*, etc., a été appelé : un Italien bouffi, — un Jupiter édenté de la double croche, — un comédien, — une vieille coquette, — une cervelle épuisée, — une drôle d'idole, — un vieux garçon qui ne veut pas vieillir, — un vaniteux bouillonnant d'égoïsme, inquiétant de finesse rustaude, — un nez de fureteur d'affaires véreuses, — une bouche en cul de poule de courtisan, — une chair boursoufflée et jaunâtre, — un cuisinier mélomane, — un hermaphrodite, — un pacha muet et roublard de la gloire, — un invalide de Pesaro, — un égoïste, — un poseur, — un poltron sans entrailles et sans cœur, — une madame Saint-Phar de la musique.

Pour écrire et publier sur un homme vivant — car Rossini était vivant et bien vivant en 1867 — de semblables polissonneries, il fallait être assuré d'avance que celui à qui elles s'adressaient les trouverait trop méprisables pour les accueillir autrement que par le plus profond dédain. C'est ce que fit le maître. Mais qui peut dire qu'elles ne troublèrent pas sa vieillesse et ne hâtèrent pas les progrès de la maladie à laquelle il succomba ? Ah ! les hommes de génie, ne les envions pas ! Ils payent leur génie trop cher.

Trois orchestres contribuèrent à l'exécution de cet hymne, ou, pour parler plus exactement, de cette cantate : un orchestre de symphonie dirigé par M. Georges Hainl, l'orchestre de la Garde de Paris, renforcé des musiciens des grenadiers de la garde, conduits par Paulus, et une fanfare de soixante exécutants, sous la direction de M. Maury. Rossini avait prié Paulus d'arranger, pour les instruments de sa musique, son hymne à la paix, dans lequel, on ne l'a pas

oublié, le canon fit sa partie. Paulus écrivit cet arrangement et le soumit respectueusement au maître. Rossini le lui renvoya, après l'avoir examiné, avec la lettre suivante accompagnée de sa photographie. Une lettre inédite de cet immortel compositeur est toujours chose intéressante, et voilà pourquoi nous transcrivons ici ces quelques lignes :

« Mon cher monsieur Paulus,

« Je vous remets la petite partition de l'hymne.
« Votre arrangement est excellent. Vous verrez que
« je me suis permis d'y ajouter un peu de grosse
« caisse et de tamtam ; puis quelques nuances en
« rapport avec ma grande partition.

« Veuillez, je vous prie, en faire tirer les par-
« ties que, bien entendu, *j'entends payer*. Agréez
« ma vieille figure (la photographie que Rossini lui
« envoyait) en signe de gratitude et d'estime de votre
« dévoué,

« G. ROSSINI.

« Passy de Paris, 12 octobre 1866. »

Rossini, qu'on disait si insouciant de sa gloire et si indifférent pour sa musique, voulut entendre l'arrangement de son hymne par Paulus, et il se rendit, à cet effet, à la caserne de la Garde de Paris, où il reçut des musiciens militaires un accueil enthousiaste et respectueux.

Disons, avant de sortir du palais de l'exposition, que, par arrêté du ministre d'Etat et des finances, vice-président de la commission impériale, Paulus fut nommé membre du comité de la composition

musicale (3^e section, fanfares et musiques d'harmonie, musiques militaires), avec MM. Georges Kastner, de Villiers, Émile Jonas, Oscar Comettant, ayant pour président M. le général Mellinet.

Pour la direction des grands festivals qui eurent lieu aux Champs-Élysées, il fallait un chef d'orchestre sûr, expérimenté, connaissant en maître les ressources de tous les instruments de musique militaire ; ce chef, le comité l'avait dans son sein. Ces fonctions, toutes de dévouement à l'art, furent offertes à M. Paulus qui les accepta et s'en rendit grandement digne.

Il nous faut signaler le voyage que fit la musique de la Garde de Paris à Londres, en 1871, pour prendre part aux solennités de l'exposition internationale anglaise.

J'ai sous les yeux une lettre du commissaire général de France, M. de Sommerard, adressée au colonel de la Garde de Paris, et qui s'étend sur les succès obtenus par Paulus et ses musiciens, comme aussi sur la tenue irréprochable et la discipline de ces soldats artistes :

« Les applaudissements que ce bel orchestre a recueillis ici, écrivit M. de Sommerard, n'avaient rien d'imprévu ; mais je dois dire qu'ils ont dépassé toutes mes prévisions. Quant à la tenue, elle a été irréprochable, et je ne saurais, sur ce point qui n'est pas sans importance, donner trop fidèle témoignage au corps de musique tout entier. Je dois avouer que j'ai été d'autant plus sensible aux éloges qui m'ont été adressés à ce sujet par les commissaires de la reine, que les mêmes compliments n'avaient pas précisément suivi le départ d'autres musiques étrangères. »

Les mêmes éloges sur la tenue de la musique de la Garde républicaine en Amérique auraient pu être adressés à tous ces vaillants et honnêtes artistes. Ils se sont partout conduits dans le Nouveau-Monde comme ils l'avaient fait en Europe, et, pour dire comme M. de Sommerard, cette bonne et noble tenue est d'autant plus flatteuse, qu'elle contraste au moins sur un point — le désintéressement et la dignité — avec la musique prussienne. En effet, les journaux américains devaient nous apprendre plus tard avec quelque dédain, que la musique prussienne (que M. Gilmore avait fait venir avec une musique anglaise et la musique de la Garde républicaine) avait emporté d'Amérique 50,000 dollars en or. Pour obtenir ce résultat, les sujets de l'empereur Guillaume, après s'être prodigués au rabais dans les salles de concert, n'ont pas dédaigné de descendre dans les brasseries. Ces fils de la Germanie, moins soucieux de leur dignité que de l'or américain, avaient, outre une somme fixe du propriétaire de la taverne pour chaque soirée, un intérêt sur la consommation des grogs et du lager-beer. Ce n'est point ainsi qu'aurait voulu agir la musique française, pas plus, du reste, que la musique anglaise. Les Prussiens ont une dignité et une moralité qui n'appartiennent, comme dirait Bilboquet, qu'à cette institution.

Mais n'anticipons pas sur les événements que nous allons voir se dérouler en Amérique et procédons par ordre de date.

Paulus et son orchestre ont sans cesse concouru gratuitement à toutes les œuvres de charité auxquelles ils ont été conviés. Le nombre de lettres de remerciements, de médailles commémoratives et de

couronnes offertes à cette excellente et philanthropique musique, est considérable. Pendant le siège de Paris, l'association des artistes musiciens eut la patriotique pensée d'organiser une exécution du *Requiem*, de Mozart, pour venir en aide aux blessés de notre armée. Ce fut une belle exécution qui empruntait une incomparable grandeur aux circonstances si pénibles du moment. Le comité tout entier voulut remercier Paulus et son orchestre de leur précieuse coopération, et dans la lettre qui fut adressée au chef de musique de la Garde de Paris, je remarque cette phrase : « Au nom des blessés de nos armées, en notre nom, veuillez remercier bien sincèrement vos artistes, pour leur talent et leur concours, qui, en toute occasion, ne nous fit jamais défaut. »



V

Notice biographique sur Hippolyte Maury, sous-chef de
musique de la Garde républicaine.

Jacques-Hippolyte Maury est né à Saint-Mihiel (Meuse), le 2 janvier 1834. Il y avait cinq enfants dans la maison du père Maury, honnête maréchal-ferrant de cette petite ville. La sœur aînée épousa, en 1840, le maréchal des logis trompette du 4^e hussards, et ce mariage ne fut certainement pas sans influence sur l'avenir du jeune Maury. Ce maréchal des logis fut instituteur à l'Ecole de cavalerie et emmena avec lui le petit Hippolyte pour en faire un musicien. Le futur sous-chef de la musique de la Garde républicaine aimait de passion tous les instruments, et à cinq ans — fait à peine croyable — il jouait déjà de la trompette *avec facilité*, disent ceux qui l'ont entendu à ce moment.

De pareilles dispositions le firent remarquer, et on l'admit comme enfant de troupe à l'Ecole de cavalerie.

A cette époque, il y avait des classes de trompette et d'autres instruments. Soixante élèves y étaient envoyés tous les ans par le gouvernement. Depuis, cette école spéciale fut supprimée. Cela est regrettable, car, dans nos régiments, nous manquons de bons trompettes. Le temps des Buhl est déjà loin de nous.

Il y avait, pour l'école des musiciens régimentaires, un chef de musique directeur, trois trompettes-majors et cinq brigadiers.

Dans un pareil milieu et avec un tel enseignement, les dispositions musicales du petit artiste se développèrent rapidement. Il devint un bon solfégiste, si bon, qu'à sept ans il eut l'honneur d'être désigné comme un des moniteurs pour l'enseignement par la méthode Wilhem. En même temps qu'il s'escrimait sur la trompette, il étudiait le violon et le cor d'harmonie. Dès l'âge de huit ans, cet enfant prodige — car le jeune Maury en était un véritable — jouait le premier cor dans l'excellente fanfare dirigée par M. Thomas Brick. Cet artiste était, m'a dit M. Maury, le petit bugle le plus remarquable qu'il eût jamais entendu. En même temps qu'il jouait la partie de premier cor dans la fanfare du régiment, Maury tenait l'emploi de cor solo au théâtre de la ville. M. Adam, premier alto à l'Opéra, ne se rappelait jamais sans un sentiment d'admiration, que Maury, à huit ans, jouait d'une façon remarquable le solo de la *Dame Blanche* (Air : *Viens, gentille dame*).

En 1843, c'est-à-dire à dix ans, Hippolyte Maury exécutait dans les concerts des solos de violon. Pour faire danser dans les noces, on venait le chercher à plusieurs lieues à la ronde.

Un jour que le duc de Nemours passait une revue, ses yeux se fixèrent sur un petit bonhomme crânement monté sur son cheval à la tête d'un escadron. Le bambin sonnait de la trompette avec une étonnante sûreté de lèvres et un son vigoureux. Le prince s'arrêta pour le mieux observer.

— Qui est cet enfant ? demanda-t-il.

— Prince, lui répondit-on, cet enfant se nomme Maury ; c'est un enfant de troupe.

— Il joue bien de la trompette, ma foi !

— Oui, prince, et du cor mieux encore, peut-être.

— Ah ! vraiment ?

— Et du violon aussi.

— Eh bien, ajouta le duc de Nemours, je veux l'entendre.

L'enfant prodige fut mandé à l'hôtel du duc de Nemours et eut l'honneur d'y jouer, dans une soirée, les variations célèbres de Mayseder, pour le violon, avec un grand succès.

En 1845, Maury entra au Conservatoire de Paris dans la classe de cor à pistons, fondée et dirigée par cet excellent Meifred, un musicien de talent, un esprit délicat et un poète original. A douze ans, Maury obtenait l'accessit au concours, et à quinze ans il remportait un brillant premier prix.

L'enfant de troupe avait pris au régiment une certaine assurance qui lui servit en plusieurs circonstances, notamment lors de son premier concours. Il venait à peine d'attaquer les premières mesures de son morceau, accompagné par un quatuor d'instruments, qu'un des pistons de son cor s'arrêta, ce qui produisit un énorme *couac*. Beaucoup d'enfants de l'âge de Maury se fussent déconcertés ; lui ne s'émut point. Tranquillement il s'arrête, démonte le piston, l'essuie, le remonte, fait signe au quatuor de recommencer, tout cela au milieu de l'hilarité générale, et sans qu'un seul instant il se sentit troublé. Le public salua de deux salves d'applaudissements la fin de ce morceau accidenté, et le jury décerna à l'imperturbable musicien un accessit qu'il avait doublement gagné par son talent et son sang-froid.

Ce vaillant artiste était aussi un noble cœur. Il eut la gloire et le doux bonheur de soutenir seul, par son



HIPPOLYTE MAURY

talent, dès l'âge de treize ans, ses parents devenus infirmes et ayant épuisé leurs ressources. Aussi le jeune instrumentiste s'employait-il partout où il trouvait à utiliser ses talents. Nous le voyons commencer à l'orchestre de Bobino (théâtre du Luxembourg), pour arriver au grand Opéra, où il entre à la suite d'un concours comme cornet à pistons solo, le 1^{er} novembre 1855. Maury aurait bien pu échouer dans cette épreuve, car la veille du concours il avait fait une chute, entraînant avec lui une carafe qui lui avait produit une profonde entaille à l'annulaire de la main droite. Confiant dans son habileté, il joua avec deux doigts de la main droite et un doigt de la main gauche pour remplacer le doigt blessé.

C'est en qualité de premier bugle que M. Maury est entré dans la musique de la gendarmerie de la garde, lors de sa formation. Il a fait partie de la musique des Guides et de la grande harmonie d'Adolphe Sax, En 1856, il est nommé sous-chef de la Garde de Paris qu'on venait de former, et, en 1869, il remplace au Conservatoire (classe militaire), comme professeur de saxhorn et de cornet, M. Arban, nommé professeur dans l'enseignement civil. Enfin, le 1^{er} février, il reçut la médaille militaire.

Voilà en trop peu de mots les états de service de l'habile musicien que nous allons suivre en Amérique avec Paulus et toute la bande harmonieuse. Nous croyons inutile ici de nous appesantir sur les mérites de M. Maury comme virtuose, sur le cornet à pistons et sur plusieurs autres instruments de cuivre. Les applaudissements du public, notamment du public qui eut l'occasion d'entendre les concerts de la Garde de Paris, devenue la Garde républicaine, ont dit

assez bruyamment ce qu'il faut penser d'un semblable artiste. Nos éloges seraient une superfétation.

Et maintenant, suivons la musique de la Garde républicaine en Amérique, dans son voyage triomphal.

Voici la composition de ce beau corps d'harmonie tel qu'il était alors et tel qu'il se présenta à l'admiration du peuple américain :

Chef : M. Georges Paulus.

Sous-chef : M. Hippolyte Maury.

Grandes flûtes : MM. Élie et Rauch.

Petites flûtes : Handschu, Didelot.

Hautbois : Boullu et Bonnier.

Petites clarinettes : Beckman, Vienne.

Grandes clarinettes : Parés, Hemme, Raymond, Starrek, Montharu, Bouillon, Raymond (Louis), Menus.

Saxophones : Cambray, Pégot, Canus, Bonner, Lebreton, Nivert.

Saxhorn soprano : Billant.

Saxhorns contraltos : Maury, Amrhein, Kock.

Cornets à pistons : Sylvestre, Lignier, Berth.

Trompettes à six pistons : Bellot, Frésouls, Batton.

Cors : Dègua, Champion.

Saxhorns altos : Bouchon, Remenant, Maury fils.

Saxhorns barytons : Frimaert, Traut.

Trombones à six pistons : Thouvenel, Delattre, Bernard, Disteri.

Saxhorns basses à quatre cylindres : Carvaccapa, Schirmer, Dherbécourt, Delbart.

Saxhorns contrebasses, si bémol : Gully, Maillet.

Saxhorn contrebasse en mi bémol : Courtade.

Grosse caisse et cymbales : Bobenvieth, Gravial.

Caisses roulantes : Coudray, Benso.



VI

Départ de la musique de la Garde républicaine pour Boston où elle prend part aux grandes manifestations musicales du Jubilé de la Paix. — L'indemnité de déplacement accordée aux musiciens français. — Celle qui fut allouée aux musiques anglaise et prussienne. — La traversée du Havre à New-York à bord du « Saint-Laurent ». Arrivée à New-York. — La réception par le bataillon des « Gardes Lafayette ». — Un souvenir historique : Franklin et Lafayette. — Le Café de Paris à New-York et l'Astor House. — Les toasts portés. — Départ pour Boston. — Le *Yankee Doodle*. — Un américain raconte à Paulus le premier essai du premier bateau à vapeur construit par Fulton à New-York. — Les musiciens de la Garde républicaine descendent à terre à *Old Coloni* où ils prennent le train pour Boston.

On sait dans quel but la Musique de la Garde républicaine quitta la France en 1872, pour se rendre à Boston, surnommée l'Athènes des États-Unis.

L'Amérique avait réclamé le concours de nos musiciens français pour donner au jubilé de la paix, organisé par M. Gilmore, tout l'attrait et tout l'éclat désirables.

Le ministre des États-Unis, M. Washburn, n'a pas eu de peine à obtenir du Président de la République française, l'autorisation toute gracieuse de laisser partir notre orchestre militaire pour la patrie de Washington, « ce grand génie impersonnel » comme l'a si heureusement appelé un général français.

En même temps que les organisateurs du jubilé de

Boston s'assuraient de la Musique de la Garde républicaine, ils faisaient agir des influences diplomatiques pour obtenir de l'Angleterre et de la Prusse une musique régimentaire. L'Allemagne, croyons-nous, ne fit pas de difficultés, mais il n'en fut pas de même de l'Angleterre. Le Parlement s'en mêla et il y eut des oppositions ; finalement la permission demandée fut accordée.

Bien entendu c'est la ville de Boston, intéressée tout particulièrement au succès de ce festival, qui se chargea des frais de transport des musiciens, de leur séjour aux États-Unis, et qui paya l'indemnité due aux artistes.

Les musiciens anglais demandèrent, outre le passage aller et retour et l'hôtel à Boston, une indemnité de vingt-cinq francs par homme et par jour, depuis le moment du départ de l'Angleterre jusqu'au jour de leur rentrée dans la mère patrie. Le chef de musique — homme pratique — exigea pour lui seul la somme ronde de quinze mille francs. Les organisateurs du jubilé acceptèrent ces propositions.

Les musiciens prussiens se montrèrent, croyons-nous, moins exigeants.

Quant à notre musique, elle ne fit aucune difficulté de signer un traité sur les bases de la convention anglaise ; avec cette différence toutefois, que s'il était stipulé pour notre sous-chef M. Maury, une indemnité de 50 francs par jour, M. Paulus, lui, laissa à la discrétion de M. Gilmore le soin de fixer le chiffre de l'indemnité à laquelle il avait droit. Toujours chevaleresques les Français !

Le chef de la Musique de la Garde Républicaine n'avait qu'une pensée, l'honneur de la musique française

à l'étranger, et il faisait bon marché de ses propres intérêts. Si le jubilé avait donné des profits au lieu d'occasionner des pertes, les Américains n'eussent sans doute pas voulu agir moins largement envers M. Paulus qu'ils ne firent avec le chef de la musique anglaise ; mais rien n'ayant été convenu concernant les émoluments de M. Paulus, le chef de l'orchestre français dut se contenter d'une indemnité égale à celle de son sous-chef. Il ne lui est jamais venu à la pensée de s'en plaindre.

Nous verrons bientôt sur quelle échelle gigantesque Boston avait organisé le plus formidable des festivals qui fut jamais, dans l'ancien comme dans le nouveau monde. En pouvait-il être autrement en Amérique, le pays de toutes les grandeurs ? La plus grande cataracte du monde est la chute du Niagara où les eaux réunies des grands lacs supérieurs forment une rivière large de 1,348 mètres qui se resserre soudain et plonge par dessus les rochers à une profondeur de 53 mètres ; la plus grande caverne du monde est le Mammoth-Cave, dans le Kentucky, où l'on peut faire un voyage sur les eaux d'un fleuve souterrain et pêcher des poissons sans yeux ; le plus grand fleuve du monde est le Mississippi, qui a 4,000 kilomètres de longueur ; la plus grande vallée du monde est celle du Mississippi, qui n'a pas moins de 500,000 milles carrés ; le plus grand lac connu est le lac supérieur, qui mesure 430 milles de long ; le plus grand pont naturel est celui de Cedar-Creek en Virginie ; il traverse un précipice de 350 pieds de profondeur sur 89 pieds de large, au fond duquel coule le torrent. La plus grande masse de fer est la montagne de fer du Missouri, le Pilot-Knop ; elle a 500 pieds de haut et 2 milles de

tour. Les plus grandes mines d'huile naturelle (le pétrole) sont aussi dans le continent américain. Voilà pour les produits naturels ; passons aux produits de l'industrie humaine.

Le plus long chemin de fer du monde, est le Grand-Central illinois ; le plus grand clipper a été le *Great-Republic* (ce navire a fait naufrage). Les plus grands bateaux à vapeur de rivières sont les splendides *boats* qui sillonnent les fleuves américains — de véritables palais flottants. — Les plus grands hôtels sont les hôtels des Etats-Unis ; les plus grandes salles de concert se trouvent en Amérique, avec les plus grands magasins de nouveautés, et les plus vastes comme les plus riches magasins de bijouterie. Les plus grandes machines à imprimer sont à New-York. Enfin, les Yankees se vantent de compter au nombre de leurs compatriotes le plus illustre entrepreneur de plaisirs publics qui fut jamais, le grand, l'immortel Barnum, l'inventeur de la Nourrice de Washington, de la Sirène empaillée, du musée qui a porté son nom, du quadrille des pompiers, des combats de buffles, des frères Siamois, de Tom Pouce et de Jenny Lind, qu'il baptisa du nom sacré de *l'Ange de l'Amérique*. Ange céleste, elle le fut jusqu'au jour où, retombant sur la terre, elle épousa prosaïquement le pianiste Goldsmith. Sans compter que le plus grand joueur d'échecs, le plus grand boxeur, le plus grand buveur, et les plus célèbres pompiers, munis des plus grandes pompes à l'usage des plus grands incendies, ont manœuvré sous le ciel grandiose de la plus grande des républiques.

Il est bien naturel d'ajouter à tant de grandeurs la plus grande des manifestations musicales (et nous

verrons qu'elle a été splendide) qui fut, en aucun temps et en aucun pays, offert à l'admiration du plus nombreux auditoire dans la plus vaste salle de concert, en l'honneur de la paix survenue après la plus grande, la plus longue et la plus meurtrière des guerres civiles dont la déesse Discorde ait gardé la mémoire.

Naturellement après cela, les Américains ayant décidé qu'ils ouvriraient une Exposition universelle, comme on le sait, ont offert à l'admiration du monde, à Chicago, la plus vaste *exhibition* qui ait jamais eu lieu nulle part; une exposition faite pour recevoir 300,000 visiteurs par jour. C'est un peu beaucoup, peut-être; mais quoi! il faut que les hommes là-bas, imitant la nature grandiose, taillent tout sur d'immenses patrons.

Revenons à la Musique de la Garde républicaine.

C'est le 22 mai 1872, que la Musique de la Garde républicaine prit, à minuit, le train qui devait la conduire au Havre où l'attendait le steamer *Saint-Laurent*. Les journaux n'avaient pas annoncé le départ de nos musiciens, aussi personne ne leur fit la conduite. Seuls, quelques Américains en avaient été instruits à l'ambassade. Quand Paulus et sa bande harmonieuse montèrent en wagon, l'air retentit de vigoureux hourrah! Ce furent les premiers vivats américains qui saluèrent nos compatriotes. Ceux-là devaient être bientôt suivis de beaucoup d'autres, comme nous l'allons voir.

Le vendredi 24, à huit heures du matin, le *Saint-Laurent* cingla vers le large, emportant nos musiciens, lesquels firent leurs adieux à la France en exécutant une marche noble et guerrière.

Le lendemain, à neuf heures, le *Saint-Laurent* touchait à Brest et prenait les dépêches avec quelques passagers.

Le même jour, à trois heures, il roulait de nouveau sur la grande route liquide pour ne s'arrêter qu'à New-York, après onze jours d'une heureuse traversée, mais qui paraîtrait longue à cette heure avec les derniers grands, superbes et rapides bateaux de la Compagnie générale transatlantique qui effectuent régulièrement la traversée du Havre à New-York, et *vice versa*, en moins de huit jours. Et quel confortable luxueux, quels égards, quels soins ne trouvent pas les passagers à bord de ces palais flottants qui s'appellent : la *Touraine*, la *Champagne*, la *Bourgogne*, la *Bretagne*, la *Normandie*, etc.

Paulus a le pied marin, nous le savons, mais Maury et la plupart des musiciens n'avaient pas encore ou avaient peu navigué. Neptune était là qui riait dans sa barbe de la pâleur significative des novices navigateurs, et de leur mine piteuse à chaque coup de roulis ou de tangage. O mer impitoyable, n'auras-tu pas pitié de ces enfants de l'harmonie, et faut-il que tous ceux qui, pour la première fois, glissent mélancoliquement sur ton échine houleuse, te payent le tribut de l'estomac mal équilibré ? Hélas, oui, il le faut, et Maury, comme sous-chef, en l'absence de Paulus, qui déjeunait d'un fier appétit, donna le signal. Furent-ils malades, bon Dieu ! Et avec quel ensemble ils rendirent leur piteuse redevance à la vague grimpante et mousseuse !

Excepté Maury qui, depuis le Havre jusqu'à New-York, passa *sous le vent* dès que la brise fraîchissait, au bout de trois ou quatre jours de navigation, chaque

estomac avait repris son aplomb ; l'appétit revint, et avec l'appétit la bonne humeur, cette bonne humeur française qui triomphe de tous les ennuis et de toutes les misères.

Paulus et Maury étaient bien installés dans des cabines de première classe qu'on avait retenues pour eux ; les simples musiciens devaient se loger dans des cabines de seconde classe qui sont encore très confortables dans les steamers tels que le *Saint-Laurent*. Néanmoins le capitaine de ce navire, toujours gracieux et attentionné pour nos soldats artistes, voulut les faire profiter des cabines de première classe dont il pouvait disposer. Les musiciens et leurs chefs lui en témoignèrent toute leur gratitude et remercièrent aussi les officiers du bord, si pleins d'obligeance pour eux tous pendant la traversée, et notamment le commissaire qui remplit dans les grands paquebots les fonctions d'une sorte de ministre de l'intérieur.

Donc le mal de mer ne persistant que pour cet infortuné Maury, et la bonne humeur étant revenue, nos musiciens voulurent se donner un bal à eux-mêmes. Mais on ne danse pas sans musique, et il n'y avait à bord ni quadrille, ni polka. Que faire ? On ouvrit un concours pour la composition d'un quadrille et d'une polka. Le prix devait être décerné à celui qui ferait la composition la plus grotesque. Chacun se mit au travail et les manuscrits non signés furent classés par MM. Paulus et Maury qui s'adjoignirent un troisième juge.

Le jury examina gravement ces mirifiques inspirations, et la palme fut adjugée à la polka ayant pour devise : *il faut des époux assortis*.

Cette polka fantaisiste était écrite pour petite flûte

et saxhorn contre-basse, avec accompagnement obligé de tambour, de cymbales et d'un chœur à *bouche ouverte* faisant entendre des bâillements.

Si l'on dansa avec entrain la polka des *Époux assortis* (la petite flûte et le saxhorn contrebasse), cela se devine !

Le compositeur de ce chef-d'œuvre fut porté en triomphe, et un punch lui fut offert.

Je donne ce détail parce qu'il caractérise l'état des esprits de nos musiciens à bord du *Saint-Laurent*.

Le 6 juin, dès les premières lueurs du jour, la terre américaine apparut à nos artistes, et à dix heures du matin ils débarquaient à New-York.

« L'incertitude dans laquelle on était, dit le journal français de New-York, le *Courrier des Etats-Unis*, sur le moment où devaient arriver nos compatriotes, et d'autres circonstances, avaient empêché de faire les préparatifs d'une fête de bienvenue qu'un grand nombre d'entre nous avaient la pensée de leur offrir. Cependant, ils ont été accueillis avec une chaleureuse cordialité par ceux qui ont été prévenus à temps, et qui ont été heureux de saluer en eux, comme artistes et comme soldats français, les dignes et honorés représentants de notre pays. »

En effet, la musique de la Garde républicaine n'ayant point fait annoncer son arrivée à New-York, elle se montra d'autant plus sensible à la réception improvisée et si sympathique dont elle fut l'objet, non seulement de la part des Français résidant dans la *cité impériale*, mais par les Américains eux-mêmes.

Plusieurs Sociétés françaises avaient envoyé des délégués pour donner l'accolade à nos distingués

voyageurs, entre autres l'*Union Musicale*, ayant à sa tête son directeur, le professeur Groux.

Le bataillon des *gardes Lafayette* tout entier était là en tenue sur le quai. L'état-major se rendit à bord pour être des premiers à souhaiter la bienvenue à nos musiciens, sur cette terre d'Amérique, à l'indépendance de laquelle avait si noblement concouru le généreux et libéral Lafayette.

A la vue de ces costumes militaires français conservés tels qu'ils étaient au temps où ce général vint si chevaleresquement combattre pour la liberté, l'esprit de nos soldats artistes fit un retour vers le passé et les cœurs battirent dans toutes les poitrines. Ils durent se représenter le vieux et illustre Franklin, arrivé à l'âge de soixante-dix ans, s'embarquant d'Amérique pour la France, malgré l'incertitude des voyages de long cours à cette époque, et le danger très réel d'être pris par les Anglais, afin de trouver dans le gouvernement de Louis XVI un allié pour sa patrie. Ils durent le voir avec les yeux de l'imagination qui donne aux événements passés toute leur noblesse et toute leur poésie, se promener pensif dans les grandes avenues de Versailles et au palais même, avec son air vénérable, ses cheveux non poudrés, ses allures de bonhomme, vêtu de gros drap et chaussé de souliers dont M. Dupin aîné sembla plus tard avoir hérité.

Franklin séduisit la cour comme il avait séduit le peuple, et conquit l'opinion en faveur de la cause sacrée de l'indépendance. Mais un autre homme fit plus encore que Franklin dans cette conquête de l'opinion en faveur de l'Amérique, et il fit plus parce qu'il était Français : j'ai nommé Gilbert de Motier, marquis de

Lafayette. Orphelin à treize ans et possesseur d'une fortune de 200,000 livres de rentes, il employa toujours noblement ses talents, son courage et sa fortune. Il était à peine âgé de vingt et un ans, quand, suivant sa belle expression, « son cœur s'envola pour la plus belle des causes ». Il avait, disait-il, *l'ambition de la liberté*. Malgré les obstacles qui lui furent suscités en France et une lettre de cachet obtenue par sa famille, il se déroba aux recherches, arma et équipa un vaisseau à ses frais, laissa sa jeune femme, et, déguisé en courrier, gagna l'Espagne, où l'attendait son navire. En mer, il fut assailli par la tempête et débarqua, après une longue et pénible traversée, à Charleston. Pour se rendre à Philadelphie, il fit trois cents lieues à cheval. Le président du comité des affaires étrangères ne l'en reçut pas moins avec une étonnante froideur dans cette ville. Lafayette prit une feuille de papier et traça rapidement ces simples mots, qu'il fit passer au Congrès :

« D'après mes sacrifices, j'ai le droit d'exiger deux grâces : l'une est de servir à mes dépens, l'autre est de commencer comme volontaire. »

Ce dévouement fut enfin compris et, le 31 juillet 1777, Lafayette recevait une résolution du Congrès, dans laquelle il est dit qu'en considération de son zèle, de l'illustration de sa famille et de ses alliances, le marquis de Lafayette aura le rang et la commission de major général dans l'armée des États-Unis.

On sait le reste.

L'hommage rendu par les *gardes Lafayette* de New-York à la mémoire de cet homme de bien, qui fut un noble caractère et un esprit très délié, quoi qu'en ait dit Napoléon à Sainte-Hélène, est un hom-

mage qui honore grandement ceux-là mêmes qui le perpétuent avec un si touchant patriotisme.

Je viens de faire allusion au jugement porté par Napoléon sur Lafayette ; il est curieux de rappeler ce jugement, ne fut-ce que pour démontrer une fois de plus combien la passion peut influencer sur la raison et sur la justice, même chez les cerveaux les plus puissants :

« Cet homme, qui a joué un si grand rôle dans nos
« dissensions politiques, est né en Auvergne. Lors de
« la guerre d'Amérique, il servit sous Washington et
« s'y distingua. C'était un homme sans talents ni
« civils ni militaires ; esprit borné, caractère dissi-
« mulé, dominé par des idées vagues de liberté mal
« digérées chez lui et mal conçues : du reste, dans la
« vie privée, Lafayette était un honnête homme. »

Les motifs de ce jugement injuste, Napoléon lui-même les donne ailleurs quand il dit :

« Son insurrection des Chambres, au retour de Wa-
« terloo, avait tout perdu. Qui avait donc pu lui per-
« suader que je n'arrivais que pour les dissoudre,
« moi qui n'avais de salut que par elles ! »

Napoléon ne jugeait pas sans doute Lafayette un esprit borné, un homme sans aucun talent, lorsqu'à diverses reprises il essaya en vain de lui faire accepter la dignité de sénateur. Mais le grand motif de haine de Napoléon contre Lafayette est qu'après Waterloo il se mit à la tête de ceux qui demandèrent l'abdication de l'empereur. A ce moment, il comprit que le rôle de ce grand génie était terminé, et que la France avait besoin de la paix. Je reviens à mon récit.

C'est bras dessus bras dessous que les artistes de

la Garde républicaine traversèrent les rues de New-York, avec les gardes Lafayette. Le colonel Howe, représentant la ville de Boston, offrit à nos compatriotes l'hospitalité américaine, avec M. Geo. W. Wiswell, agent spécial de M. Gilmore. Cependant, ces messieurs durent céder à d'autres le plaisir d'accomplir cette aimable mission. M. Lafon, commandant des gardes Lafayette et ses officiers, les capitaines Devats et Dubois, les lieutenants Chavain et Joseph Weil, les sous-lieutenants Tyson et Lietz et le porte-drapeau Treich, invitèrent les nouveaux débarqués à les suivre au café de Paris, où une collation avait été commandée pour eux. Partout sur leur parcours, nos musiciens reçurent l'accueil le plus sympathique.

On a parlé de manifestations hostiles, par quelques enfants perdus de la bande rouge échappés de Paris ; cela est vrai ; il y a eu en effet quelque chose, mais on a exagéré l'importance de ces manifestations. Trois ou quatre cerveaux malades ont accompagné les soldats artistes en criant : à bas les gendarmes ! La police américaine a pris au collet un de ces imbéciles, et l'a conduit en prison. Les autres ont battu en retraite, poursuivis par les quolibets des gamins. La farce communarde était jouée et on n'en parla plus.

Au café de Paris des toasts ont été portés. Paulus a le premier pris la parole : « Aux *gardes Lafayette* ! a-t-il dit ; je les remercie au nom de nous tous pour leur réception cordiale dont nous garderons un profond souvenir. » Puis après avoir exprimé l'espoir d'une entrevue plus prolongée au retour de Boston, il a terminé par ces mots chaleureusement acclamés : « A tous les Français des Etats-Unis et à leur mère : la France. »

M. le commandant Lafon a répondu :

« A la musique de la Garde républicaine ! A ces dignes représentants de la France libre sur le sol de la libre Amérique ! A leurs succès dans ce pays ! A la France qui, de loin, les accompagne de ses vœux. »

M. Germain a ensuite prononcé les paroles suivantes :

« A la République française ! A cette République
« que nous désirons tous, sage, modérée, libérale !
« Puisse-t-elle devenir le symbole de tout ce qui est
« grand, généreux et libre ! Qu'elle groupe autour
« d'elle tous les peuples de l'Europe ; et qu'en dehors
« des utopies dangereuses aussi bien que du despo-
« tisme, elle devienne le meilleur et le plus sûr ins-
« trument de notre revanche ! A la France ! A la Ré-
« publique ! A tous les hommes de cœur qui travail-
« lent pour elle ! »

Ces paroles ont été accueillies avec un enthousiasme qui disait assez que les sentiments exprimés si éloquemment par M. Germain étaient dans tous les cœurs.

Du café de Paris, les musiciens de la Garde républicaine ont été conduits, par les gardes Lafayette, à l'hôtel d'Astor-house où flottait le drapeau français. Là, plusieurs de nos compatriotes les attendaient, parmi lesquels M. Fortwengler. Un des officiers du *Saint-Laurent* a porté un toast aux succès qui attendaient nos distingués musiciens à Boston. Enfin, vers quatre heures de cette même journée, les artistes de la Garde républicaine ont fait leurs adieux à New-York et se sont rendus au dock des steamers de Boston. La musique du bâtiment sur lequel ils sont

montés les a accueillis au son de la *Marseillaise*. Le steamer s'est mis en mouvement, et la bande harmonieuse a roulé vers Boston aux cris de : *Vive la France ! Vive les États-Unis !*

Tout est sujet d'admiration pour l'étranger qui voyage sur les immenses fleuves de l'Amérique, à bord de ces monuments sans pareils nulle part ailleurs, qui s'appellent les bateaux de rivière. Les steamers, voilà en effet les véritables monuments des États-Unis, où la vie dévorante et le génie pratique des affaires n'a guère encore permis l'édification, dans les villes, de monuments en pierre semblables à ceux qui font l'ornement des cités européennes. On veut en Amérique que l'art ait son utilité. L'art pour l'art y est ou du moins y était alors à peu près inconnu.

Nos musiciens éprouvèrent une admiration mêlée d'étonnement en abordant *la Providence*, un des plus somptueux bateaux de la ligne de Narragausett, qui devait les conduire à Fall-River. Le pont de ce vaisseau à plusieurs étages au-dessus de l'eau et couronné par de larges balcons, était littéralement couvert de passagers qui saluaient gaîment les amis restés à New-York. A un signal donné, le navire, ou mieux le monument, se mit en mouvement. Il s'éloigna lentement d'abord ; puis sa marche devint de plus en plus rapide et la musique du bord — car tous les grands bateaux, fournis du plus luxueux confortable, ont une bande de musiciens attachés à leur service — fit entendre la *Marseillaise* bientôt suivie de l'air national *Yankee doodle*.

Cet air, si populaire dans toute l'Amérique et que le citoyen des États-Unis siffle machinalement en

pensant à ses affaires, n'a rien du caractère noble et guerrier des airs patriotiques en général. C'est une mélodie sans distinction, d'un mouvement rapide et qui, même comme air de chansonnette, laisserait à désirer, ayant le tort grave, dans sa seconde partie, de reposer sur une tonalité douteuse. Paulus voulut connaître l'origine du *Yankee doodle* (expression intraduisible en français), et voici ce qui lui fut répondu :

Pendant la guerre de l'Indépendance, les Anglais avaient composé une gaie chansonnette pour se moquer des colons révoltés, dont ils croyaient se rendre maître facilement. Dans ce refrain moqueur les Anglais appelaient *Yankees*, les Américains qui combattaient pour la liberté. Les soldats de l'Indépendance, piqués au vif, jurèrent d'adopter cet air d'une sanglante ironie pour leur chant patriotique quand ils auraient chassé leurs ennemis du continent américain, rendu à lui-même. On voit que les *Yankees* ont tenu parole. Le persifflage est retombé sur les persifflateurs. Ce qui prouve, une fois de plus, qu'il ne faut jamais vendre la peau de l'ours, avant d'avoir tué l'animal.

C'est à la vapeur, qui permet de sillonner ce vaste pays d'Amérique, de distribuer les richesses du sol, d'équilibrer la fortune publique et de suppléer dans les ateliers aux forces humaines, les bras ayant manqué dans ces immenses régions ; c'est à la vapeur, disons-nous, que les Etats-Unis doivent leur surprenante et si rapide prospérité. Et c'est justice, en vérité, car c'est à un Américain, à Fulton, d'immortelle mémoire, que la civilisation moderne est redevable de l'invention des steamers, et c'est à

New-York, à l'endroit même où *la Providence* venait de prendre nos compatriotes pour les conduire à Boston, que se fit le premier essai de navigation par la vapeur.

Quel jour que celui où cet inventeur, dont les anciens auraient fait un demi-dieu — au moins — imprima les premiers tours de roue à son bateau, devant les habitants de New-York accourus sur le port pour assister à cette curieuse expérience? Il n'a eu d'égal, dans l'histoire de la civilisation moderne, ce jour glorieux, que celui où Guttemberg tira de son atelier le premier livre imprimé, la fameuse bible en latin dite *aux quarante-deux lignes*. Comme Paulus interrogeait un Américain sur les péripéties de cette grande bataille de la science et de l'industrie livrée et gagnée par Fulton :

— Je puis vous satisfaire, répondit le citoyen du Nouveau-Monde, car Fulton lui-même en a tracé l'historique dans une lettre écrite à un ami et qui a été pieusement conservée.

Cette lettre, je la trouve traduite en français dans les papiers de Paulus, et je ne puis résister au désir d'en présenter quelques fragments. Laissons donc nos musiciens contempler sur le pont de *la Providence* le paysage qui se déroule à leurs yeux, laissons-les accepter et boire le *coktail*, le *sherry cobbler* ou le *mint julep* qui leur est offert si cordialement par les voyageurs empressés autour d'eux, et écoutons les paroles de Fulton :

« Lorsque j'entrepris, dit l'inventeur, la construction de mon premier steamboat, le public de New-York regarda mon projet avec indifférence et même

avec mépris. Certaines personnes, et des plus savantes, me traitèrent de visionnaire; d'autres ne craignirent pas de m'accuser de charlatanisme. Mes amis seuls m'encourageaient; encore laissaient-ils percer leur incrédulité. A la vérité, ils écoutaient patiemment mes explications, mais d'un air distrait et complètement dénué de conviction. Souvent je me mêlais aux groupes des passants. Là, je pouvais recueillir les opinions dont mon bateau était l'objet. Quelques-uns demandaient de quel usage sérieux pourrait être cette nouvelle et étrange machine, bonne tout au plus pour amuser les badauds. D'autres en parlaient avec mépris. Beaucoup en riaient et tous appelaient mon invention une folie. Malgré tout, mon bateau fut construit, et le jour de l'épreuve arriva. On peut penser si mes sensations à ce moment durent être vives! J'avais prié plusieurs de mes amis de monter à bord pour être témoins du succès de mon premier voyage. La plupart acceptèrent, mais il était évident pour moi qu'ils ne le faisaient que par amitié; en effet, ils paraissaient mécontents de partager une déconvenue, car ils ne pensèrent pas un seul instant que ce pût être un triomphe. Je sais très bien qu'on avait le droit de douter de mon succès; la machine était nouvelle et beaucoup de ses parties avaient été construites par des ouvriers qui n'y entendaient absolument rien. On pouvait raisonnablement s'attendre à quelque déboire. Cependant, moi, j'étais confiant.

« Le moment arriva de donner l'ordre du départ. Mes amis étaient groupés sur le pont. Ils semblaient en proie à une anxiété mêlée de crainte; tous étaient silencieux, tristes même. En les voyant, je fus près de regretter d'avoir entrepris mon œuvre. Mais tout

mon courage me revint quand le signal fut donné de mettre en marche le bateau.

« Il marcha, mais au bout de quelques instants, il s'arrêta court.

« Alors, au silence qui avait régné jusque-là, succédèrent des murmures de mécontentement. J'entendis des phrases dans le genre de celle-ci : « Je vous l'avais bien dit, cela n'a pas de sens commun. »

« Ce fut un terrible moment et un moment décisif. Je montai sur une plate-forme et demandai la parole. Quand le silence fut rétabli : « Je sais, leur dis-je, la cause de l'arrêt subit ; si vous voulez attendre tranquillement une demi-heure, je m'engage à continuer le voyage ou bien j'abandonne à jamais mes projets. » On m'accorda une demi-heure. Je descendis dans la machine et je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que ma nouvelle tribulation était causée par deux pièces mal ajustées. On y remédia immédiatement ; le bateau reprit sa marche et atteignit enfin Albany !... Malgré cela, l'entêtement du public et surtout des savants persista ; ne pouvant nier que mon bateau avait marché de New-York à Albany, on soutint qu'il ne marcherait pas de cette dernière ville à la première.

« Au bout de toutes les discussions, il y avait cette question posée :

« De quelle utilité pourra jamais être un semblable bateau ?... »

De quelle utilité !... O sublime et vaillant inventeur, que n'es-tu encore de ce monde pour l'apprendre de la reconnaissance des hommes que tu as enrichis par ton génie !... Mais reprenons le récit du voyage de nos soldats artistes.

Après le long trajet du Havre à New-York, le parcours de la *Cité impériale* jusqu'à la station de Old Coloni où un train de chemin de fer devait conduire nos musiciens à Boston, parut à tous une simple petite promenade d'agrément.

A huit heures et demie du matin, nos compatriotes montèrent en wagon, ayant passé la nuit à bord, et à neuf heures quarante minutes — pour être exact — ils étaient à destination.



VII

Réception solennelle à Boston par le promoteur et l'organisateur du Jubilé, M. Gilmore, accompagné de MM. Jordan, Davis, Didson, Watherbet, Rice et quelques autres notabilités de la ville, Américains et Français. — Le bataillon de l'école latine. — Toast de l'alderman Jenks, président du Comité de la ville. — Le Colyseum.

Plus d'une heure avant l'arrivée du train, la gare était encombrée par des milliers de curieux, impatients de contempler les musiciens français. Un corps nombreux de la police avait été placé un peu partout pour maintenir l'ordre et calmer les impatiences. Lorsque le train s'avança jusque dans le centre de la gare, le mouvement de la foule fut si grand qu'on put craindre d'irréparables malheurs. C'est en déployant la plus vive énergie que la police put parvenir à empêcher le public de franchir les barrières et de se presser autour des représentants de la France au Jubilé.

Quel enthousiasme et quels cris ! Les acclamations se succédaient avec un bruit inexprimable et, pendant quelques minutes, l'animation — cette animation qui ne peut se comparer qu'à elle-même — fut portée à son comble par toute la population ivre de joie.

Le promoteur et l'organisateur du jubilé, M. Gilmore, accompagné de MM. Jordan, Davis, Didson, Watherbet, Rice et quelques autres notables du pays, fut présenté au chef et au sous-chef de la

Musique de la Garde républicaine par le capitaine Vissvell, qui remplit auprès de nos musiciens l'office d'interprète.

Il y eut beaucoup d'applaudissements quand M. Gilmore et les personnes qui l'entouraient apparurent sur la plateforme pour saluer les hôtes harmonieux de l'Amérique musicale. L'enthousiasme s'accrut encore lorsqu'une délégation des Français, habitant Boston, se présenta tenant déployé le drapeau tricolore, ce drapeau qu'un ennemi puissant a pu fouler aux pieds un instant, mais que le génie de la France devait bientôt relever et que n'ont cessé de respecter et d'honorer les nations neutres, dans cette lutte disproportionnée où le vainqueur s'appelait *organisation*, et le vaincu *incurie et trahison*. Parmi ces délégués de nos compatriotes à Boston — nos compatriotes eux-mêmes — étaient MM. Viaux, secrétaire du consulat, Ober, Barie, Bonnet, Canezely, Bardol, Delrue, Chemin, Auguste, Shuster, Gilbert, Dubue, etc.

A 10 heures et quart, les divers corps qui doivent faire escorte aux musiciens français, s'avancent et prennent position en face de l'entrée de la gare. A ce moment, la bande des musiciens de M. Gilmore, composée de cinquante exécutants bien disciplinés, entre dans le vestibule précédée des membres du Comité du jubilé, avec d'autres invités encore. Dès que les musiciens de la Garde, en petite tenue et l'épée droite au côté, sortirent de la gare, la musique bostonienne les salua par l'hymne de la *Marseillaise*. Nos compatriotes se sentirent émus d'une réception si sympathique, mais ils en reportèrent l'honneur à la France dont ils étaient en ce moment les représentants à la fois modestes et dignes.

Voici dans quel ordre on se plaça pour traverser la ville de Boston et se rendre à l'hôtel Clarandon :

Le lieutenant Govdevin, à cheval.

Un peloton de *policemen*, sous les ordres du sergent Gould.

La musique de M. Gilmore.

Une délégation des gardes du 9^e régiment.

Le bataillon de l'école latine commandé par le colonel Zerrahu.

M. Gilmore et les membres du Comité du Jubilé.

Les délégués de la population française de Boston.

Enfin, la Musique de la Garde républicaine, entourée de l'arrière-garde du bataillon des latins.

Ce bataillon de l'école latine était formé tout entier de jeunes étudiants de Boston. Les plus jeunes étaient âgés d'une dizaine d'années, les plus âgés n'avaient pas vingt ans. Leur colonel, nommé à la majorité des voix du bataillon, comptait à peine dix-neuf ans, l'âge de Marceau devenu général. Mais en Amérique on est homme de bonne heure généralement, et celui qui écrit ces lignes a pu voir, à New-York, de graves teneurs de livres et des caissiers de douze à quinze ans.

Le bataillon de l'école latine était — il doit l'être encore s'il existe toujours — un bataillon modèle dans toute l'Amérique, pour sa parfaite tenue, sa discipline et son extrême habileté à la manœuvre. On venait d'un peu partout à Boston pour voir faire l'exercice à ces jeunes grognards, et ils donnaient parfois des représentations payantes de leurs manœuvres militaires, qui étaient recherchées au moins autant que les belles représentations théâtrales.

Cet admirable détachement de la très-jeune Amé-

rique n'avait point été à la rencontre de la Musique anglaise ni de la Musique allemande; l'honneur qu'il fit aux musiciens français en les escortant, parut d'autant plus précieux à nos compatriotes que cet honneur était exclusif.

La route suivie par le cortège jusqu'à la douane, où il fit une courte halte, était partout remplie d'une foule compacte. Les fenêtres de toutes les maisons regorgeaient de monde et il y avait des curieux jusque sur les toits. On applaudissait, on poussait des vivats, les dames agitaient leurs mouchoirs et jetaient des bouquets à nos musiciens.

Les cœurs battaient dans toutes les poitrines de nos compatriotes, émus et reconnaissants d'un si chaleureux accueil sur la terre étrangère.

Après un repos de quelques minutes, le cortège reprit sa marche, mesurée par les accents magiques du chant inspiré de Rouget de Lisle.

A mesure qu'on avançait, la foule semblait plus pressée et l'enthousiasme allait grandissant.

Dans la rue Washington, le maire de Boston salua la Musique française.

A l'hôtel Parker, l'Alderman Jenks, président du comité de la ville, invita ses collègues et les musiciens français, avec quelques notabilités, à prendre part à une collation que feu Vatel n'eût pas désavouée. L'Alderman, un verre de champagne à la main, prononça une allocution des plus heureuses, en rappelant, d'une manière fort délicate, la part glorieuse prise à l'œuvre de l'indépendance américaine par Lafayette et tous les Français alliés de la future république. Ces paroles furent traduites aux voyageurs par le professeur Borris, qui traduisit aussi la ré-

ponse émue de Paulus. Le chef de musique remercia chaleureusement les habitants de Boston de la réception dont il était l'objet, lui et ses musiciens.

« La réception qui nous est faite, dit-il, dépasse toutes les espérances que nous étions en droit de concevoir du peuple libre et généreux qui nous avait conviés à ses fêtes de l'art. Nous nous efforcerons, ajouta Paulus, de justifier autant qu'il dépendra de nous, l'accueil si franchement cordial qui est fait à notre costume de soldat français. Nous en renvoyons tout l'honneur à notre chère patrie dont nous sommes les modestes artistes, mais qu'à défaut d'un talent plus digne d'elle, nous représentons ici par l'immense amour que nous lui portons. »

A son tour, M. Maury prit la parole pour remercier les Bostoniens, et trois hurrah ! furent poussés par tous les assistants.

Puis la marche du cortège fut continuée à travers la ville, et l'on arriva enfin à l'hôtel Clarendon, un des plus vastes et des plus beaux hôtels des Etats-Unis il y a vingt ans.

Alors on entendit trente-sept coups de canon : c'était le salut militaire que recevaient nos soldats artistes, attendris et pleins de reconnaissance pour ce grand pays d'Amérique, qui s'offrait à eux comme une sorte de terre promise à l'art musical, et particulièrement à l'art français.



VIII

Installation à l'hôtel Clarendon. — Quelques mots sur la cuisine américaine. — Brillat-Savarin, musicien d'orchestre à New-York. — Le pas de marche réglé par une soupe à l'oignon. — L'arrivée et l'installation des musiciens militaires étrangers. — Une promenade en mer. — Les reporters américains.

Mais ce n'était là, pour ainsi dire, que le magnifique prélude de l'accueil réservé à nos compatriotes, accueil que leur titre de soldats français avait fait naître, et que consolida, en l'augmentant, leur talent si distingué et leur bonne tenue.

Nos musiciens n'étaient pas attendus à l'hôtel Clarendon, et Boston regorgeait déjà de voyageurs attirés par le jubilé. Le directeur de cet hôtel, M. Draper, fit le possible et même un peu l'impossible pour les loger. Paulus et Maury eurent chacun un lit, mais il fallut improviser des couchettes pour les autres musiciens. On remplit de copeaux des paillasses vides, et c'est là-dessus que, pendant les premières nuits passées à Boston, nos artistes prièrent le père des songes de répandre sur eux ses pavots bienfaisants. Le père des songes, ennemi des copeaux auxquels il préfère une couette molle et bien remplie, n'exauça pas toujours les vœux de nos voyageurs. Mais c'est là un détail, et la première des vertus du voyageur est de se contenter de ce qu'on lui offre.

Une épreuve plus rude que celle des mauvais lits attendait les musiciens dans l'Athènes des Etats-Unis.

L'estomac est, on le sait, un tyran qui n'entend pas

raison et ne veut pas être contrarié dans ses habitudes. Je ne sais pas si les Américains souffrent de la cuisine française quand ils viennent dans notre pays, mais je sais, — par expérience, — que les français n'avalent pas facilement la cuisine américaine.

D'après les notes de Paulus, je vois que rien n'était changé aux Etats-Unis sous le rapport de la nourriture nationale, depuis le temps où j'eus moi-même l'occasion de l'apprécier sur place. Pour dire à des Français tout ce que des Français nouveau débarqués ont eu à souffrir du régime alimentaire de Boston, je n'ai simplement qu'à relever ce que j'ai écrit il y aura bientôt quarante ans dans un volume sur les mœurs et les coutumes américaines. Peut-être quelques modifications de détail ont-elles été apportées dans le service de la table des grands hôtels américains, mais le fond est resté invariable.

Voici ce que, mélancoliquement, je constatais, alors que j'étais, comme on dit, rempli de mon sujet :

« Les déjeuners, dans les hôtels américains, commencent à sept heures pour les personnes occupées d'affaires, et l'on peut se faire servir jusqu'à onze heures. Il n'est pas rare de voir venir d'intrépides voyageuses, en compagnie de leurs maris, de leurs frères, de leurs fiancés ou même toutes seules, pour visiter une des grandes villes d'Amérique, se lever à six heures du matin et descendre pour déjeuner à sept heures, en grande toilette. Dans le courant de la journée, on rentre pour faire le *lunch*, qui permet d'attendre le dîner, d'ordinaire servi à six heures. Le dîner est le repas le plus intéressant, celui qui rassemble le plus grand nombre de convives et qui mérite le plus l'attention du voyageur.

« D'immenses tables, parfaitement dressées longtemps à l'avance, attendent les convives. Un effroyable roulement de gong chinois, qui remplit l'hôtel de ses barbares vibrations, avertit les dîneurs de se mettre à table. Quand tout le monde est assis, le commandant des domestiques, un nègre ordinairement vieux et laid à réjouir l'imagination du célèbre Darwin, fait, du coin de son œil jaunâtre, un signe au régiment des autres nègres qui se tiennent immobiles, debout derrière les convives. A ce signal, et comme s'ils étaient mus par un ressort invisible, ils avancent d'un pas et découvrent les plats du premier service.

« Le dîner, dans les grands hôtels, se compose d'une foule de plats, tant en légumes qu'en viandes, gibiers, poissons, coquillages, entremets et rôtis. Mais ces plats sont loin d'être accommodés généralement avec cet art recherché qui distingue la cuisine française. Les légumes y sont simplement cuits dans l'eau, sans beurre et même sans sel. Si du moins un vin généreux venait mêler sa bienfaisante saveur au goût insipide des légumes et de la volaille, conservée dans la glace et rôtie au four avec tous les autres genres de rôtis ! Mais non, la tempérance américaine exige qu'un verre d'eau à la glace tienne lieu de Bourgogne ou de Médoc. Je voudrais bien savoir si Brillat-Savarin, qui a vécu plusieurs années aux Etats-Unis, s'est, lui aussi, soumis au régime de l'eau fraîche et condamné aux légumes cuits sans assaisonnements (1).

« On ne boit donc que de l'eau dans les dîners amé-

(1) L'auteur de la Physiologie du goût, à qui aucune science, aucun art n'ont été inconnus, qui parlait correctement cinq langues vivantes, et savait le latin et le grec mieux que certains pro-

ricains. Le vin rouge y est presque inconnu, et si quelque dîneur fait exception à la règle, c'est pour vider au dessert un verre de champagne débouché à grand bruit par un des *Waiters*, et comme pour appeler l'attention sur ce fait remarquable.

« A la rigueur, chacun apprend à faire sa petite cuisine, et l'on a pour cela sur la table du beurre, du poivre et du sel ; on finit même par distinguer au goût un poulet rôti d'une entrecôte de bœuf, quoique la rôtissoire donne aux mets, par l'arrosement d'un jus commun, une saveur à peu près semblable. Mais comment suppléer à l'absence du vin, cet objet de première nécessité pour tout estomac français ? »

Le fait est que l'eau glacée ayant rendu malade plusieurs de nos musiciens, il fallut bien les mettre à un régime plus cordial, et on leur servit un peu de vin rouge.

Dans l'espoir de voir apporter un adoucissement à leur régime alimentaire, Maury et quelques autres musiciens entretenaient des relations suivies avec deux des nègres qui servaient à table. Ces nègres étaient des ambitieux qui avaient rêvé d'appartenir à la Musique de la Garde républicaine, en qualité de chapeau-chinois. Rien que cela ! Mais ils ne voulaient prendre, les rusés, aucun engagement. Leur intention était de rester libres, et si la vie d'artiste ne leur plaisait pas, de quitter les chapeaux-chinois pour retourner à leurs assiettes.

Je ne sais pas ce que Maury et ses compagnons

fesseurs de rhétorique, qui était médecin, anatomiste, physiologiste, compositeur de musique, astronome, archéologue, littérateur, et par dessus le marché homme du monde et homme d'esprit, a vécu à New-York du produit de leçons de français et d'une place de violoniste à l'un des orchestres de cette ville.

d'harmonie gagnèrent à encourager un moment les illusions de ces mauricauds, mais je sais que le sous-chef de la Musique française parvint à se faire donner ses grandes et ses petites entrées dans les cuisines de l'hôtel. Et cela ne lui fut point inutile, car un beau jour il confectionna une soupe à l'oignon devenue légendaire. Voici en quelle circonstance Maury endossa le tablier blanc et la calotte de toile traditionnelle du gâte-sauce.

Paulus avait prié ses musiciens de marcher au pas dans les rues quand ils se rendaient aux répétitions; mais nos artistes, peu disposés à jouer au soldat, parlaient au pas et marchaient bientôt *ad libitum*. Un jour, cependant, que l'attention était plus particulièrement attirée vers nos musiciens, et qu'une tenue rigoureusement militaire était commandée, Maury prit la parole :

— Messieurs, leur dit-il, vous savez quelle espèce de ragoût nous mangeons sous le titre de potage, quand nous mangeons de la soupe à table?

— Oh oui! répondent en chœur les musiciens.

— Vous savez que cette soupe-ragoût, excellente pour les Américains qui y sont habitués, ne vaut pas le diable pour nous?

— Oh oui! ajoute le chœur avec conviction.

— Que diriez-vous d'une soupe à l'oignon — une vraie soupe à l'oignon — faite par moi et servie pour nous seuls, au dîner, par nos aspirants chapeaux-chinois?

Un murmure de satisfaction accueillit ces paroles. Maury reprit :

— Eh bien, j'en fais le serment par les mânes respectées de Brillat-Savarin, de Ribod de la Reynière,

de Carême et de Vatel, si vous marchez au pas rigoureusement, mécaniquement, comme dix mille russes ou un seul homme, ce qui est la même chose, vous aurez de la soupe à l'oignon, ce soir à dîner.

Cris et trépignements d'allégresse !...

Nos musiciens marchèrent, ce jour-là, comme ils font de la musique, avec une précision, un ensemble parfait. Au retour, Maury descendit dans les cuisines et, aidé par les prétendants chapeau-chinois, il confectionna une de ces soupes à l'oignon qui font époque dans la vie d'un voyageur français. Les nègres riaient à se tordre, de voir le sous-chef de la musique éplucher gravement, d'un œil humide, oignons, petits et gros, et les cuisiniers suivirent avec intérêt la cuisson si simple, si rapide, de ce potage à la fois primitif et excellent, que relève agréablement une bonne dose de fromage râpé.

Mais si nos voyageurs eurent un peu à souffrir d'une nourriture nouvelle pour eux, en revanche ils furent comblés de toutes les attentions, de toutes les prévenances possibles, et leur satisfaction morale, complète de tous points, leur fit bien vite oublier les tribulations de l'estomac qui, en somme, sont peu de chose.

Dès l'arrivée à Boston de nos compatriotes, le drapeau tricolore fut hissé à l'hôtel Clarendon, et ils reçurent des invitations d'assister aux représentations théâtrales, aux Conférences et pour visiter les curiosités de la ville.

On peut dire qu'il ne s'organisa pas une fête publique dans cette belle cité de Boston, pendant le séjour de nos compatriotes, qu'ils n'y aient été invités. Pour donner une idée de l'extrême courtoisie des

américains à l'égard de nos soldats artistes, deux faits suffiront :

Les musiciens de la Garde républicaine avaient reçu l'invitation d'assister à une représentation de Boston-Théâtre. Une dizaine d'entre eux environ s'y rendirent. Quand nos compatriotes entrèrent dans la salle, la pièce était commencée. A la vue de l'uniforme français, les acteurs interrompirent la représentation et l'orchestre les salua par l'hymne de la Marseillaise. On plaça nos musiciens dans une des plus belles loges du théâtre et le public s'associa par des hurrah ! aux manifestations des artistes de la scène et de l'orchestre.

Voici le second fait : Paulus étant allé dans une église catholique pour y entendre la messe, fut reconnu par l'organiste, M. Willcox. Aussitôt cet artiste tira le grand jeu de son instrument et remplit les voûtes du temple des énergiques accents de notre chant patriotique. La *Marseillaise* sur l'orgue et pendant la messe, c'est un fait assez original pour qu'il ne soit pas passé sous silence.

Les musiciens de la Garde républicaine doivent aussi de la reconnaissance à la presse américaine et particulièrement à M. Dix, de l'*Advertiser*, à M. Emerson, du *Herald*, et à M. Kling, du *Boston-Journal*, qui ont si gracieusement mis au service de nos artistes leur plume respectée et leur influence. M. Kling, du reste, avait grandement témoigné de sa vive sympathie pour la France, lors de notre guerre avec l'Allemagne. Il avait voulu suivre nos armées sur les champs de bataille, mais une semblable autorisation ayant été refusée à tous les journalistes en général, étrangers ou français, M. Kling passa forcément du

côté des Allemands. Il suivit les opérations, et c'est avec enthousiasme que, dans ses correspondances, il parle de la vaillance de nos soldats, trop inférieurs en nombre, surtout trop mal dirigés et équipés, pour lutter longtemps avec avantage contre un ennemi puissant, admirablement armé et supérieurement conduit.

Huit jours environ après l'arrivée des Français à Boston, les musiques anglaise et allemande faisaient leur entrée dans cette ville. Le corps de musique anglais a été reçu au dépôt du chemin de fer par les membres du comité du jubilé.

Les cloches de la ville se mirent en branle et l'artillerie mêla sa rude voix à ce concert d'enthousiasme populaire. C'est que, il faut bien le dire, Boston célébrait en même temps que la bienvenue des sujets de la Grande-Bretagne, l'anniversaire de la grande bataille de Bunker-Hill. Au reste, tous les corps de musique qui devaient prendre part aux solennités du jubilé, ont été reçus officiellement, à l'exception des Français, lesquels étant arrivés en avance, n'ont pas cru devoir se mêler à cette réception. D'ailleurs, et par un sentiment facile à comprendre, ils n'auraient point consenti à se rencontrer avec les Prussiens. Le cortège, formé à huit heures du matin, comprenait les musiques anglaise, écossaise et allemande avec plusieurs sociétés philharmoniques de la ville et des environs. Le cortège a parcouru les principales rues, escorté par le 1^{er} régiment et par un bataillon de cavalerie des fusiliers de Boston. Les trottoirs et les fenêtres des maisons étaient trop étroits pour contenir la foule des curieux attirés par cette solennité. Les Français se trouvaient à l'hôtel Clarendon quand

le cortège a défilé. Au moment où les Prussiens ont été en vue, nos compatriotes, en signe de deuil national et obéissant au sentiment pénible qui remplissait leur cœur, sont rentrés dans leur chambre, après avoir fermé les croisées.

Mais quelle ne fut pas la surprise de nos soldats artistes, quand la compagnie K, 9^e régiment irlandais, voulant que cette journée fut aussi pour nos compatriotes une journée de fête, vint en grande tenue à l'hôtel les inviter à une partie de bateau. Les Irlandais, si sympathiques à notre cause partout en Amérique, avaient retenu un steamer pour cette excursion de plaisir, organisée si affectueusement et avec tant de délicatesse. La promenade dura quelques heures, pendant lesquelles une collation fut offerte par les Irlandais à nos musiciens. Nos compatriotes rentrèrent à Boston très touchés et reconnaissants de la charmante attention des Irlandais, que tant de liens du cœur rapprochent de la France.

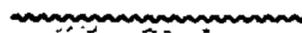
On se fera une idée de ce qu'est le journalisme en Amérique, quand on saura que le jubilé avait attiré à Boston près de sept cents *reporters* de tous les États, représentant toutes les nuances politiques et socialistes de l'Union. Au *Colyseum*, où se donnèrent les concerts, une immense salle leur avait été destinée. Cette salle était garnie de bureaux et de tables où les reporters trouvèrent, dès le jour de l'entrée officielle des Musiques étrangères, tout ce qui était nécessaire pour écrire et se renseigner sur les événements.

Avec des centaines de journaux arrivés quotidiennement de tous les points du globe, les journalistes avaient à leur disposition des appareils télégraphiques et un bureau de poste. A toute heure, il leur était

possible d'envoyer des télégrammes aux feuilles dont ils étaient les correspondants.

Du *Colyseum* en lui-même nous dirons peu de chose. Ce vaste bâtiment avait un peu l'aspect de notre palais de l'exposition des Champs-Élysées, à Paris. Le *Courrier des États-Unis* en donne la description en quelques mots et cette description est exacte. Le *Colyseum* n'avait aucun caractère architectural. C'était une immense boîte en planches qui ressemblait extérieurement à une caserne colossale de cinq cents pieds de long sur trois cent cinquante de large et un peu plus de cent en hauteur. Le tout était divisé en trois nefs dont la médiane se trouvait plus élevée que les deux autres, ce qui a permis d'ouvrir, dans la partie supérieure, une double rangée de fenêtres latérales, parfaitement disposées pour la ventilation, sans nuire à la solidité de l'édifice. L'intérieur était décoré de fresques, dans le style de Pompéï, et d'une immense quantité de drapeaux, aux couleurs de toutes les nations. Au vaisseau principal se reliaient une multitude de compartiments, pour des besoins divers : restaurants, chambres de toilette, bureaux, foyers d'artistes et tout ce qui était nécessaire pour une telle agglomération de services aussi multipliés. Le tout pouvait contenir 70,000 personnes, dont environ 55,000 assises, y compris les 22,000 choristes et instrumentistes.

Que pensez-vous d'une semblable salle de concert? C'est là que nous allons voir se dérouler, en des jours sans pareils dans les fastes musicaux d'aucun peuple, les manifestations triomphales de l'immortel jubilé américain.



IX

Première journée du Jubilé, formée uniquement d'éléments américains. — Deuxième journée, consacrée à la Musique anglaise. — Troisième journée, la Musique prussienne. — Quatrième journée, débuts de la Musique de la Garde républicaine. — Quarante-cinq mille auditeurs assis et vingt mille debout. En tout, soixante-dix mille auditeurs dans le Colyseum avec cent mille auditeurs autour de l'immense monument d'harmonie. — Programme du festival. — Vingt et un mille exécutants, appuyés d'un orgue gigantesque, jouent la *Marseillaise* et *Hail Columbia*. — Les auditeurs chantent avec les musiciens. — Effet colossal. — Le canon marque le rythme et la mesure. — Prodigious enthousiasme pour les cinquante-trois musiciens de la Garde républicaine entendus seuls. — Comptes rendus des journaux. — Une accusation inepte. — Réfutation. — L'impôt de l'album. — Le bal au bénéfice des vingt mille choristes du festival.

Nous touchons au moment décisif.

La grande bataille musicale entre les diverses nations européennes va être livrée, devant le plus formidable auditoire qui se soit jamais assemblé nulle part, pour honorer la muse des sons.

Que sont, en effet, les célèbres concerts monstres de M. Distin au palais de cristal, à Londres, à côté de ceux de Boston ! M. Distin avait cinq orchestres et trois mille choristes ; — bagatelle que cela. Il avait cinquante chanteurs et cinquante instrumentistes pour exécuter les solos ; — est-ce la peine d'en parler, à côté du « bouquet de chanteurs » recrutés parmi

les meilleures voix de Boston, de New-York, de Washington, de Providence, de Baltimore, de Chicago, de Portland, de Nortford, de Cambridge, de Charlestown, de New-Belford, de Chelsea, de Worcester, de San-Francisco, etc., formant soixante-treize sopranos, trente-sept contraltos, quarante-six ténors et quarante-cinq basses, en tout deux cent un chanteurs, spécialement et uniquement chargés des *solis*, afin de pouvoir lutter contre la masse d'un chœur de vingt mille chanteurs — chiffre authentique!... A la bonne heure cela; voilà ce qui peut s'appeler un grand concert et une *Great attraction!*

Je ne vois dans les festivals anglais qu'un seul côté qui puisse être mis en comparaison avec les festivals de M. Gilmore : les recettes.

Le mémorable festival de Leeds a produit 7,500 liv. st. (187,500 fr.).

Celui de Birmingham a donné plus encore, 18,000 liv. st. (270,000 fr.).

Dirigeons-nous vers le Colyseum.

Aussi bien, après les grandes répétitions, où on a mis ensemble cette armée de musiciens de tout bois, de tout cuivre et de toutes voix, voici la série des concerts publics qui va s'ouvrir.

Quelle publicité, que d'affiches monstres et de programmes sous toutes les formes!

Les rues, les omnibus, les bateaux à vapeur et tous les lieux publics en sont tapissés.

C'est par millions d'exemplaires que les programmes sont tirés, et dans les hôtels ils jonchent le sol, on y marche dessus.

Malgré cette colossale publicité, le premier con-

cert, formé uniquement avec les éléments américains, n'attire que peu de monde relativement. Le Colyseum semble désert; dix ou douze mille personnes seulement ont répondu à l'appel. C'est peu.

La seconde journée, consacrée aux Anglais, a mieux réussi. Il y avait bien quinze mille auditeurs pour applaudir les cinquante-huit musiciens des grenadiers-guards de Londres, sous la direction de leur chef, M. Dun Godfrey. Le plus honorable succès a accueilli les harmonieux sujets de la Grande-Bretagne, et Mme Leutner a excité l'enthousiasme en chantant un morceau de *la Flûte enchantée*. Cette voix isolée a été parfaitement entendue et appréciée dans ses nuances par tous les auditeurs.

Dès le matin du *jour anglais*, le drapeau britannique était arboré sur les édifices publics et sur un grand nombre de maisons particulières. Le soir de ce jour, un punch réunissait dans Parker-House les corps de musique anglais, américains et allemands. Le major Godfrey, se souvenant sans doute que les Anglais et les Français ont associé leur gloire militaire à Sébastopol, a eu la courtoisie de porter un toast à la Musique de la Garde républicaine, absente de cette réunion par une raison que tout le monde comprend et apprécie. Le toast est reçu par des hurrah, auxquels, nous assure-t-on, les musiciens allemands ont participé comme les autres.

La troisième journée du jubilé a été consacrée à la musique prussienne.

Il y avait en 1872 trente mille Allemands à Boston, et il était facile de prévoir un grand concours d'auditeurs en l'honneur des sujets de l'empereur Guillaume.

Malgré tout, le colysée n'était pas rempli, et il s'en fallait d'un tiers environ. Le succès a été, pour cette bande de musiciens, très flatteur assurément, sans aller toutefois jusqu'à l'enthousiasme.

Enfin le jour de nos compatriotes arrive, et, cette fois, ô prestige du nom français ! malgré nos désastres militaires — peut-être et sûrement à cause de ces désastres récents, disons-le à l'honneur des Américains — le Colyseum est plein !

Boston avait pris une animation extraordinaire et le drapeau aux trois couleurs nationales flottait sur tous les monuments, sur tous les hôtels et garnissait les fenêtres et les terrasses d'un nombre plus considérable que jamais d'habitations particulières.

Il y avait comme une atmosphère d'enthousiasme, et le peuple de Boston était visiblement heureux de la circonstance qui lui était offerte de manifester ses sympathies pour notre pays.

A ce propos le journal français de New-York constate un fait qui est trop à la louange du peuple américain pour que nous ne soyons pas heureux de le mentionner ici :

« La France, dit *le Courrier des Etats-Unis*, a beaucoup plus de sympathies à Boston que l'Angleterre et l'Allemagne. Le souvenir de la part généreuse prise par la France aux premières luttes de la république américaine naissante, a dès longtemps disparu du monde officiel, où la suprême habileté consiste à ne s'inquiéter que des intérêts du moment ; mais il est resté plus vivace qu'on ne le suppose dans le cœur du peuple. Le fait — inattendu pour beaucoup — qui s'est produit aujourd'hui à Boston, se produirait également dans la plupart des villes des Etats-Unis, si

l'occasion se présentait. Ici, pas plus qu'en Europe, il ne faut juger des sentiments du peuple par ceux du gouvernement. »

La mémoire du cœur, en effet, est le moindre défaut des hommes qui gouvernent les peuples, que ces hommes soient princes ou vilains, qu'ils représentent la royauté ou la république.

A deux heures, les bureaux de location étaient ouverts au Colyseum. Depuis plus d'une heure déjà la queue était formée qui s'étendait à une longue distance.

En quelques minutes, quinze mille personnes s'étaient assurés de leurs places.

Une demi-heure après, quinze mille autres personnes étaient également pourvues de billets d'entrée à cinq dollars, soit vingt-cinq francs le billet.

Mais ce n'était pas là tout le public qui devait prendre place au Colyseum dans ce grand jour musical ; on peut évaluer les auditeurs enfermés dans cet immense hall à 70,000.

Et il n'est pas inutile de le dire, la colonie française de Boston ne s'élevait guère alors à plus de deux cents de nos compatriotes ; — tandis que New-York en comptait plus de vingt mille.

Qu'on se figure cette salle immense où quarante-cinq mille personnes sont assises en face d'un orchestre de mille instrumentistes et d'un chœur de vingt mille chanteurs soutenus par un orgue d'une puissance extraordinaire ! Quel coup d'œil, et qu'une pareille réunion était bien faite pour inspirer nos soldats musiciens qui, à l'étranger, revêtus du costume militaire, représentaient notre chère patrie par ses récents revers à la fois et par sa gloire artistique.

Les droits de l'esprit et du cœur, les droits du talent et des nobles sentiments, devaient être hautement reconnus et proclamés à Boston comme partout où règne, avec un goût éclairé, l'indépendance et le sentiment de la justice.

Voici le programme de la journée française :

PREMIÈRE PARTIE

« *Gloria* de la douzième messe de Mozart, exécuté par un chœur de 20,000 voix, avec accompagnement d'orgue et d'orchestre.

« Ouverture de *Fra Diavolo*, d'Auber, exécutée par un orchestre de 1,000 instruments. Le solo de trompette par cinquante trompettes, sous la direction de l'habile soliste, M. Arbuckle.

« *Ave Maria* de Gounod, chanté par cinquante sopranos du « bouquet des artistes. » *L'obligato* de violon joué par 300 violons, avec harpes, pianos, orgue et grand accompagnement d'orchestre.

« Le morceau populaire *Chœur des enclumes* du *Trovatore*, avec chœur complet, orgue, orchestre, musique militaire, corps de tambours, enclumes, cloches et canons.

« Quatrième apparition du compositeur et chef d'orchestre Johann Strauss, qui conduira l'orchestre de 1,000 exécutants dans sa valse célèbre des *Mille et une nuits*.

« Première apparition du célèbre pianiste anglo-américain M. James Wehli, dont le jeu prodigieux de la main gauche est sans rival.

« Grande ariette de la *Flûte enchantée*, de Mozart, chantée par Mme Pascha-Leutner, la grande soprano allemande.

DEUXIÈME PARTIE

« Première apparition du corps de musique de la Garde républicaine de Paris, sous la direction de MM. Paulus et Maury.

« L'hymne immortel de la France, la *Marseillaise*, sera rendu avec plus de grandeur et de pompe qu'il ne l'a jamais été, savoir :

« Par vingt mille voix parfaitement exercées à chanter à l'unisson, le « bouquet des artistes », le chœur d'opéra, le grand orchestre de mille instruments; par toutes les musiques militaires combinées, avec le corps complet de tambours; par les carillons et toutes les cloches de Boston, et plusieurs batteries d'artillerie tirées au moyen de l'électricité.

« Solo et chœurs, — le cent cinquantième Psaume, expressément écrit pour le Jubilé de la paix, par le compositeur populaire Alberto Randegger.

« Cette grande composition ne peut manquer de faire sensation. Le solo sera chanté par le soprano distingué Mme Erminia Rudersdoff, pour laquelle il a été écrit, avec chœur, grand accompagnement d'orgue et d'orchestre.

« Chœur des soldats de *Faust*, de Gounod, exécuté par le chœur habituel de l'opéra, avec grand chœur, orgue, orchestre complet et musiques militaires combinés.

« *Nazareth*, de Gounod, solo et chœur. Le solo sera chanté par tous les barytons du « bouquet des artistes », avec le grand chœur, accompagnement d'orgue et d'orchestre.

« L'hymne « *Watchman, Tell us of the night* », du Dr Lowell Mason, avec chœur complet, orgue, orchestre et musique militaire. »

Tel fut ce programme mirifique dont il nous a paru curieux de faire connaître jusqu'à la rédaction littéraire.

Nous dirons peu de chose de la première partie de ce concert. Chacun des morceaux qui la composaient a été salué par des applaudissements bien nourris. L'*Ave Maria*, de Gounod, et le *Chœur des enclumes*, exécuté comme il ne l'avait jamais été et comme vraisemblablement il ne le sera jamais plus, produisirent un effet saisissant. Mais toutes ces satisfactions de l'oreille, avide de sonorités puissantes, allaient s'effacer devant les prodiges de notre musique militaire.

La curiosité pendant le temps de repos entre les deux parties du festival, était vivement excitée, et il faut connaître le degré d'impressionnabilité auquel peut atteindre le public américain, pour se faire une exacte idée de l'état des esprits au moment où allaient apparaître nos compatriotes.

Enfin, un long murmure de satisfaction se fait entendre, mugissant comme les vagues de la mer sur la plage, et suivi de ces paroles prononcées par des milliers de bouches : « Les voilà ! »

En effet, ce sont les musiciens de la Garde républicaine qui apparaissent au haut de l'amphithéâtre gigantesque où se trouvent assis les chœurs et l'orchestre.

Ils descendent lentement et en bon ordre, au milieu de ce peuple de chanteurs et d'instrumentistes qui les accueillent par les manifestations les plus sympathiques.

Le grand orgue prélude noblement, et, dans une courte et savante improvisation, on entend percer les accents de l'hymne national français.

Les soldats artistes sont arrivés au bas de l'amphithéâtre, et ils vont atteindre la plateforme, quand les formidables hurrah de la salle monstre viennent couronner cette chaude réception.

Paulus fait placer ses musiciens en demi-cercle et se dispose à donner le signal de l'attaque.

Il en est empêché par de nouvelles acclamations du public, bientôt suivies de *la Marseillaise*, exécutée par les mille musiciens de l'orchestre. C'était le salut à la France, auquel, par une inspiration du cœur, Paulus et les siens répondent en jouant le *Hail Columbia*, le salut à l'hospitalière et fière Amérique.

A ces accents d'autant plus émouvants qu'ils étaient inattendus, l'immense public se lève comme un seul homme.

On écoute religieusement ce chant de la patrie, et à peine les derniers accords ont retenti, que l'enthousiasme éclate et se communique des soixante-dix mille auditeurs du Colyseum aux cent mille curieux qui entourent, comme un flot humain, au dehors, ce monument d'harmonie. Et ce n'est pas assez que les mille instrumentistes de M. Gilmore aient entonné l'hymne de la France. A l'orchestre qui répète *la Marseillaise* viennent se joindre cette fois les vingt mille choristes, chantant en anglais l'ardente inspiration de Rouget de Lisle.

Quelle voix majestueuse et puissante pourra marquer les temps forts de ce chant de guerre et dominer ce concert universel ? Le canon !

Des pièces d'artillerie sont en batterie au dehors, qui communiquent avec le Colyseum par des fils électriques. Un musicien se détache de l'orchestre sur l'ordre de M. Gilmore. Pour marquer les temps forts

et renforcer certains rythmes, il appuie un doigt sur un clavier de pistons. Chaque piston baissé, c'est un coup de canon qui retentit en mesure dans ce concert titanesque, dont il faut renoncer à donner une idée.

Allons enfants de la patrie

— —
Le jour de gloire est arrivé.
— —

(Chaque petite barre simule ici un coup de canon.)

Du Colyseum, et malgré la formidable sonorité des vingt et un mille exécutants et des orgues auxquels s'ajoutent au refrain :

Aux armes, citoyens !

les milliers de voix des auditeurs, pris du délire de l'enthousiasme, on entend le canon qui mêle son tonnerre de Jupiter olympien aux formidables harmonies.

C'est beau autant que chose au monde puisse l'être, et le sublime a pénétré tous les cœurs.

Malgré leurs efforts pour contenir leur émotion, des larmes mouillent les yeux de nos artistes, et l'amour de la patrie absente inonde d'une mâle félicité tous ces musiciens, tous ces soldats français.

Au dehors, où l'on entend aussi bien que dans le Colyseum même cette symphonie d'un peuple honorant un autre peuple, l'enthousiasme n'est pas moins ardent, et *la Marseillaise*, ce symbole du saint amour de la patrie, depuis longtemps déjà devenu universel, est chantée par la ville de Boston tout entière.

Puis, comme si un courant magnétique avait, en enflammant les esprits, donné une âme à la matière même, les cloches des églises se mettent en branle,

les carillons les accompagnent et l'atmosphère n'est plus qu'une mer sonore où se précipitent, dans un même courant d'harmonie, des flots pressés d'ondulations délirantes.

La terre et le ciel retentissent de cet *Alleluia* patriotique, et un transport pour lequel aucune langue n'a de qualificatif, embrase tous les cœurs.

Ce rayon pur, éblouissant, incomparable d'harmonie sociale autant que musicale et poétique, s'efface peu à peu et le silence se rétablit, profond, religieux au dedans comme au dehors.

C'est dans cette disposition d'esprit, l'âme noyée de reconnaissance pour le grand peuple d'Amérique, que nos concitoyens font entendre le premier morceau de leur programme, *la Marche aux Flambeaux*, de Meyerbeer.

Il y a des bonheurs d'exécution musicale comme il y a des bonheurs de toute chose. Jamais, peut-être, cet orchestre modèle de musique militaire n'avait joué avec tant de perfection cette belle et difficile composition du grand maître. L'auditoire, frappé tout d'abord de la sonorité si noblement pénétrante, si mâle, si fière et si distinguée de nos musiciens, transporté d'admiration pour les qualités de style et la perfection des moindres détails, couvre de ses applaudissements les dernières mesures du morceau. Les dames agitent leurs mouchoirs et, ce qui n'était pas encore arrivé, un groupe de gentlemen fait apporter trois corbeilles de fleurs qui sont envoyées à nos musiciens.

Dans l'ouverture de *Guillaume Tell*, les saxophones qui exécutent les parties écrites pour les violoncelles, par Rossini, causent autant d'étonnement que de plaisir. On se demande ce que sont ces instruments,

nouveaux pour l'Amérique, d'une si belle et si originale qualité de son. *L'Allegro* de cette ouverture est enlevé avec un brio, une délicatesse, une netteté prodigieuses, et les fleurs ayant appelé les fleurs, des centaines de bouquets tombent aux pieds de nos artistes, qui ne savent comment remercier le public et manifester leur reconnaissance.

Une voix crie alors *la Marseillaise*, et l'hymne est redit, mais cette fois par la Musique de la Garde républicaine seule. Nos musiciens saisissent leurs instruments d'une main inspirée, et cette marche incomparable semble plus belle, plus entraînante, plus sublime que jamais.

Le lendemain de ce jour, tous les journaux américains saluaient la victoire inouïe de l'art français, *Le Herald* imprimait ces lignes :

« De tous les corps de musique qui ont jamais visité ce pays, il n'en est pas un qui puisse se comparer à celui de la Garde républicaine de Paris... Même les Allemands, avec tout leur amour pour tout ce qui vient du *Vaterland*, parlaient avec enthousiasme de leurs ex-ennemis du pays de Gaule, et quelques-uns des meilleurs musiciens allemands présents au festival, m'ont dit que le corps de musique français était de beaucoup au-dessus de ce qu'ils avaient jamais entendu jusque-là. »

La colonie française de Boston attendait, un drapeau tricolore déployé, la sortie des triomphateurs. Partout sur leur passage, la population, de la rue et des fenêtres, criait : Vive la France !

La journée française du jubilé, que nous venons d'essayer de décrire, a eu dans tous les Etats-Unis un immense retentissement.

Il est évident que quelque chose de plus qu'un plaisir purement musical caractérisait l'enthousiasme de cette intelligente population de Boston et de la masse d'Américains venus un peu de tous les Etats pour voir, autant que pour entendre, nos soldats artistes en uniforme de la Garde républicaine.

Ce *quelque chose* nous le trouvons nettement défini par presque tous les organes de la presse américaine qui se sont occupés de la France à propos des musiciens français.

On ne lira pas sans intérêt les extraits suivants, qui donneront une juste idée des sympathies dont notre pays fut à ce moment l'objet au-delà des mers, et de l'influence grandement heureuse que nos musiciens ont exercée par leur titre complexe de soldats de la France et de représentants de notre art musical. C'est d'abord le *Courrier des Etats-Unis*, qui, dans un article aussi bien pensé qu'il est écrit, s'exprime en ces termes :

« Le succès remporté par nos musiciens au jubilé de Boston est pour nous d'un prix inestimable, et cela à bien des points de vue. D'abord, il prouve que si la France a commis dans le domaine administratif et militaire, c'est-à-dire dans les régions qui touchent au pouvoir, des fautes qui ont compromis sa sécurité, elle a du moins, à travers la période d'affaiblissement qui l'a conduite à deux doigts de sa perte, conservé la plus pure de ses gloires : elle a gardé ce qui fait l'éternel honneur des nations, le culte du beau et la suprématie de l'esprit, c'est à-dire ce qui est indépendant de la forme et des mérites des gouvernements, ce qui est le génie même de la nation et ce qui, en doublant ses forces morales, lui donne cette élasticité

qui étonne le monde par sa puissance de réaction contre des calamités auxquelles toute autre aurait succombé. Un autre avantage du jubilé, c'est de nous révéler certains côtés, ceux particulièrement qui font contrepoids à d'autres traits moins heureux du sentiment de ce peuple à notre égard. Ainsi, malgré des sévérités et même des injustices dont nous avons eu souvent à nous plaindre, il n'est pas douteux qu'il existe un fond d'amitié inaltérable, ou du moins inaltéré jusqu'ici, entre la jeune Amérique et la vieille France. »

Il semble que l'*Advertiser* de Boston ait voulu répondre, en les affirmant, aux justes sentiments exprimés par l'organe français, dans un long article d'une réelle portée philosophique, dont nous recommandons à nos lecteurs cet extrait significatif :

« Le grand incident du jour a été la première apparition du splendide corps de musique français. La sensation a été plus intense que celle produite par aucun autre corps étranger. A quelle cause doit-on attribuer cet effet ? est-ce à l'accroissement des auditeurs du Colisée ? est-ce à l'excellente exécution musicale ? est-ce enfin à la sympathie des Américains pour la nation que représentent ces artistes ? Voilà ce qu'il serait assez difficile de préciser. Il est certain cependant qu'une notable partie de l'enthousiasme éclatait pour la France même. On chercherait vainement à déguiser ce fait que, pendant la lutte mortelle qui récemment a eu lieu entre la France et l'Allemagne, le peuple américain n'a pas désiré la victoire pour la France. Mais dans ce désir il n'y a jamais eu rien qui ressemblât à de l'hostilité contre le peuple français. Maintenant que la nation a expié les fautes

de quelques-uns — peut-être même les fautes nationales — nous éprouvons comme toujours des sentiments de sincère cordialité pour cette nation française, sans parler de cette sympathie humaine qui s'attache toujours à l'infortune, même quand cette infortune est méritée. »

Quoi qu'il en soit de ces considérations d'un ordre politique et philosophique, le fait est que nos compatriotes ont obtenu en Amérique un succès sans précédent nulle part, croyons-nous. Détachons encore quelques lignes de la masse des correspondances qui ont eu pour objet cette mémorable journée française du jubilé. Je les prends du *Herald* :

« On parle de sensation ! Le corps de musique a tout emporté devant lui aujourd'hui. En 1867, au palais de cristal de Sydenham, près de Londres, la musique française a eu les honneurs du grand festival de Hændel ; pendant plus de vingt ans M. Paulus a tenu cette merveilleuse organisation intacte, et depuis les jours de Louis-Philippe les nombreuses tempêtes qui ont balayé le beau pays de France n'ont pas entamé ce corps d'artistes sans rival... J'avais entendu les meilleures musiques de l'Europe, même le célèbre corps impérial d'Autriche, jusqu'alors considéré comme incomparable, mais il y a dans l'orchestre de M. Paulus, dans ses solistes notamment, quelque chose de plus que la parole est impuissante à exprimer, qui fait tressaillir l'oreille, vibrer le cœur, et remplit l'âme d'un indicible sentiment de joie. Le souvenir de ce concert est un souvenir pour toute la vie. »

On n'obtient pas de semblables triomphes sans exciter la bile de dame Jalousie, à laquelle ne tardent pas d'ordinaire de se joindre les aménités de dame

Calomnie. Ces deux dames ont donc associé leurs efforts pour diminuer, et par tous les moyens en leur pouvoir, le mérite de nos artistes et l'affection généreuse et cordiale dont ils étaient l'objet de la part de tous ceux qui les voyaient et les entendaient. Le journal *l'Advertiser* avait dit : « Les musiciens français se sont fait beaucoup d'amis durant leur séjour à Boston, par leur conduite digne de gentlemen. » Dame Calomnie, mécontente de cet éloge qui était dans toutes les bouches quand il n'était pas sous toutes les plumes, s'adressa à un journal allemand (elle avait bien choisi sa place), et, renversant le compliment, assure, avec le cynisme qui la caractérise, que nos compatriotes sont des ivrognes qui scandalisent la ville de Boston. Puis, par une de ces distractions qui compromettent les plus ingénieuses inventions, cette grande dame Calomnie, oubliant la honte qu'elle avait infligée aux musiciens français en les dénonçant comme des ivrognes toujours entre deux vins, rédige un article dans le *World* pour prouver que les musiciens de la Garde républicaine sont *tous Allemands*.

Mais alors, ô germaine calomnie, ce sont vos compatriotes que vous avez flétris comme d'ignobles intempérants !...

Ce qu'il y a de plus bouffon dans cette basse bouffonnerie, c'est qu'elle a été prise au sérieux par le *Daily-News*, lequel, à son tour, donnait comme un fait positif que pas un des artistes de la compagnie de M. Paulus n'était Français, et qu'ils étaient tous Allemands. La farce aurait pu se propager : trois lignes du *Courrier des Etats-Unis* ont suffi pour l'arrêter court dans sa marche :

« Nous n'avons, écrivit ce journal, qu'un mot à ré-

pondre à cette ineptie, c'est que *tous les musiciens de l'armée sont soldats* ; or, on n'est pas *soldat* dans l'armée française *si on n'est pas Français.* »

Cette réfutation ferma un moment la bouche vénéneuse des ennemis de la France, et nos compatriotes furent plus estimés et plus recherchés que jamais. Toute la population voulut avoir de nos musiciens un autographe, et cette fièvre d'autographes menaçait de n'avoir pas de fin. Ce que Paulus, Maury, Sylvestre, Elie et jusqu'au cymbalier donnèrent de signatures est innombrable.

Non seulement les Bostoniens réclamaient pour leurs albums ce souvenir des Français, mais de tous les points des Etats-Unis il arrivait des lettres pour demander au chef, au sous-chef et aux principaux solistes un autographe littéraire ou musical. Le plus souvent nos musiciens écrivaient ces simples mots avec leur signature et la date : *Souvenir de Boston.* Quelquefois cependant, et suivant qu'ils se sentaient en verve, ils remplaçaient ce cliché par une pensée, une observation personnelle. Voici la copie de quelques-uns de ces autographes que nous donnons sans la signature de leurs auteurs pour ne pas blesser leur modestie :

* * *

« Chanter ou jouer faux, c'est mentir en musique.
« Que de musiciens mentent ainsi qui voudraient
« dire la vérité !

* * *

« Le peuple américain est enthousiaste. L'enthousiasme est la qualité suprême des hommes comme

« des peuples jeunes. On peut tout espérer d'une nation qui, comme les Etats-Unis, joint la raison à l'enthousiasme. »

* * *

« J'ai remarqué que les femmes de Boston sont très rieuses. Elles seraient plus sérieuses si elles avaient de moins jolies dents. »

* * *

« La *flirtation* est une forme de la galanterie américaine. C'est comme le prélude d'une fantaisie du cœur ou de l'esprit qu'on jouera ou qu'on ne jouera pas et qui, par lui-même, ne signifie pas grand'chose... comme du reste les préludes en général. »

* * *

« La clarinette est, dit-on, l'instrument des aveugles. Dans les mains de certains musiciens que je ne veux pas désigner autrement, on croirait volontiers qu'il est aussi celui des sourds. »

* * *

« De tous les musiciens de l'orchestre le timbalier est le plus sérieux et celui qui, le plus tôt, devient chauve. Rien ne vieillit tant un homme en effet que de passer son temps à mesurer silencieusement le temps. »

* * *

« Les steamers transatlantiques sont les voitures de déménagements qui transportent l'ancien monde dans le nouveau. »

* * *

« Il sera toujours plus facile à un Washington de
« devenir empereur ou roi, qu'à un roi de devenir
« un Washington. Un grand caractère est plus rare
« qu'une forte épée, et asservir un peuple pour le
« dominer est moins difficile que de gouverner un
« peuple libre en lui donnant l'exemple des vertus
« qui font sa gloire et assurent son bonheur. »

* *

« On m'a conté que l'impératrice d'Haïti avait un
« professeur de musique. Je me demande comment
« ce professeur a pu concilier ses devoirs profession-
« nels avec les égards dus à sa Majesté très négresse,
« dans l'explication des principes de la musique. S'il
« dit : *Une blanche vaut deux noires*, il est imman-
« quablement jeté à la porte par son auguste élève.
« S'il met au masculin ce qui est au féminin, et s'il
« dit : *Un blanc vaut deux noirs*, Soulouque lui fait
« crever les yeux. Que faire? »

* *

« J'ai entendu bien des masses chorales dans les
« différents festivals auxquels il m'a été donné de
« prendre une part, jamais je n'ai éprouvé une sen-
« sation plus profonde, une admiration plus vive,
« plus enthousiaste qu'à l'exécution de certains
« chœurs de Mendelssohn et de Bach par les vingt
« mille choristes du jubilé. C'est parfait et plus
« grand, plus beau que tout ce qu'on pourrait ima-
« giner. »

* *

Je ne crois pas commettre une indiscretion con-
damnable en disant que ces dernières lignes, écrites

sur l'album d'un compositeur américain, sont de M. Paulus. Elles nous dispensent de nous étendre sur l'exécution de cette partie si importante des concerts du jubilé. Nous ferons seulement remarquer, à propos de cette armée de vingt mille choristes, qu'ils n'eurent pour toute indemnité de frais de déplacement et de séjour à Boston qu'un bal -- non point un concert -- organisé à leur bénéfice. Ce bal eut lieu au Colisée, le 26 juin. Les billets d'entrée étaient à huit dollars (40 francs) et la salle fut remplie. La recette s'éleva à un million de francs. A la bonne heure ! Le président de la République y assista.

En attendant son apparition, la musique française et la musique prussienne jouèrent tour à tour.

A neuf heures, M. Grant fit son entrée et le bal commença.

A une heure après minuit, il y eut un souper servi à l'américaine, où nos compatriotes purent apprécier un plat national et qui est vraiment fort appétissant, la soupe aux huîtres non salées, accommodées au lait et dans laquelle on écrase de petits biscuits au beurre.



IX

Un rapprochement impossible. — Le Président de la République au Colyseum. — Arrivée d'une Musique irlandaise. — La bibliothèque de Gilmore. — Casino catholique. — *Memorandum*. — Sélection de Lohengrin. — Le 4 juillet. — Un paragraphe supprimé dans la déclaration de l'indépendance américaine. — La petite ville de Marlborn (Canada).

Il y a eu toujours et partout de bonnes âmes bien honnêtes et bien naïves, que toute désunion chagrine fût-elle la plus naturelle du monde, et qui tentent, par amour de la concorde, d'unir l'eau avec le feu.

Ces bonnes âmes devaient nécessairement, à Boston, s'efforcer de jeter dans les bras l'un de l'autre le chef de la musique française et le chef de la musique prussienne ; ce qui aurait nécessairement entraîné une douce fusion entre tous les musiciens de ces deux nations, bien faites pour se chérir après les événements dont la France a été le théâtre, et quand plusieurs départements étaient encore occupés par les conquérants.

Paulus a des sentiments religieux très profonds et très complets ; c'est un croyant de toutes les choses qu'enseigne l'Eglise. Quand on lui parla de ce rapprochement il dit simplement :

« Je me rencontrerai très volontiers *dans le ciel* avec M. Saro ; mais tant que je porterai l'uniforme français et que M. Saro portera l'uniforme prussien,

il ne me sera pas possible de lui serrer la main. »

M. Saro, qui n'est peut-être pas aussi sûr que notre ami Paulus de rencontrer personne au ciel, ne voulut pas remettre après sa mort cette réconciliation. Par un sentiment que nous voulons croire sincère et respectable, les musiciens de l'empereur Guillaume ayant un jour rencontré dans une rue de Boston les soldats de la République française, les saluèrent de la main.

Nos compatriotes, douloureusement surpris de ces avances auxquelles l'amour de la patrie en deuil leur défendait de répondre, détournèrent la tête et passèrent leur chemin. Les Prussiens sont persévérants jusqu'à l'entêtement, ce qui fait que d'une heureuse qualité ils font souvent un insupportable défaut. Ayant rencontré une seconde fois les Français dans la rue, les casques à paratonnerre recommencèrent les mêmes démonstrations, auxquelles nos musiciens ne répondirent pas plus que la première fois. Alors une explication devint nécessaire entre les chefs des deux musiques.

Un moment on put craindre que les choses tourneraient au tragique ; il n'en fut rien, grâce à la conduite très digne de Paulus et au bon sens de M. Saro.

L'entrevue fut courte, froide et réservée sur tous les points, en un mot, telle qu'elle devait être. Il fut convenu que plus que jamais, à l'avenir, on éviterait de se rencontrer, et que si on se rencontrait, malgré toutes les précautions prises, chacun suivrait sa route et se verrait comme s'il ne se voyait pas.

Depuis cette convention, les deux corps de musique ne se rencontrèrent plus qu'au Colysée, où d'ailleurs ils ne jouèrent jamais ensemble par plusieurs rai-

sons dont une seule aurait suffi : la musique française est au diapason normal, et la musique prussienne était à l'ancien diapason. Les instruments même refusaient tout rapprochement.

Nous ne pourrions que répéter ce que nous avons déjà dit du premier festival auquel nos musiciens ont pris part, si nous faisons un compte rendu de tous les concerts donnés seuls ou en commun par la musique de la Garde républicaine.

Depuis le 21 juin jusqu'au 6 juillet, la musique s'est fait entendre chaque jour au Colyseum, et toujours avec le même succès, le même accueil chaleureux, où perçaient, avec l'admiration pour le talent de nos artistes, les vives sympathies pour la France. Les solistes, M. Maury (saxhorn), M. Parès (clarinette), M. Sylvestre (cornet à pistons), et M. Elie (flûtiste), excitèrent un enthousiasme très sincère et grandement mérité dont toute la presse américaine se fit l'écho. Sylvestre surtout conquit la faveur des dames entraînant celle des gentlemen. On applaudissait à tout rompre sa brillante virtuosité, ses cascades de notes en pluie de perles et encore aujourd'hui, après plus de vingt ans, Sylvestre est cité comme un magicien sur l'instrument qu'ennoblirent tour à tour Forestier et Arban.

Il ne nous est pas possible de ne pas dire quelques mots de la présence, à un des concerts du jubilé, du président Grant, et de l'injure qui aurait été faite par le premier magistrat de la république américaine au corps de la musique française.

Quelques journaux ont rapporté que M. Grant, peu bienveillant pour le gouvernement de la France et mal disposé pour les Français en général, aurait

écouté attentivement les musiques anglaise et prussienne, et serait sorti de la salle au moment où nos musiciens allaient jouer. M. Paulus ne s'est point aperçu de la brusque retraite du président, et nous pensons comme lui qu'il y a eu, de la part des journaux qui ont relaté cet incident, ou une erreur de fait ou une fausse appréciation du fait. Nous ne pouvons croire que le président de la république américaine ait infligé gratuitement une sorte d'affront public à d'honnêtes musiciens que tout le monde admirait pour leur talent et respectait pour leur conduite. Et ce qui nous confirme dans cette supposition si vraisemblable, c'est que le fils de M. Grant est allé, de sa personne, complimenter le digne chef de notre digne musique. Cette visite, très flatteuse pour M. Paulus, nous semble une réponse significative et du meilleur goût faite aux journaux évidemment mal informés.

Le 1^{er} juillet, par une de ces chaleurs de four à plâtre comme on n'en ressent jamais en France et qui, en Amérique, abattent de congestions cérébrales dans les rues hommes et chevaux, on vint annoncer aux musiciens de la Garde républicaine, l'arrivée à Boston d'une musique irlandaise.

Les Irlandais nous avaient témoigné trop de vives et délicates sympathies, notamment le jour de l'entrée des Prussiens (on ne l'a pas oublié), pour que nous pussions rester indifférents à cette heureuse nouvelle.

Après le déjeuner, nos musiciens français se font un devoir d'aller en corps au devant des harmonieux représentants de l'ancienne Hibernie.

Les Irlandais, très touchés de cette démonstration

de nos compatriotes (les Anglais et les Prussiens ne s'étaient point dérangés pour eux), en témoignèrent leur satisfaction en exécutant la *Marseillaise* comme un salut à la France. Après de solides poignées de mains échangées et quelques paroles prononcées par les nouveaux débarqués, le défilé commença à travers les rues de Boston.

La réception fut chaude, — c'est le cas de le dire, — si chaude même, que quelques-uns des musiciens de la Garde républicaine ne purent continuer de faire escorte. De mémoire de Bostonien on n'avait subi une pareille chaleur. La terre était brûlante sous les pieds, et les éventails, fiévreusement agités par tous, hommes et femmes, ne donnaient qu'un air enflammé.

Enfin, la musique irlandaise prit possession des logements qui lui avaient été réservés, et la foule se retira pour faire la *sieste*.

Pendant la nuit qui suivit ce jour enthousiaste et brûlant, nos malheureux compatriotes crurent à la fin du monde, non point par un déluge, — ils l'eussent souhaité, — mais par l'inflammation de tous les corps combustibles. Presque tous les musiciens sortirent de leur lit, qui n'était plus tenable, pour aller, leur oreiller en mains, s'étendre dans les corridors de l'hôtel Clarendon, désirant voluptueusement le soleil du Sénégal, comme un adoucissement à l'incandescent Boston, si brûlant en juillet et août, si froid pendant les mois de janvier et de février.

Avant de quitter Boston, Paulus et Maury allèrent donner un coup d'œil à la bibliothèque musicale d'orchestre d'harmonie que Gilmore avait formée, qui était déjà considérable et qui est à cette heure unique au monde. Cette colossale collection d'œuvres instru-

mentées pour harmonies et bien connue en Amérique sous le nom de *Gilmore's Band*, ne comprend pas moins, au moment où nous écrivons ces lignes, de 3,068 morceaux, chiffre qui est loin d'être considéré comme définitif, puisque le nouveau directeur M. Reewes, l'élèvera prochainement à 5,100 : Vous avez bien lu ? Cinq mille cent morceaux !!

Voici quelques détails au sujet de ce répertoire fantastique :

Telle qu'elle est en ce moment, la bibliothèque de la *Gilmore's Band* pèse environ 2,000 kilos. Elle embrasse tous les genres, depuis les plus populaires pas redoublés et les pots-pourris les plus joyeux jusqu'aux chefs-d'œuvre les plus purs et les plus élevés du grand art, — jusqu'à la neuvième symphonie de Beethoven. Chaque farde, d'une épaisseur d'environ deux pouces, comprend partition et parties, en vue d'une exécution éventuelle avec un ensemble d'une centaine d'instrumentistes, — c'est le nombre d'exécutants réunis dans les grandes occasions.

Une telle masse de morceaux ne se conçoit naturellement pas sans une classification rigoureusement ordonnée et soigneusement entretenue qui permette de mettre immédiatement la main sur le morceau désiré par le chef. Aussi, le bibliothécaire possède-t-il un *Guide* qui contient les titres, auteurs, etc., de chaque morceau, avec un numéro d'ordre, pareil à celui de la farde correspondante de la bibliothèque. La valeur de celle-ci est évidemment énorme, d'autant plus qu'un grand nombre de morceaux, épuisés depuis longtemps, et par conséquent introuvables, ont vu leur valeur s'élever bien au-dessus du prix initial.

Les morceaux sont classés par genre, et non point

par noms d'auteurs. En voici la nomenclature :

N^{os} 1 à 172, ouvertures; n^{os} 211 à 429, fantaisies sur de grands opéras; n^{os} 488 à 573, fantaisies sur de grandes opérettes; n^{os} 629 à 730, fantaisies; n^{os} 771 à 824, musique descriptive; n^{os} 911 à 941, pots-pourris, de différents auteurs; n^{os} 1051 à 1096, transcriptions pour harmonie de morceaux de musique vocale; n^{os} 1224 à 1337, musique sacrée; n^{os} 1366 à 1399, polonaises et boléros; n^{os} 1471 à 1540, nocturnes, sérénades, etc.; n^{os} 1541 à 1776, valse; n^{os} 1821 à 1854, rhapsodies et œuvres classiques de grande importance; n^{os} 1889 à 1905, variations; n^{os} 1961 à 2020, solos, duos, etc.; n^{os} 2029 à 2080, quadrilles, lanciers, etc.; n^{os} 2136 à 2204, mazurkas; n^{os} 2206 à 2295, galops; n^{os} 2346 à 2485, pas-redoublés; n^{os} 2486 à 2553, gavottes et menuets; n^{os} 2554 à 2590, marches militaires; n^{os} 2629 à 2739, grandes marches; n^{os} 2741 à 2879, polkas et scottishs; n^{os} 2914 à 2952, airs nationaux; n^{os} 2984 à 3005, symphonies; n^{os} 3005 à 3068, sonates.

En vérité, il n'y a qu'en Amérique où tout est colossal — nous l'avons vu dans un chapitre précédent — où on a pu imaginer d'entreprendre une pareille collection. Et ce n'est pas fini, on travaille chaque jour à la compléter!!!

Paulus est un catholique fervent, nous l'avons dit. Comme tel, il avait mis au service des églises romaines de Boston sa musique et ses musiciens. Pour le remercier et remercier les artistes de la Garde républicaine, le *Casino catholique* de la nouvelle Athènes invita les musiciens à un souper orthodoxe, auquel cinq prêtres assistèrent. Je ne sais s'il y avait de l'eau bénite dans les carafes, mais le vin était bon.

Pour donner une idée exacte des travaux de la Musique de la Garde républicaine à Boston, nous transcrivons littéralement les lignes suivantes, que nous trouvons sur l'agenda d'un de nos musiciens :

« 3 juillet. Journée très dure. Même chaleur que la veille et l'avant-veille. A huit heures du matin, répétition de *Lohengrin*. A une heure, seconde répétition de plusieurs morceaux. A trois heures, concert au Colisée, avec les chœurs et tout l'orchestre, sous la conduite de M. Gilmore. A huit heures du soir, concert par nous seuls. »

Cette marche de *Lohengrin*, orchestrée pour musique militaire par Paulus, est un des morceaux qui ont produit en Amérique le plus d'effet. On y applaudit un *crescendo* d'une admirable progression, grâce à l'agencement des instruments et à l'habileté des artistes qui l'ont exécuté. Paulus en a modifié l'instrumentation dix fois au moins, avant d'arriver à la perfection désirée. Cette marche était la victorieuse réponse à un défi jeté par le clan allemand, qui disait tout haut que nos musiciens, excellents dans certaines compositions, étaient incapables de jouer du Wagner. Qu'il me soit encore permis, à ce sujet, de consulter l'agenda du musicien auquel nous avons emprunté les lignes qui précèdent. Ces notes intimes, écrites sous l'impression du moment, sont les meilleures sources auxquelles nous puissions puiser :

« *Lohengrin* a été exécuté à la perfection. Après le *crescendo* de l'*andante*, des applaudissements frénétiques nous ont interrompus, et une pluie de bouquets est tombée à nos pieds. Cette marche a été enlevée comme au concours des musiques militaires européennes en 1867 » (nous nous en souvenons). « Nos

rivaux et tous les jaloux ont pu voir que les musiciens français savent aussi bien comprendre et exécuter la musique allemande moderne, quelque compliquée qu'elle soit, que les musiques italienne et française. On nous a rappelés. En somme, cette journée a été une des plus complètes, des plus triomphales. »

Le 4 juillet, jour anniversaire de la déclaration de l'indépendance américaine, a clos les travaux du jubilé de Boston.

Ce jour à jamais mémorable est fêté dans tous les États-Unis par des millions de pétards chinois, qui arrivent par caisses énormes du Céleste-Empire pour cet usage spécial ; et aussi par des coups de fusils et de revolvers tirés à poudre en nombre incalculable. C'est un vacarme à nul autre pareil, et les statisticiens qui calculent tout, ont calculé, d'après les pétards que l'on consomme le 4 juillet, et la poudre qui se brûle dans tous les États-Unis, que chaque citoyen américain représente ce jour-là, en moyenne, cinq cent trente-cinq détonations... C'est joli.

Assurément, le motif de cette assourdissante manifestation est des plus louables, et l'on comprend très bien l'enthousiasme que doit éveiller, dans toute la population, un souvenir si glorieux ; mais il serait, en vérité, difficile de se réjouir plus bruyamment.

C'est Thomas Jefferson, on le sait, qui fut chargé de rédiger la déclaration d'indépendance préparée par un comité composé de John Adam, de Franklin, de Roger Sherman et de Robert Livingston. Le projet de Jefferson fut adopté, sauf deux paragraphes dont l'un dut être remanié, et l'autre supprimé.

Celui qui fut remanié contenait des reproches véhém-

ments, mais à coup sûr bien mérités, à l'adresse du peuple anglais ; on l'adoucit.

Celui qui fut supprimé considérait la traite des noirs et l'esclavage comme des crimes de lèse-humanité incompatibles avec l'esprit et les institutions d'un gouvernement républicain et sage. Le grand patriote nous apprend dans ses *Mémoires* que ce paragraphe fut retranché pour plaire à la Géorgie et à la Caroline du Sud, qui n'avaient jamais voulu suspendre l'importation des nègres africains et entendaient la continuer.

Ce chancre social, inguérissable, et qui ne pouvait que s'envenimer davantage avec le temps, aboutit au dernier et épouvantable conflit entre les États du Nord, partisans de l'émancipation, et les États du Sud, conservateurs de l'esclavage.

Puisque nous voilà porté incidemment à parler de l'œuvre de Jefferson, peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt ce paragraphe supprimé, dont le maintien dans l'acte d'indépendance eût préservé l'Amérique de la plus sanglante des guerres civiles dont l'histoire d'aucun peuple ait jamais fait mention. Le voici :

« Le roi a déclaré une cruelle guerre à la nature humaine ; il a violé les droits sacrés de la vie et de la liberté dans la personne d'un peuple lointain qui ne l'a jamais offensé. Ces hommes innocents, il les a réduits en captivité, il les a transportés dans un autre hémisphère pour y être esclaves ou périr misérablement dans la traversée. Cette conduite de pirate, l'opprobe des puissances infidèles, est la conduite du roi chrétien de la Grande-Bretagne. Décidé à tenir ouvert un marché où l'on vend et où l'on achète des hommes, il a prostitué son veto en annulant toutes les

décisions de nos assemblées qui avaient pour objet de prohiber ou de restreindre cet exécrationnel commerce. Et pour que cet assemblage d'horreurs soit complet, en ce moment, il excite ces populations d'esclaves à se lever en armes au milieu de nous, afin d'acheter la liberté dont il les a privés par le meurtre du peuple auquel il les a imposés, leur vendant au prix de l'assassinat cette liberté dont il les a dépouillés par un crime. »

Comme cela est noblement et énergiquement exprimé !

Suivons notre récit.

Les dieux, comme auraient dit les anciens, ne se montrèrent pas favorables à la clôture du jubilé. Un orage, menaçant depuis les premières heures du jour, éclata vers une heure de l'après-midi et ne cessa que très-avant dans la nuit. La pluie tombait à torrents et le vent soufflait en tempête. C'est à ce point que l'eau ayant crevé le toit un peu léger du Colisée, elle tomba dans la salle pendant le concert. Alors on vit des mélomanes bravant les intempéries, se couvrir philosophiquement de larges parapluies en coton rouge, ne voulant pas perdre une note du programme annoncé. Toutefois, le plus grand nombre des auditeurs abandonna la place, chassés par les gouttes d'eau qui tombaient pleines et lourdes sur les visages. Cette mémorable et assez triste soirée, quoique très pittoresque, rappelle le fameux festival donné il y a quelque vingt-cinq ou trente ans, à Londres, par Jullien. Ce festival eut lieu en plein air et par une pluie battante. Les auditeurs, au nombre de plusieurs milliers, y assistèrent un parapluie à la main ; personne ne bougea jusqu'à la fin du concert, et Jullien lui-même dirigeait

lès musiciens, son bâton de chef d'orchestre d'une main et son parapluie de l'autre.

Avant de faire leurs adieux à Boston, pour revenir à New-York, où on les attendait avec la plus vive impatience, les musiciens de la Garde républicaine, cédant aux sollicitations pressantes d'une députation de Canadiens, allèrent visiter la petite ville de Marlborn, dont ils ont conservé le plus agréable souvenir. Ce voyage et la réception que firent à nos musiciens ces braves Canadiens, français d'origine et de cœur, méritent d'être racontés.



XI

Départ pour Marlborn.— Un canadien en bonne humeur. —
Réception dans Marlborn. — Un diner à la française. —
Retour à Boston.

Je crois l'avoir déjà dit, c'est à l'étranger plus encore que dans le pays qui vous a vu naître, que se réveillent tous les nobles instincts de la patrie dans un cœur bien placé. Comment les musiciens de la Garde républicaine auraient-ils pu résister à l'invitation si cordiale et si pressante des habitants de Marlborn, qui sont Français d'origine et sont restés Français par le langage, les habitudes et la religion de leurs ancêtres? Dire à un Marlbornais qu'il est étranger à la France, c'est tout au moins froisser ses sentiments les plus intimes. A Montréal, à Québec, le Canadien, en dépit de la force qui prima le droit, se souvient de Jacques Cartier, de l'émigration normande dans cette belle colonie, perdue par l'incurie de Louis (*le Bien-Aimé*), et dit en se frappant la poitrine : « Je suis Français ! » Tout ce qui parle français en Amérique veut être Français, et ce sentiment est trop en l'honneur de notre pays pour que nous n'en ressentions pas une juste fierté, et que nous ne soyons pas heureux de le constater.

Les musiciens de la Garde républicaine avaient, par une mesure générale, refusé de se rendre aux nombreuses invitations qui leur avaient été faites

d'aller visiter, armés de leurs instruments, les environs de Boston. Mais quand les délégués de la petite population de Marlborn — tous Français d'origine — vinrent prier nos compatriotes, avec l'éloquence du cœur, d'accepter l'hospitalité d'un jour chez ceux qui se considéraient comme leurs frères, les musiciens se sentirent émus et ils promirent de ne pas quitter Boston sans aller à Marlborn boire le vin d'honneur aux Français d'Amérique et à la mère-patrie.

— Venez sans vos instruments, dirent les Marlbornais, nous vous voulons pour vous et non point pour le plaisir que nous causerait votre talent.

— Nous irons vous voir, mes amis, dit Paulus, mais, si vous le permettez, nous aurons le soin de ne pas oublier nos instruments. Des musiciens sans instruments, ce sont des corps sans âme.

Les délégués du village français (car Marlborn n'est qu'un village du Massachusetts) se jetèrent dans les bras du chef de la Musique parlant au nom de tous.

Le 1^{er} juillet, nos musiciens partaient de Boston à sept heures du matin et arrivaient à Marlborn à neuf heures et demie. Ce court voyage est charmant; partout se déroule un pays pittoresque qui semble créé par Dieu pour le bonheur des hommes. L'abondance y règne et avec elle la paix et l'amour.

Un Canadien de bonne humeur et dont la verve paraissait intarissable, parla longuement du Canada, insistant sur les curiosités de cette belle colonie dont il vanta justement les sites pittoresques, les longues rivières dont beaucoup sont tributaires du grand fleuve Saint-Laurent, qui ne le cède en rien au fameux Mississippi. Il fit une minutieuse et poétique description des *Mille-Iles*, cita le beau pont suspendu qui

traverse si hardiment la rivière Outaonais, et raconta les exploits des Steamboats, naviguant comme des clowns nautiques à travers les rapides appelés *le Carillon, la Chaudière, les Allumettes, les Chats*.

— Quand les steamboats, dit-il, qui ont comme les hommes les plus téméraires leurs moments d'hésitation, ne se lancent pas à toute vapeur au milieu des rapides qui semblent devoir les engloutir, ils les évitent avec une adresse merveilleuse en passant par des glissoires construites à cet effet.

Mais c'est en décrivant Montréal et ses environs que le Canadien, écouté par nos musiciens avec intérêt, prit une physionomie enthousiaste :

— Ici, dit-il, pas d'Anglais ; la population est pour ainsi dire toute française, et nous avons conservé la tradition du langage normand du xv^e siècle, avec bon nombre de lois et d'usages français de ce temps-là. Si le bas Canada — ajouta-t-il — le Canada anglais, est mieux fourni que le Canada français en écoles élémentaires, en revanche celui-ci est supérieur pour le haut enseignement. Une grande université est établie dans le Canada français, qui jouit, en outre, d'une douzaine de collèges, d'une centaine d'académies libres, sans compter de nombreux couvents enseignants et quelque chose comme trois mille écoles de premier degré. Aussi rien n'est-il plus rare qu'un Canadien ne sachant pas lire, tandis qu'en France, hélas ! c'est par centaines de mille que se comptent encore aujourd'hui les malheureux déshérités de l'instruction qui ne connaissent même pas les lettres de l'alphabet. Par exemple, dans le bas Canada, qui est resté français du temps de Louis XIV, la dîme en faveur du clergé est encore en usage. Cette redevance

surannée, fixée en vertu d'une loi spéciale, n'est à la vérité observée que par les catholiques. Pour toutes les autres communions, elle est comme si elle n'était pas.

— Vous me donnez, dit Maury s'adressant au Canadien, une bien grande envie de visiter le Canada.

— Et comme vous y seriez reçus, mes chers et grands artistes ! Quelles fêtes en votre honneur ! Et pourquoi n'iriez-vous pas à Montréal ? Peut-on visiter Boston sans pousser plus loin et sans contempler les magnificences à nulles autres pareilles des chutes du Niagara ?

— Nous n'avons pas le temps, dit Paulus ; d'ailleurs, le climat des Etats-Unis n'est pas favorable à tous nos musiciens, et nous avons hâte de retourner à Paris.

A ces mots, le Canadien se mit à rire.

— De quoi donc riez-vous, demanda Paulus.

— Je ris, répondit le descendant des Normands, parce que j'ai là, dans ma poche, un travail de statistique assez curieux et très propre à vous rassurer au point de vue de la santé, si vous vous décidez à passer quelque temps dans le Canada français.

Et tirant de sa poche un carré de papier :

— Ce document, Messieurs, apprend qu'il y avait en 1862 cent huit apothicaires dans le haut Canada, tandis qu'il ne s'en trouvait que vingt-six dans le Canada français. Or, le recensement donnait, pour cette dernière partie du Canada, neuf cent mille âmes, chiffre qui n'était inférieur que d'environ cinquante mille à la population du Canada anglais. Que faut-il conclure de ce rapprochement d'apothicaires ? Evidemment que le Canada français est un pays remar-

quablement sain, et que les pharmaciens y sont un objet de luxe.

— Permettez, observa Maury, il s'agit de savoir si l'on se porte bien dans le Canada français parce qu'on s'y drogue peu, ou si l'on s'y drogue peu parce qu'on s'y porte bien.

Je rapporte cette conversation que j'abrège sensiblement, pour donner une idée de l'état des esprits de nos compatriotes au moment où ils entrèrent dans Marlborn.

La gare était littéralement envahie par la population de ce village en fête. Il y avait alors deux musiques dans l'endroit; comme on le devine, elles étaient sur pied pour recevoir et honorer la *grande harmonie française*.

En avant clarinettes et trombones! chacun dans Marlborn souffla comme il put, et la Garde républicaine répondant honneur pour honneur, croche pour croche, entonna la *Marseillaise*, qui fit tressaillir jusque dans la moelle les Canadiens en délire.

— Vive la France!

— Vive la Garde républicaine!

— Hourrah! pour les illustres musiciens. Hip! hip! hourrah!

On n'entendait que ces exclamations et ces cris s'échapper avec enthousiasme de toutes les poitrines.

Mais il fallut bien se mettre à table, se reconforter.

Dix heures venaient de sonner, et les promenades matinales donnent de l'appétit.

Nos musiciens sont conduits triomphalement jusqu'à la mairie, où se trouve une table richement dressée : bonne cuisine à la française et du vin, du vrai

vin, du vin de France, remplaçait l'eau glacée de la table américaine.

Je lis sur l'agenda du musicien dont j'ai déjà cité quelques notes, ces brèves paroles qui valent tout un long poème :

« Nous nous trouvons comme chez nous dans ce
« charmant petit pays, entouré de braves gens, qui
« tous nous parlent français. Le dîner a eu lieu à la
« française. On n'a pas manqué de vin. Il y a si long-
« temps que nous n'en avons bu ! »

Comme c'est bien là le cri de l'âme, de l'âme noyée d'eau glacée, et que cette dernière phrase est profondément sentie !

Les heures passent rapides quand le plaisir les remplit.

Il fallut se séparer, quitter Marlborn, se dire adieu. Plus d'une larme fut secrètement essuyée. On s'embrassa, on se donna des poignées de main, on exprima l'espoir de se revoir un jour, et nos musiciens, émus d'une réception poussée jusqu'au dernier degré de la cordialité, saluèrent d'un beau morceau d'harmonie ce petit département de la France, jeté par le vent de la destinée au milieu des vastes États-Unis.

Les visiteurs, emportés par la rapide vapeur, reprirent la route de Boston.

Pendant quelques instants encore ils entendirent s'éteignant les adieux des Marlbornais, puis, dans le silence qui succéda au tumulte de la journée, les musiciens n'entendirent plus que les secrets battements de leurs cœurs. Ces battements disaient à tous que la patrie est une sainte et grande famille et qu'ils venaient de serrer des mains fraternelles.



XII

Les adieux à Boston. — Retour à New-York. — L'hôtel du Grand-Central. — Le Lotos-Club. — Le premier concert au Rink. — Enthousiasme.

Aux adieux de Marlborn devaient bientôt succéder les adieux de Boston.

La campagne du jubilé était terminée.

Le 6 juillet, MM. Gage et Draper, propriétaires de l'hôtel Clarendon, offrirent un dîner d'adieux aux musiciens de la Garde républicaine, « en témoignage, dit le *Transcript* de Boston, de la conduite courtoise et digne des musiciens français pendant le mois qu'ils ont été les hôtes des propriétaires-directeurs de Clarendon-Hôtel ». Plusieurs résidents français, quelques membres de la presse et un grand nombre de chanteurs furent invités. Le dîner se passa très gaie-ment et les speeches succédèrent aux chants. Il y avait du vin ! Et, à ce propos, je demande la permission d'avoir recours encore à l'agenda de mon musicien :

« Je crois, écrit-il sous l'impression du moment, que les nègres préfèrent le vin à l'eau glacée. Ils riaient tous en nous servant de ce cordial breuvage, et j'ai remarqué qu'ils profitaient adroitement de toutes les occasions de vider à leur profit le restant des verres et des bouteilles. Avec des gestes de

singes savants, ils faisaient disparaître les verres à moitié pleins, les bouteilles qu'on croyait vidées, mais qui ne l'étaient pas entièrement, et avalaient dextrement, à l'abri du regard des chefs, la généreuse et trop rare liqueur vermeille. »

Le seul mécompte de ce dîner d'adieu fut l'absence de M. Paulus. Le chef de la musique de la Garde républicaine avait été retenu chez lui par une indisposition. Néanmoins, il apparut au dessert et sa présence fut saluée par les acclamations de tous les convives. Il exprima le regret de son absence forcée et remercia le peuple de Boston et les membres de la presse américaine, en son nom et en celui de ses musiciens. C'est à leur qualité de représentants de la France au jubilé, que M. Paulus attribua les marques de bienveillance dont la musique de la Garde républicaine avait été l'objet, et la réception excellente qui lui avait été faite avec une cordialité et un empressement dont les musiciens français garderont avec orgueil un souvenir ineffaçable. Et il s'est assis au milieu des applaudissements et des bravos de toute l'assemblée.

Plus d'une gracieuse surprise était réservée à nos soldats artistes à ce dîner d'adieu. Je laisse, en traduisant littéralement, parler un journal de la localité :

« Miss Celia Logan a lu un poème écrit pour la circonstance par Mme Kidder, et dont M. Bonnet a donné une traduction qui a provoqué de grands applaudissements de la part des musiciens. M. Maury a porté la santé des gentlemen de la presse. M. John Boyle O'Reilly, du *Pilot*, a dit qu'il n'était pas venu comme un hôte, mais pour inviter les gardes républicains

à participer ce soir au banquet du corps de musique irlandais dans Faneuil Hall. M. Paulus a parlé en termes chaleureux des excellents sentiments témoignés par les Irlandais, et a dit que ses hommes seraient heureux d'assister à leur banquet, s'ils sont encore en cette ville. Le « Temple Quartett, » qui avait déjà chanté deux ou trois de ses meilleurs morceaux, a entonné la *Marseillaise*. L'effet a été électrique ; les musiciens français ont crié : *Encore !* et M. Maury a conduit la répétition, à laquelle tous les musiciens se sont unis avec un merveilleux entrain. Il y eut ensuite des chansons, puis conversation générale, et l'on s'est séparé sur les 5 heures.

« Par invitation de M. Litchfield, les gardes républicains ont passé la majeure partie de leur dernier jour à Boston à faire une excursion au-dessous du port et une visite à « Nantasket Long Beach. » On s'est embarqué, avec un petit nombre d'amis, sur le steamer *Emeline*, hier, à dix heures et demie du matin. L'hôte courtois avait fait préparer une collation dans la « Sea Foam House » dont il est propriétaire, et peu après l'arrivée on s'est assis autour d'une table abondamment servie.

« Les invités se sont montrés enthousiasmés de la manière hospitalière dont on les traitait, et M. Maury a exprimé les remerciements de ses camarades et les siens. Tous les musiciens ont porté la santé de M. et Mme Litchfield, en applaudissant à plusieurs reprises d'après leur mode spécial. M. Boris au nom de l'amphitryon, a souhaité une cordiale bienvenue à ses hôtes et a interprété les bons sentiments que M. Litchfield l'a chargé de leur exprimer. La santé de miss Celia Logan, qui était présente, a été proposée

et accueillie avec un grand élan, et cette dame a remercié en français. Les musiciens se sont rembarqués enchantés de leur excursion. »

De retour à l'hôtel Clarendon, nos voyageurs ont préparé leurs bagages. Vers cinq heures, de nombreux citoyens, parmi lesquels les membres de la Fraternité fénienne, des cercles Cochrame, la Compagnie B de la Légion de Saint-Patrick sous le commandement du capitaine Edward Mac-Multy, sont arrivés à l'hôtel et ont présenté une adresse des plus flatteuses aux musiciens français. M. Paulus a répondu, et l'air a retenti à Boston, des derniers hurrah ! poussés en l'honneur de nos compatriotes. Les résidents français ne pouvaient retenir leurs larmes et plus d'un Bostonien, écrit l'*Advertiser*, a reçu un baiser d'adieu des musiciens au cœur chaud pour qui une étreinte des mains ne suffisait pas. M. Gilmore n'a quitté la musique française qu'au moment où le train s'est ébranlé. Alors une foule immense s'est précipitée sur la plateforme et tous les mouchoirs se sont agités.

Quelques adieux se sont encore fait entendre et les acclamations ont cessé.

Nos musiciens étaient partis pour New-York, escortés par une députation des *Gardes Lafayette*.

C'est dans la cité impériale, où on les attendait avec une fiévreuse impatience, que nous allons assister au second acte de cette campagne artistique mémorable à tant d'égards.

Le voyage de Boston à New-York n'a présenté aucun incident digne de remarque. Une foule empressée de gardes Lafayette et de Français résidant à New-York, attendait au dock de *Fall River Line* l'arrivée de nos musiciens. Le cortège s'est formé

et a traversé la ville jusqu'au *Casino*, où un déjeuner avait été préparé pour les voyageurs.

Après le déjeuner, les musiciens de la Garde républicaine, précédés d'une bande de musique du pays, ont été conduits, aux accents d'une marche guerrière, à l'hôtel *Grand-Central*.

Je dois à la vérité de dire que la population new-yorkaise s'est montrée aussi réservée à la vue de nos artistes, que les Bostoniens ont été curieux et enthousiastes à l'arrivée de nos musiciens dans leur ville, bienveillants et chaudement sympathiques à leur départ.

C'est affaire de tempérament, caprice, humeur passagère. Quoi qu'il en soit, pas un *hurrah!* n'a été lancé en l'honneur de cette brave phalange de musiciens, chargés de lauriers artistiques, et qui étaient encore les lions du moment.

L'hôtel du *Grand-Central* était, je crois, à cette époque, le plus grand hôtel de New-York, la ville des grands et beaux hôtels. Cet immense caravansérail ne renfermait pas moins de neuf cents chambres, sans compter de vastes et beaux salons à l'usage commun. Et quel confort, quel luxe, même, partout, quel ordre et quelle régularité dans le service!

Nos compatriotes furent logés au neuvième et au dixième étage. « De ma chambre, écrivait un musicien à un de ses amis de France, je vois la moitié de la ville à vol d'oiseau, et les pointes des clochers d'église — clochers construits en charpente, pour la plupart — n'arrivent pas à la hauteur de ma fenêtre. Nous pourrions nous croire des aigles, car nous planons comme eux dans les espaces. »

Il faudrait avoir des jarrets de cerfs ou d'isards py-

renéens, pour grimper au dixième étage autant de fois par jour qu'on peut avoir affaire dans sa chambre. Aussi les américains, esprits inventifs et pratiques, ont-ils imaginé, pour desservir les étages supérieurs de ce colossal hôtel, des omnibus aériens, très commodes et d'une curieuse originalité. Le voyageur qui rentre chez lui, chambre 875, au neuvième étage, par exemple, se place dans l'omnibus en forme de nacelle, et, en quelques tours de roues, il atteint les altitudes où il perche. Toute la journée, l'omnibus, chargé de dames et de messieurs, monte et descend à tous les étages les voyageurs qui veulent s'épargner la peine de passer par le grand escalier. C'est fort gai et surtout extrêmement mouvementé. C'était trop ingénieux aussi pour ne pas se vulgariser partout, et toutes nos nouvelles et grandes maisons, à Paris et même aussi dans nos principales villes de France, sont munies de ces « omnibus aériens » auxquels nous avons donné le nom d'ascenseurs.

Le soir même de leur arrivée à New-York, les musiciens de la Garde républicaine ont assisté à un meeting des Alsaciens-Lorrains, pour préparer la cérémonie solennelle de l'*option*.

Le jour où nos compatriotes devaient affirmer aux yeux du monde leur inébranlable attachement à la patrie, fut fixé au 15 du même mois.

Ce fut un beau jour, un jour réconfortant pour tous les cœurs français à l'étranger, et une noble protestation contre le droit de conquête, outrageant pour la civilisation moderne, qu'on croyait en progrès sur les temps barbares.

A l'issue de ce meeting patriotique, qui eut lieu à Irvinghall, nos musiciens se rendirent, sur l'invita-

tion qui leur en avait été faite, au *Lotos Club*, établi en face d'Irvinghall.

Le *Lotos* était un des clubs les plus élégants et les plus recherchés de la ville; il était, en grande partie, composé d'artistes, de gens de lettres, d'hommes éminents dans les professions libérales. Les soirées d'hiver du *Lotos* étaient suivies par la société la plus distinguée de New-York. On y faisait d'excellente musique, les peintres en renom y exposaient leurs tableaux avant de les soumettre au jugement du public, et tous les plaisirs intellectuels étaient le partage des heureux membres de ce club raffiné.

Les musiciens de la Garde républicaine reçurent, dans cette maison des arts, de la littérature et des sciences, un accueil plein de courtoisie. Ils en témoignèrent leur reconnaissance, notamment aux officiers et membres de cette institution, MM. Knox, Fred, Schawah, Ch. Miller, etc.

Le lendemain de ce jour (9 juillet), les musiciens étaient à huit heures du matin sous les armes, c'est-à-dire munis de leurs instruments, pour la répétition du concert annoncé.

Ce concert eut lieu le soir même dans l'immense salle du Rink, sorte de halle employée aux expositions de l'*American Institute*, dans la 63^e rue. Ce vaste bâtiment du Rink est construit à souhait pour l'exécution d'une musique militaire; il est sonore sans écho, et aucun détail d'instrumentation n'est perdu. Dans les notes intimes de Paulus, que j'ai consulté pour la rédaction de ce récit, — comme pour tout le reste — je trouve sur ce premier concert à New-York les deux lignes suivantes :

« Voir l'article du *Courrier des Etats-Unis* du

10 juillet, sur l'effet de ce concert. Cet article n'est pas exagéré. »

J'ai donc recherché cet excellent journal français de New-York, fondé par Gaillardet et auquel j'ai eu le plaisir de collaborer quelque peu pendant mon séjour dans la *cité impériale* , alors que M. Lassalle, beau-père de mon éminent confrère Victor Meunier, en était l'administrateur, et j'y lus ce qui suit :

« Il est impossible de se figurer l'étonnement et la tension d'esprit de l'auditoire d'élite attiré au Rink par cette première audition. C'était une révélation. L'admiration touchait à l'extase et les respirations se trouvaient pour ainsi dire suspendues. A ce silence religieux ont succédé, comme un coup de foudre, les applaudissements frénétiques de l'auditoire, saluant les derniers accords du premier morceau. C'est que tout est admirable dans cette prodigieuse unité harmonique, et que tout est perfection jusque dans les moindres détails. On se demande ce qu'il y a de plus exquis, des solos exécutés par des artistes incomparables, ou des ensembles dont chaque note est une perle... En somme, cette première audition était une épreuve pour New-York ; elle est concluante et elle décide irrésistiblement du succès des soirées qui vont suivre. »

En effet, à New-York comme à Boston, et partout où devait se faire entendre encore l'incomparable orchestre militaire, le succès fut éclatant, unanime, enthousiaste.

Nous passerons sur les séances données au Rink par les musiciens de la Garde républicaine, et dont les comptes rendus laudatifs se ressemblent tous, pour nous arrêter un moment sur le concert

donné par le corps de nos musiciens pour l'œuvre sacrée de la délivrance nationale.

Cette solennité musicale et patriotique eut lieu à deux heures de l'après-midi au *Central Park Garden*, 7^e avenue, 59^e rue. Le prix d'entrée avait été fixé uniformément pour toutes les places, excepté les loges, à un dollar. Dans les loges, le prix des places était de trois dollars. Un public considérable répondit à l'appel des musiciens français. Le service d'honneur, à cette fête musicale et patriotique voilée de deuil, fut fait par les gardes Lafayette, dont le commandant avait reçu de M. Paulus la lettre suivante :

New-York, 9 juillet 1872.

« M. L. Lafon, commandant des gardes Lafayette,
N. W.

« Mon cher commandant,

« En vous remerciant de la cordialité avec laquelle vous et la population française nous avez accueillis, je viens réclamer encore votre concours pour le concert que nous voulons donner jeudi prochain, au profit de la *délivrance nationale*. Nous vous prions d'inviter en notre nom les *gardes Lafayette* à vouloir bien faire le service d'honneur de cette réunion patriotique.

« Votre tout dévoué,

« PAULUS. »

Le concert pour la libération du territoire eut lieu dans le jour, ainsi qu'il avait été annoncé ; ce qui n'a pas empêché le vaillant corps de musique de redonner un autre concert le soir même. Après cette séance, le Lotos Club a invité au champagne M. Paulus, M. Maury et tous les solistes. Le vin mousseux de

la veuve Clicquot a coulé à flots, et quand le célèbre Strauss, de Vienne, fit son apparition, M. Maury, oubliant que pour faire un civet il faut un lièvre, se mit bravement à entonner de la voix absente qu'il tenait de la nature, l'hymne patriotique autrichien. Les mots, hélas ! sortaient mal de ce ténor barytonné, mais l'excellent musicien se faisait jour à travers les obstacles de l'organe rebelle ; l'intention et l'accent y étaient, et l'assistance cria bravo !... Et le vin mousseux de la plus aimable des veuves et de la plus consolatrice, si pour elle-même elle se montrait inconsolable, coula et pétilla de plus belle. Alors un Américain, qui voulait rendre à Maury ce que celui-ci avait offert à Strauss, chanta la *Marseillaise* en anglais d'une bonne voix et avec conviction. Si l'on applaudit chaleureusement, cela se devine.

Mais, de tous les épisodes de cette réunion confraternelle, il en est un qui, par son caractère de naïveté touchante, d'honnête simplicité, a rempli d'une douce joie tous les cœurs.

Vers la fin du repas, on annonce la présence d'une députation de Canadiens, envoyés par la population française de Marlborn. Les voix se taisent, les convives se lèvent de dessus leur siège et la députation, le maire de Marlborn en tête, entre dans la salle du festin.

— Messieurs, dit en s'adressant à nos musiciens M. Bigelow, le premier magistrat civil de Marlborn, je viens, au nom de la population française du village que vous avez honoré de votre visite et charmé par votre incomparable talent, vous prier d'accepter, pour chacun de vous, une médaille commémorative de votre trop court séjour parmi nous.

Une triple salve d'applaudissements accueillit ces simples paroles.

« Messieurs, reprit M. Bigelow, vous avez approvisionné nos cœurs d'admiration et de nobles souvenirs. Notre ambition est que vous vous souveniez quelquefois de nous, quand vous serez revenus dans ce beau pays de France que nous aimons de toute la force de notre âme. Quant à nous, votre mémoire est gravée dans nos cœurs et restera ineffaçable. »

Et ce furent, pour saluer ces paroles d'une simplicité éloquente, des redoublements de bravos.

Les médailles furent acceptées avec une reconnaissance pleine d'expansion par nos musiciens, charmés de cette surprise.

— Cette médaille, dirent-ils, nous sera aussi chère que la médaille militaire, à laquelle nous l'associons désormais sur notre poitrine. Elle représente une gloire française, que le canon Krupp n'a pas entamée, la gloire artistique, dont nous sommes en Amérique les modestes, mais sincères représentants.

Un toast fut ensuite porté par M. Foutwengler à la Suisse, qui a sauvé quatre-vingt mille de nos soldats.

Puis, M. Jansen a revendiqué pour la Belgique, son pays, une place dans l'amitié de la France, à qui elle doit une grande part de son indépendance.

Enfin, M. Desjardin, chancelier du Consulat de France, a prononcé, au nom de M. de la Forest, empêché, quelques paroles de félicitations aux héros de la soirée.

Le 12 juillet eut lieu le dernier concert donné à New-York par la Garde républicaine. Ce concert, le plus beau de tous peut-être et assurément le plus productif, laissera dans le souvenir des musiciens

français une empreinte glorieuse. Une fois encore, on salua la France vaincue, mais toujours grande et respectée, dans la personne de nos soldats artistes, profondément émus des manifestations patriotiques dont ils étaient la cause.

— Ils nous ont apporté, a dit un Français de New-York, une branche de la couronne artistique restée verte au front de notre pays, et ce n'a pas été une médiocre joie pour nous de voir le peuple américain en prendre une feuille pour l'attacher fraternellement à sa boutonnière.

Après le concert, on passa dans les salons de Delmonico, où un splendide souper fut offert aux musiciens de la Garde par la colonie française : mets exquis, vins fins et abondants, rien n'a manqué à ce repas historique, couronné, comme on le pense bien, par des toasts nombreux en français et en anglais. C'était, dans toute l'acception du mot, une fête de famille. On a bu à la France, à la République, au chef vénéré du gouvernement, l'illustre M. Thiers, à nos frères morts sur le champ de bataille, aux gardes Lafayette, aux sociétés françaises de New-York, à l'Amérique, à l'union éternelle des deux drapeaux, etc. On a bu encore à Paulus, à Maury, à tous les musiciens français, et, par dessus tout, à l'Alsace et à la Lorraine, « dont les noms, toujours présents à notre esprit et toujours acclamés, doivent être le dernier mot, le *Delenda Carthago* de toutes les réunions françaises, de toutes nos émotions publiques et privées. »

Les premières lueurs de l'aurore aux doigts de rose caressaient les habitations de l'est de la ville, tenant à demi-ouvertes les paupières gonflées par le sommeil,

quand nos musiciens regagnèrent leurs hautes chambres de l'hôtel Grand-Central.

S'ils dormirent, ils dormirent peu. A neuf heures, ils bouclèrent leurs malles, et, à dix heures, ils roulèrent sur la route ferrée de Chicago.



XIII

De New-York à Chicago. — Un mot prophétique de Franklin. — Réception à Chicago. — Concert dans une église. — La Société de bienfaisance française. — Le banquet. — Les toasts. — Paulus à la messe. — Un sermon en l'honneur des musiciens français. — Deux concerts en un jour. — Départ pour Cincinnati.

L'hirondelle rasant la terre par une chaude journée et quand le ciel se charge d'électricité, n'est pas plus rapide que ce serpent à vapeur qui s'appelle le train express de New-York à Chicago. Malgré la fatigue des jours passés et la poussière soulevée par le passage du train dans cette course vertigineuse de trente-deux heures (ce même trajet se fait aujourd'hui en dix-huit heures!), nos musiciens ne se lassaient pas de contempler les beautés de la Pensylvanie, ce premier berceau des colonies anglaises dans le Nouveau-Monde.

Les beautés du paysage sont nombreuses, ici comme partout, dans cette pittoresque et vaste Amérique du Nord, où la nature, appelant le travailleur et l'inspirant, n'a pas moins fait pour la liberté que la sagesse humaine et la dignité des colons. Il semble, en effet, que l'homme se soit modelé sur la nature dans ce gigantesque pays, dont les Anglais n'avaient fait qu'un misérable comptoir de commerce, que l'indépendance et la constitution républicaine peuplèrent et enrichirent comme par miracle, et le mot socratique

de Franklin sur la fin de sa longue et vénérable carrière revient naturellement à l'esprit. La constitution était rédigée, il ne restait plus qu'à la signer. Franklin avait les yeux fixés sur la place qu'occupait Washington. Derrière le fauteuil du président était un tableau médiocre représentant un soleil. L'illustre vieillard, montrant ce tableau du doigt à ceux qui l'entouraient et qu'il voulait entraîner par patriotisme à signer avec lui la constitution (je dis par patriotisme, car elle ne satisfaisait pas entièrement Franklin), leur dit d'une voix prophétique :

« Les peintres déclarent que, dans leur art, c'est chose difficile que de distinguer un lever d'un coucher de soleil. Bien des fois, dans le cours de cette session, dans nos alternatives de crainte et d'espérance, j'ai regardé cette peinture sans pouvoir dire si c'était un lever ou un coucher de soleil ; mais, à cette heure, j'ai le bonheur de voir que ce n'est pas un soleil qui se couche, que c'est un soleil qui se lève »

C'était bien réellement le soleil de la liberté qui se levait sur l'Amérique et sur le monde entier.

Il semble que le temps suive la marche des trains et que la vapeur accélère la marche des heures. Nos musiciens, le succès et la gaieté au cœur, franchirent sans fatigue, presque sans y penser, la grande distance (quatre cents lieues) qui sépare la cité impériale de la capitale de l'Illinois, qui est devenue, elle aussi, une cité impériale et miraculeuse. En 1840, Chicago ne comptait pas 5,000 habitants. Dix ans plus tard, la population avait atteint le chiffre de 30,000. En 1860, il s'élevait à 113,000. En 1870, à 410,000. Quatre ans plus tard, un immense incendie qui éclata le 8 octobre détruisit 17,450 maisons. Il y eut près de cen

mille personnes sans abri. Près de deux cent cinquante périrent dans les flammes. Les pertes matérielles furent évaluées à un milliard deux cent cinquante millions de francs. Quelques années plus tard, la ville était rebâtie, considérablement agrandie, avec des maisons les plus hautes du monde, à douze, quinze et jusqu'à dix-huit étages, et peuplée de près d'un million d'habitants, et voilà le miracle ! Les Allemands comptent pour environ un tiers dans les habitants du Nouveau Chicago qui a reçu aussi un nombre notable d'Irlandais, d'Anglais proprement dits et de Scandinaves. Mais reprenons notre récit.

Dès leur arrivée en gare, les musiciens français constatèrent avec quel empressement on les attendait à Chicago. Plus de 40,000 personnes se pressaient à l'embarcadere pour les acclamer ; plus de 60,000 ont fait la haie jusqu'à l'hôtel *Continental*, où des chambres avaient été préparées à leur intention. Partout sur le parcours, cette immense population de curieux ne cessa de témoigner de sa vive sympathie pour nos soldats artistes.

Arrivés à l'hôtel, les musiciens de la Garde républicaine remercièrent la foule en exécutant *la Marseillaise*, suivie de l'hymne national américain. On soupa, et nos compatriotes purent se convaincre que la réputation de M. Cuny, comme chef de cuisine, n'était pas une réputation usurpée. Les visages s'épanouirent quand on vit du vin à table et des plats accommodés à la française aussi artistement, aussi savamment que chez Bignon, chez Marguery ou au café de Paris.

Le lendemain, à neuf heures du matin, le maire de Chicago, M. Madill, accompagné d'une partie de son conseil, vint gracieusement souhaiter la bienvenue

aux artistes français et leur annoncer que l'hospitalité de la cité leur était offerte.

Ce n'est pas sans surprise que nos musiciens apprirent que la salle où ils allaient donner un concert était... une église. Ce temple à tout faire avait un carillon qui, dès huit heures du soir, appela les fidèles de l'art en exécutant *la Marseillaise* et le *Hail Columbia*. A huit heures et demie, la recette est assurée : pas un prie-dieu — je veux dire une place — ne restait vacante, et le prix d'entrée avait été fixé uniformément à 5 dollars (25 francs).

En Amérique, les églises blanches, rouges, vertes, carrées ou pointues, à l'usage des cinq ou six cents sectes qui se partagent les âmes, ne sont point comme en France des édifices appartenant à l'Etat pour un usage exclusif ; ce sont des propriétés particulières qu'il faut faire produire et le plus possible. J'ai connu à New-York, et je l'ai dit ailleurs, un vénérable pasteur luthérien qui était propriétaire de l'église où il officiait. Un beau jour j'appris, qu'abjurant les erreurs du luthérianisme, il s'était converti au catholicisme. Puis le démon de l'erreur l'ayant tourmenté de nouveau, il passa de cette religion à une autre encore. Je voudrais croire que les intérêts du propriétaire de cet immeuble sacré n'ont pesé pour rien dans les décisions de la conscience de l'humble desservant du Très-Haut, mais, à vrai dire, je n'en suis pas tout à fait persuadé. N'est-il pas bien cruel pour un pauvre diable de propriétaire d'église de ne faire que des demi-recettes, quand, par le fait, nous adorons tous un Père commun et que toutes les prières lui sont agréables, à la condition d'être sincères ? Il faut, dans ce cas, ou qu'il essaie d'un culte plus rémunérateur, ou

qu'il cède aux offres des conférenciers et des virtuoses en quête de grandes salles pour leurs séances. Toujours est-il qu'à Chicago, nos musiciens firent *église pleine*, et que dans le temple de la divinité, devenu pour un moment le temple de l'art, Miss Gooddal se fit chaleureusement applaudir dans ce premier concert en chantant l'éternelle *Marseillaise*.

Le lendemain de cette brillante soirée, les musiciens de la Garde républicaine sont allés visiter la ville.

Le soir, nouveau concert à l'église. Même empressement du public et même succès enthousiaste.

Les musiciens de la Garde républicaine ont donné, à Chicago, neuf concerts « qui, écrit le *Courrier de l'Illinois*, ont satisfait à l'attente des plus grands amateurs de l'art, et ont même dépassé ce que la Renommée s'était plu à publier dans le monde entier. »

Les recettes de ces neuf séances musicales, dans les églises et ailleurs, ont produit 25,000 dollars (125,000 fr.), sur lesquels la Société de bienfaisance a prélevé 10 pour cent. C'est le droit des pauvres exercé dans le Nouveau-Monde, comme il l'est depuis plusieurs siècles en France, sur les représentations théâtrales, les concerts, etc., etc.

Banquets sur banquets, tout n'a été que banquet pour nos soldats-artistes, pendant leur excursion triomphale en Amérique.

La Société de bienfaisance française de Chicago devait nécessairement offrir son banquet aux musiciens de la Garde, et elle l'a fait avec une cordialité qui n'excluait pas la magnificence. Au park de Great-Garden, six cents couverts avaient été dressés. Mais une

pluie torrentielle, survenue soudain, refroidit l'enthousiasme des invités, et deux cents convives seulement — ce qui est encore un chiffre respectable — prirent place à table. On fut d'autant plus gai que le nombre des dîneurs était plus restreint, et que, comme il est dit dans *Zampa*, ces dîneurs « narguaient les « temps et les orages. »

Je ne suis point ennemi des toasts portés au dessert par des convives sympathiques et de bonne humeur, et j'ai lu avec intérêt les improvisations auxquelles donna lieu le banquet de Chicago.

Vers minuit, le docteur John D. Carr, président de la soirée, ouvrit le feu par ces mots d'une simplicité parfaite et d'un laconisme inattaquable :

« Au président de la République américaine. »

Aussitôt un des convives se lève et riposte par cet autre toast, non moins simple et non moins laconique :

« A la santé de M. Thiers. »

Cette santé, acclamée avec enthousiasme, provoque chez M. Niboyet quelques paroles bien senties.

A qui le tour? Une voix retentit :

« A nos hôtes, aux incomparables artistes de la Garde républicaine. »

Cette santé, couverte d'applaudissements, fournit au général Caméron, du *News*, une longue et noble réplique, dont nous extrayons le passage suivant :

« Le ciel bénisse la jeune République française ! Puisse la Musique de la Garde, unanimement proclamée par le peuple américain si non sans égale, du moins sans supérieure parmi tous les compétiteurs venus en contact avec elle ; puisse cette Musique être un gage de paix sur la terre et de bonne volonté entre

les hommes. Puissent ses notes martiales n'être plus la terreur du monde !

« Avec les États-Unis dans l'ouest et la vaillante et glorieuse France dans l'est, la main dans la main, non plus pour subjuguier les nations, mais pour promouvoir par des moyens paisibles les opinions républicaines et l'établissement des institutions démocratiques, qui peut douter de la possibilité de l'installation d'un gouvernement populaire sur tout le globe ? Puissent les États-Unis et la France continuer à l'avenir, comme aux beaux jours de l'indépendance américaine, d'être unis par les liens les plus forts de la sympathie, et devenir les instruments de l'abolition de tous les pouvoirs despotiques qui retiennent, depuis si longtemps, tant de nations sous le joug. »

Après ce speech tout américain, on a versé le champagne tour à tour en l'honneur de Chicago, du barreau, de la magistrature, de la presse, et... des dames.

Une surprise flatteuse était réservée à nos musiciens. Les citoyens de Chicago voulant perpétuer le souvenir du passage dans cette ville des virtuoses français, avaient pensé à leur offrir une médaille commémorative. MM. Paulus et Maury reçurent cette médaille en or ; celle des musiciens était en argent. M. G. Demars prit la parole à cette occasion, et, de son discours que nous voudrions pouvoir reproduire en entier, car il est rempli de belles et généreuses inspirations, nous détachons les lignes suivantes. S'adressant aux musiciens de la Garde républicaine, il leur dit :

« Votre visite sur ce continent est le point de départ d'un nouvel essor de la science musicale. C'est le plus bel encouragement donné aux artistes de ce pays,

pour s'efforcer d'arriver à la perfection que vous avez atteinte. Les revers de la France ne l'ont point vaincue. Il lui reste son peuple, qui produit des artistes et aussi des héros.

« C'est lorsque ses ennemis l'ont vue près d'expirer qu'elle s'est relevée plus grande, plus forte et plus prospère. Messieurs, à votre retour à Paris, dites à M. Thiers, dites à la France, que c'est là notre espoir et notre conviction. Monsieur Paulus, nous devons à M. Thiers votre visite, nous vous devons ce que nos cœurs ne savent reconnaître d'une manière suffisante. Cependant, à votre arrivée, vous avez vu plus de cent mille habitants de Chicago vous accueillir avec plus d'enthousiasme, de sympathie et de cordialité, que le prince de Galles, le grand-duc Alexis et l'ambassade Japonaise n'ont jamais reçus ici. Vous avez compris, Messieurs, comme vous étiez attendus, et comme à Chicago on aime la France. »

Très émus, le cœur battant dans leurs poitrines, MM. Paulus et Maury se sont levés et ont remercié les citoyens de Chicago. Le chef de la musique demande ensuite à sa troupe la somme de cent dollars pour les sœurs de charité de la ville, ce qui fut accordé immédiatement.

Le lendemain dimanche, 21 juillet, un curé de l'Ouest vint chercher M. Paulus et trois autres musiciens pour les conduire à la messe. Des places d'honneur dans le chœur, devant l'autel, avaient été réservées pour nos pieux compatriotes. Un missionnaire français de passage à Chicago voulut bien, sur la prière du curé, improviser un sermon à l'intention des musiciens présents.

Je regrette vraiment que rien de ce sermon n'ait

été conservé, mais on peut deviner que la musique, si en honneur à Rome aux grandes époques de la papauté, servit de thème aux variations de l'orateur religieux, qui s'adressait à des célébrités musicales et en pays étranger. Je ne sais donc rien au juste de ce qu'a dit le missionnaire, mais, à sa place, je sais bien ce que j'aurais dit. Mon discours aurait peut-être péché par certains côtés délicats de l'orthodoxie, mais il serait parti du cœur, ce qui est bien quelque chose, et j'aurais du moins respecté l'Histoire... Et, ma foi, si vous le permettez, je vais vous le faire, mon discours musico-religieux. S'il vous ennuie, vous *le* dormirez. N'est-ce pas le sort de beaucoup de sermons ? S'il vous intéresse, au contraire, vous me prêterez attention et me pardonnerez ce hors-d'œuvre, qui aura pour cinq minutes suspendu notre récit. M'y voici :

« Mes chers frères, aurais-je dit en m'adressant aux musiciens de l'armée, si on exécute chaque jour, et vous en êtes le plus glorieux témoignage, de belle musique militaire, on ne fait plus, hélas ! nulle part, de musique religieuse ; car vous serez de mon avis, mes chers frères, il n'est pas Dieu permis de qualifier de ce nom les milliers de petites messes et de petits motets écrits pour de petites chapelles, par de petits compositeurs, pour de petites voix, avec accompagnement de petites orgues, qui naissent chaque jour dans de certaines petites boutiques de l'ancien et du nouveau monde.

« Il faut, en vérité, que la bonté du Créateur soit ce qu'elle est : inaltérable et infinie, pour qu'il accepte sans courroux ce tas de petits hommages mal harmonisés, sans inspiration comme sans orthographe, ven-

du trop cher à un sou la page. Jamais, c'est triste à dire, l'art catholique n'a été plus misérable et plus indigne de son sujet que de nos jours. On a pensé que le sentiment religieux s'affaiblissant de plus en plus, il était tout naturel que les compositeurs de musique religieuse manquassent de l'inspiration qui caractérise les œuvres des grands maîtres tels que Bach, Haydn, Mozart, Chérubini, et plus récemment Charles Gounod. Apprenez, si vous ne le savez, que le concile de Trente a agité la question de savoir si l'on supprimerait la musique dans l'église, tant déjà, à cette époque, l'art était grossier et sans effet. Le moyen âge faisait de la musique religieuse non point une émanation de l'âme attendrie en communion avec la divinité, mais une affaire de simple calcul, par le moyen du contrepoint. Et sur quelles paroles souvent bâtissait-on ce contrepoint laborieux à quatre, à six, à huit et jusqu'à douze parties ? Une chanson populaire quelconque servait alors de thème aux savantes combinaisons des contrepointistes, lesquels ne soupçonnaient même pas, à quelques rares exceptions près, ce doux et poétique épanchement du cœur que plus tard le romantisme a fait naître et qui a pris le nom de sentiment religieux.

« Oui (aurais-je continué en regardant Paulus), le sentiment religieux, le plus complexe de tous les genres de sentiments, est en musique une création nouvelle. Il devait naître avec la renaissance des arts, de la littérature, des sciences, en un mot de la raison humaine. C'est un mélange de douce mélancolie, d'ardente aspiration au bonheur idéal, de désillusion des choses de ce monde, de dégoût et de révolte pour toutes les causes d'injustices, pour le droit violé,

pour les victimes de la force brutale, pour les souffrances du corps et de l'esprit, auxquels se joignent, ainsi que l'ont remarqué nombre de philosophes, notamment M. Beauquier, des idées de la raison pure, entre autres celles de l'infini et des causes premières. Comment échapper à cette loi de l'intelligence qui oblige à rattacher tous les phénomènes qu'elle perçoit à une source unique, et qui lui fait mettre dans un Être suprême les vérités morales dont nous avons la conscience ?

« On comprend, mes chers frères, qu'un semblable sentiment, formé de sentiments divers, soit facilement éveillé par un certain genre de musique accompagné de paroles qui en fixent le sens, surtout quand elle se produit sous les voûtes d'une église gothique, haute, vaste et sombre, où règnent, avec le silence et le mystère, la crainte et l'espérance, ces fondements de toutes les religions. Mais suit-il de ce que certaines mélodies, certaines successions d'accords placent l'âme dans cette situation à la fois inquiète et souverainement heureuse, qu'il existe une *musique religieuse* puisant sa force et son expression en elle-même ? Evidemment non, et, pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux en arrière, d'examiner les productions si souvent informes et sans nul sentiment de l'idéal qui caractérisent ce qu'on appelle les productions musicales de tout le moyen âge et d'une partie de la Renaissance.

« S'il existait véritablement dans la nature une musique religieuse que l'art n'eût fait que perfectionner, cette musique aurait partout le même caractère, au sud comme au nord, à l'est comme à l'ouest, car le sentiment religieux ne varie point ou varie peu avec les degrés de latitude.

« Les compositeurs qui, dans leurs productions religieuses, ont touché au sublime, n'étaient peut-être pas plus fervents catholiques que beaucoup de médiocres musiciens qui ont aussi composé pour l'Eglise ; mais ils avaient en eux la divine flamme de l'inspiration que Dieu donne à quelques-uns, quelle que soit d'ailleurs leur croyance. C'est ainsi que deux Israélites, entre autres, Meyerbeer et Halévy, ont écrit pour le service du culte catholique d'excellente musique, tout empreinte de mysticisme et d'idéalité religieuse.

« Non, la belle musique religieuse n'est pas l'expression de la foi, elle est celle du génie ; et j'oserai dire que pour la majesté du culte divin et l'enivrement de l'âme, il y a trop de médiocres compositeurs bons catholiques et pas assez de musiciens de génie quelle que puisse être leur confession. »

Voilà ce que j'aurais dit si j'avais été le sermonneur de Paulus et des musiciens français à Chicago ; mais je ne suis pas missionnaire.

Après avoir entendu la messe, Paulus s'est trouvé bien préparé pour conduire les deux derniers concerts annoncés pour Chicago.

Ces deux concerts eurent lieu dans cette même journée si bien remplie ; le premier, à 3 heures, au jeu de Paume ; le second, à 7 heures, au Rink de l'Ouest, grand emplacement où se pressèrent 6 à 8,000 auditeurs.

Ce fut une fête superbe et une recette monstre.

A minuit, un peu fatigués, mais heureux de leurs triomphes, nos musiciens prirent le train qui devait les conduire à Cincinnati, le pays où l'on tue, où l'on dépèce et où l'on sale les porcs à la mécanique. O progrès de l'industrie américaine, je te reconnais bien là !

XIV

Les wagons-lits. — Hamilton et sa mort tragique. — Réception à Cincinnati. — Premier concert dans cette ville. — Promenade. — Les cochons tués à la mécanique. — Deuxième et dernier concert.

Ce sont de très confortables wagons pour la nuit que ceux qui reçoivent les voyageurs sur les grandes lignes américaines. On les appelle des *wagons-lits*, et, par le fait, on y dévore l'espace à raison de cinquante kilomètres à l'heure, comme les créoles font la sieste, mollement étendu.

Nous avons bien en France, depuis quelque temps déjà, les wagons-lits, mais combien nous sommes loin encore du confortable merveilleux dont on jouit dans les trains qui parcourent les vastes réseaux de tous les Etats-Unis !

Nos musiciens ne s'aperçurent qu'ils roulaient sur la voie ferrée qu'en entendant prononcer le nom de la ville d'Hamilton, où ils s'arrêtèrent pour prendre le café.

Ceux de nos compatriotes qui connaissent l'histoire d'Amérique ne se seront pas arrêtés dans cette ville sans éprouver un sentiment de noble émotion au souvenir de ce nom d'Hamilton, qui fut porté par une des gloires les plus fières des Etats-Unis, par l'homme qui exerça la plus grande influence sur l'organisation de la grande République.

La France peut revendiquer une certaine part de cette gloire américaine, car si le père d'Alexandre Hamilton était écossais et appartenait à une branche de la grande famille de ce nom, sa mère était d'origine française. Elle descendait d'une famille de Huguenots persécutée par l'intolérance religieuse de Louis XIV, devenu vieux et craintif pour le sort de son âme royale. Faucette était le nom de cette famille, forcée de fuir devant les sabres des dragons de la dévote et orgueilleuse Mme de Maintenon, après la fanatique, inhumaine et révoltante révocation de l'édit de Nantes. Hamilton perdit sa mère étant encore bien jeune ; mais il dut à l'éducation qu'elle lui donna de parler correctement le français, et cette excellente femme forma son cœur à tous les nobles sentiments. Son père s'étant ruiné, on mit le petit Hamilton, alors âgé de douze ans, dans une maison de commerce. L'enfant était né pour d'autres destinées. Voici un curieux passage d'une lettre qu'il écrivit alors :

« Je méprise la basse condition à laquelle la fortune me condamne ; je risquerais volontiers ma vie, mais pas mon honneur, pour élever ma position. Je ne suis pas philosophe ; on peut dire que je fais des châteaux en Espagne, mais souvent le rêve devient la vérité, quand le rêveur a de la constance. Je voudrais qu'il y eût une guerre. » Voilà, on en conviendra, de bien énergiques et honnêtes pensées pour un gamin de douze ans. Mais, comme dit le poète, la valeur n'attend pas le nombre des années. Hamilton apprit tout et sans maître, comme avait fait J.-J. Rousseau, lequel affirme qu'on ne sait bien que ce que l'on a deviné. Cet illustre américain combattit de la plume et de l'épée pour l'indépendance de son pays et mourut

misérablement, en 1804, dans un duel avec Aaron Burr, vice-président des Etats-Unis.

Hamilton, écrit M. Laboulaye, ne craignait pas le duel; mais, suivant lui, se battre, c'était violer les lois de Dieu et du monde. Puis il avait des enfants, une femme qu'il aimait beaucoup, et même, il faut le dire à son honneur, des créanciers. Il avait besoin de vivre, non pour lui, mais pour d'autres. Hamilton se tira d'affaire comme on fait en pareille circonstance; il se dit qu'il était soldat, qu'il perdrait toute influence s'il ne se battait pas, et il se décida à se battre en disant à ses amis qu'il laisserait son adversaire tirer deux fois sur lui, et que, quant à lui il ne tirerait pas. Le mercredi, 11 juillet 1804, Aaron Burr traversa le North-River pour gagner le New-Jersey; il y trouva Hamilton accompagné de M. Pendleton et du docteur Hosack, un des médecins les plus considérables de New-York. Burr tira le premier : la balle frappa Hamilton au côté droit, passant au travers les vertèbres... Il vécut jusqu'au lendemain, deux heures.

Revenons à nos voyageurs. Après avoir pris le café à Hamilton, ils remontèrent en wagon et, à midi, ils arrivaient à Cincinnati.

Ici, comme dans toutes les autres villes de l'Union, nos musiciens avaient éveillé, avec une impatiente curiosité, les plus vives sympathies pour leur talent et l'habit de soldat français qu'ils portaient si dignement. Une foule immense les attendait à la gare avec une petite musique. Après l'échange des premières salutations, des premiers hurrah! et des premiers accords d'harmonie, les musiciens français furent conduits à l'hôtel Gibson, où — détail toujours fort intéressant — ils virent à table des bouteilles de vin à

côté de l'éternelle eau glacée. Le dîner fut servi à cinq heures (dix plats au moins), et à huit heures, de grandes voitures conduisirent nos virtuoses dans une sorte de halle ouverte aux expositions industrielles, et qui pouvait contenir environ six mille personnes assises. Toutes les places avaient été prises dans cette même journée, et le concert fut splendide. Je n'entrerai pas dans le détail de cette soirée, ce serait répéter ce que nous avons dit déjà pour les autres séances données ailleurs par cette Garde républicaine, toujours triomphante, et qui exerçait sur l'esprit public américain un véritable prestige.

Après ce brillant et bruyant concert, nos compatriotes de Cincinnati prirent nos musiciens sous le bras et les conduisirent dans une brasserie renommée, où un punch leur fut offert.

Le lendemain de ce jour, nos virtuoses étaient debout de bonne heure et, conduits par un cicerone intelligent, ils visitaient cette ville de Cincinnati, où plus d'une surprise leur était réservée.

Quand ils eurent admiré le fameux pont en fil de fer, la fontaine en bronze et quelques autres curiosités plus ou moins monumentales, le cicerone, s'adressant à Paulus, lui demanda de l'air le plus naturel du monde s'il aimait à voir tuer des cochons. Paulus crut avoir mal compris. Le cicerone reprit du même air simple et presque naïf :

— Je vous demande, monsieur Paulus, si vous aimez à voir tuer des cochons ?

— J'aime mieux en manger que d'en voir tuer ; mais pourquoi cette question singulière ?

— Ah ! monsieur, c'est qu'il ne vient pas un étranger à Cincinnati qui ne se donne le plaisir d'en voir

tuer quelques centaines. Nous les tuons et découpons à la mécanique ; c'est très curieux et fort amusant.

— Pas pour les cochons, je pense ?

— Mais ils ne s'en plaignent pas. Au reste, vous en jugerez, si vous voulez bien leur faire l'honneur de votre visite.

Paulus et Maury se regardèrent d'un air surpris, et le guide les conduisit contempler cette étrange et sombre usine, qui est certainement une des plus curieuses applications de la mécanique dans ce vaste pays d'Amérique, où la vapeur supplée partout et pour tout au travail direct des hommes, qui livrés à leurs propres forces iraient trop lentement en besogne, *time is money*.

Ce que m'ont conté Paulus et Maury de cette épouvantable, mais très utile et très ingénieuse machine, je le savais déjà et j'en ai même fait une description dans un de mes ouvrages sur les Etats-Unis. Les cochons ont seuls changé en Amérique, l'usine est restée la même, à quelques petits perfectionnements près, dont les compagnons de saint Antoine ne peuvent que se féliciter, car ils abrègent encore leurs souffrances. A cette heure, ils passent de vie à jambons, sans pour ainsi dire s'en apercevoir.

Les propriétaires de ce redoutable établissement, où des milliers de porcs trouvent tous les jours une mort aussi mathématique qu'extraordinaire, furent d'abord — ils le sont peut-être encore aujourd'hui — MM. Borello et Ainglinton, de Cincinnati.

L'usine se composait alors de quatre grands corps de bâtiments, rattachés tous par des ponts suspendus. Plus loin, comme des plaines vivantes, que va bientôt faucher la dévorante machine, sont parqués d'in-

nombrables troupeaux de porcs, appartenant à différents propriétaires, qui les amènent à cette usine comme on apporte du blé au moulin pour le moudre.

A un signal du mécanicien en chef, on lève une balustrade qui communique à l'entrée du premier compartiment de la machine, appelé l'égorgeoir, et l'opération de destruction commence. Les cochons, très serrés l'un contre l'autre, voyant une issue, se précipitent dans un corps de bâtiment jusqu'à un couloir étroit où ils ne peuvent passer qu'un à un. Arrêtés là un instant, ils ont le cou traversé par d'énormes couteaux, mus par la vapeur comme tout le reste de la machine. Le cochon, égorgé en moins d'une seconde, se trouve pris par les pattes de derrière et traîné violemment par des crampons qui le hissent jusqu'à une certaine hauteur déterminée. Là, il reste suspendu un instant, et passe plus loin sur un balancier mobile, sans cesse en mouvement, qui plonge l'animal dans un puits de vapeur et finit par l'étouffer, en l'échaudant. Le cochon, un moment plongé dans le gouffre, reparaît bientôt pour être saisi par de nouveaux crampons qui le traînent dans la broserie. Cette broserie cylindrique, munie de fortes brosses qui agissent en sens contraire, prend l'animal et lui fait faire, en le brossant, de dix à quinze révolutions en une demi-minute. Ce laps de temps suffit pour épiler le cochon et lui rendre la peau blanche comme celle d'un jeune poulet. Après cette opération, il est encore saisi par des crampons, qui le transportent dans un carré spécial, où il est fendu depuis la queue jusqu'à l'extrémité du museau. Des ouvriers choisissent alors les bonnes parties, qu'ils conservent, et jettent le reste dans une grande rigole. Cette rigole,

par les cours, traverse les bâtiments et va se perdre dans l'Ohio. Je vous demande si les poissons doivent être bien nourris dans les environs de Cincinnati?

Nous voici arrivés à l'avant-dernière étape de ce voyage foudroyant de la mort. Ici, le cochon, pris par un arbre de couche, est transporté dans un effroyable compartiment de la machine, qui le taille en tous sens avec une régularité parfaite. C'est horrible, mais d'un intérêt qui va toujours croissant. Plus loin, enfin, on sale les membres épars, qu'on accroche aux fumoirs, pendant que les autres parties de l'animal sont mises dans la saumure et enfermées dans des barils.

Tout cela se fait avec une si étonnante promptitude, qu'on a de la peine à suivre les porcs dans ce rude et multiple travail de tant d'opérations diverses. Les cochons succèdent aux cochons, comme les chevaux de bois succèdent aux chevaux de bois dans le jeu circulaire qui porte ce nom. Joignez à cela les cris rauques et sinistres de ces infortunés martyrs de notre bon appétit humain, — cochons égorgés, cochons suspendus en guirlandes sonores, partout autour de vous. Cette lugubre et horrible musique n'a pas de fin, car à mesure que les cris d'un cochon disparaissent étouffés par le puits de vapeur, la mécanique, sans cesse en mouvement, égorge un autre cochon, qui apporte son contingent de sourdes lamentations.

.. Les jambons de Cincinnati, dont les Parisiens apprécient le goût excellent, mais un peu sauvage, — les troupeaux innombrables de porcs aux environs de Cincinnati, vivant à l'état libre dans les bois, — proviennent tous ou presque tous de cochons tués à la mécanique.

C'est l'oreille encore pleine des plaintes *in extremis* de ces pauvres, mais gras et savoureux animaux (dont Emile Marco de Saint-Hilaire, passionné pour la musique de l'auteur du *Barbier* et de *Guillaume Tell*, écrivit un jour : « La musique de Rossini est comme le cochon, tout en est bon). que Paulus et Maury se rendirent, le soir de ce jour (23 juillet), au second et dernier concert donné dans cette ville par la musique française. Chaleur étouffante, mais forte recette et auditoire nombreux et enthousiaste.



XV

Une nouvelle à sensation. — Vol de cent cinq mille francs au préjudice des musiciens de la Garde républicaine. — La vérité sur ce vol. — Départ pour Pittsburg.

A l'issue de cette soirée, Paulus reçut une nouvelle terrible. On lui donna communication d'un télégramme de Chicago, par lequel était révélé le vol de cent mille francs (20,000 dollars) commis au préjudice des musiciens de la Garde républicaine. Plus cinq mille francs volés directement à M. Paulus. Les circonstances de ce double vol ont été mal racontées dans les journaux de Paris; nous allons rétablir les faits :

Nos musiciens avaient obtenu du gouvernement français l'autorisation d'aller à Boston prêter leur concours au grand festival de cette ville, et ils devaient revenir en France aussitôt après les travaux accomplis du jubilé. Mais l'effet extraordinaire, sans précédent en Amérique, produit par les virtuoses de la Garde républicaine, surexcita la curiosité de toutes les villes de l'Union et M. Paulus reçut, pour ainsi dire de partout, des propositions qui nécessairement devaient être refusées.

Cependant, le consul français de Chicago, un amateur distingué de musique doublé d'un philanthrope, ne désespéra pas de faire prolonger, au bénéfice de nos compatriotes malheureux sur la terre étrangère, le séjour de nos musiciens aux Etats-Unis.

Il écrivit en France, et fut assez heureux pour voir sa demande favorablement accueillie.

M. Niboyet obtint du gouvernement de la Répu-

blique française l'autorisation de donner un certain nombre de concerts à Chicago et dans l'ouest de l'Union, avec la musique de la Garde, au bénéfice de la Société de bienfaisance française. Des conventions furent réglées entre M. Niboyet et l'orchestre de M. Paulus; puis, notre consul, ne se sentant pas sans doute de disposition pour le métier d'*impresario*, céda son traité à un sieur Windham, directeur du théâtre de Chicago. Celui-ci avait offert de faire à ses risques et périls, l'entreprise; il payerait les musiciens le prix convenu, et, en outre, verserait dix pour cent sur la recette brute dans la caisse de la Société de bienfaisance; le reste servirait à couvrir les dépenses. L'affaire parut sûre pour tout le monde, et M. Windham devint l'entrepreneur officiel et responsable des concerts français.

Malheureusement, il s'adjoignit le nommé Steiner, un des plus forts coquins de l'ancien et du nouveau monde, sous les apparences du plus parfait gentleman, et c'est lui qui *sauva* la caisse en se sauvant avec elle.

Steiner fit son coup en homme expérimenté. Il ne se pressa point, attendit le bon moment, c'est-à-dire le moment où il n'y avait plus un dollar à encaisser à Chicago. On le croyait à Pittsburg en train d'organiser le concert annoncé après ceux de Cincinnati, quand, nous l'avons vu, les délégués français du Comité qui avaient suivi nos musiciens pour percevoir les droits de dix pour cent, reçurent le fatal télégramme par lequel ils apprenaient la fuite de cet agent infidèle, avec la somme de 100,000 francs.

Cette perte bien inattendue dut être, on le devine, très sensible aux artistes qu'elle dépouillait d'un bénéfice si bien acquis.

Chez le peuple américain le malheur de nos compatriotes fut plus vivement senti encore que par nos compatriotes eux-mêmes. Le larcin de Steiner excita l'indignation générale et provoqua de singulières fureurs. On parla de pendre sans forme de procès à la première branche d'arbre qu'on aurait sous la main le misérable voleur. Ce fut un concert de malédictions contre ce vil fripon dans toute la presse, et la police (elle est bien faite aux États-Unis) se mit à sa poursuite.

Pour le rattraper plus promptement et donner ainsi satisfaction au désir public, l'administration fit imprimer dans les journaux un avis qui est à la fois un trait de mœurs américaines et une marque de vif intérêt pour les victimes du vol. Nous transcrivons littéralement ces lignes :

\$ 2,000 de récompense.

pour l'arrestation de

BERTHOLD A. STEINER,

qui s'est enfui de Chicago (Illinois), vers le milieu de juillet 1872, avec les produits de concerts appartenant à la Société française de bienfaisance de Chicago, et à M. Wyndham, administrateur des concerts français,

s'élevant \$ 20,000.

Signalement de Steiner :

Agé de vingt-quatre à vingt-cinq ans, juif anglais, parle allemand couramment; cheveux noirs, front élevé, porte la raie au milieu des cheveux, yeux noirs et brillants, sourcils noirs, nez israélite long et épais, dents blanches et saines, lèvres épaisses, bouche petite, moustache clairsemée, visage rond et uni, contenance ouverte et franche, *sourire habituel et*

insinuant, teint pâle à l'espagnole, vif d'allures, manières raffinées, cou arrondi et d'apparence juvénile; s'habille simplement et généralement de gris, épaules rondes, inclinées, taille 5 pieds 6 pouces environ, poids de 125 à 130 livres.

Il dit avoir été autrefois secrétaire du « *Beaumont Literary Institute* » à Londres, Angleterre.

Il était agent de l'Agence « *Western Star* », Wabash avenue, à Chicago, Illinois.

On peut envoyer les informations à

JAMES J. KELSO, surintendant de police,

Ou au capitaine JAMES IRVING,

Detective Office, 300 Mulberry street, N.-Y.

Non-seulement ce curieux avis fut imprimé dans les journaux aux États-Unis, mais on le tira à part en nombre considérable, pour être envoyé comme circulaire sur tous les points de l'Union.

Il semblait que le malfaiteur ne pourrait échapper à la police. Mais l'Amérique est grande, elle est riche en forêts, dont beaucoup sont pour ainsi dire impénétrables. Steiner se sera sans doute enfoncé comme un gorille dans quelque bois, où il vit peut-être encore à cette heure de la rude existence des solitaires, avec ces 20,000 dollars mal acquis, qui ne valent pas, dans ses mains criminelles, ce que vaudrait un penny pour l'homme fort de sa conscience et libre de ses actions.

Toujours est-il que ce juif anglais, *au sourire habituel et insinuant*, n'a pu être retrouvé, et que l'argent volé est resté perdu pour la Société de bienfaisance française, aussi bien que pour nos soldats artistes et pour M. Windham.

Et comme, suivant le proverbe, un malheur n'arrive

jamais seul, le jour même où le vol de Steiner fut connu, Paulus était dévalisé d'une somme de 5,000 fr. lui appartenant en propre.

Le chef de la musique de la Garde républicaine avait négligé de déposer au bureau de l'hôtel mille dollars renfermés dans son sac de nuit. Pendant le concert, un de ces adroits pick-pockets, comme il ne s'en trouve guère qu'en Angleterre et en Amérique, s'introduisit dans la chambre du musicien, ouvrit son sac de nuit et y déroba tranquillement toutes les valeurs qui y étaient contenues. Des domestiques le virent qui sortait de la chambre, mais ils le prirent pour un gentleman ami de M. Paulus, et envoyé par lui pour chercher un objet oublié.

Il y aurait une série de physiologies fort intéressantes à faire de toutes les espèces de fripons américains. Ces fripons ont leur physionomie particulière, leurs *trucs*, leur *faire*, qui évidemment appartiennent à une école nouvelle. On ne s'empare pas partout de la même façon du bien d'autrui. Nous avons nos voleurs, qui certainement ont bien leur petit mérite, les Américains ont les leurs, qui se distinguent de leurs confrères d'Europe par l'audace alliée souvent à un esprit inventif. Les Américains ont les *rowdies* — les *shorts* — les *swell-boys* — les *gamblers* — les *buglers* — les *swindlers* — les *loafers* — les *blacklegs* — les *runners* — les *peter-funks* — les *roughs* — les *killers*, etc.

J'en passe et des plus coquins, sans parler de ceux qui, comme les chirurgiens, emploient le chloroforme et opèrent sans douleur. Ces délicats philanthropes s'approchent sans bruit, la nuit, un flacon à la main, jusqu'au lit du citoyen dont ils convoitent le bien, lui

font respirer les vapeurs stupéfiantes, et quand ils le jugent hors d'état de les gêner dans leurs recherches, bouchent le flacon qui servira pour d'autres victimes, et agissent librement. Ce ne sont pas des assassins, oh ! Dieu, non ! ils ne tueraient pas une mouche ; mais chloroformiseraient volontiers le genre humain tout entier pour le bon motif, pour le vol que nos excellents anarchistes, dont Ravachol fut le type parfait, regardent comme une « restitution ». Voilà une application de l'endormante liqueur qu'on aurait difficilement prévue et qui prouve de la manière la plus *stupéfiante* les ressources géniales des agents de la *restitution* en Amérique.

Après les cent mille francs enlevés, ce vol de cinq mille francs combla la mesure. Les musiciens ne savaient plus s'ils devaient avancer ou reculer, se rendre à Pittsburg ou filer droit sur New-York. Le découragement était dans tous les esprits, et il y avait, en vérité, bien de quoi. Cependant on décida qu'on effectuerait la tournée projetée de concerts, et M. Maury, connaissant l'affection que chacun des musiciens de la Garde portait à son chef, proposa de faire supporter par tous une perte trop sensible pour un seul. Paulus refusa. Plus tard, il est vrai, un concert eût lieu à Boston, qui répara pour Paulus la perte des mille dollars volés.

De nombreux habitants de Cincinnati firent la conduite à nos soldats artistes qui prirent la ligne de Pittsburg.

A dix heures, le lendemain, ils s'arrêtèrent dans une sorte de grand village où ils prirent le café, et à midi ils faisaient leur entrée à Pittsburg.



XVI

Go a head. — Accident en route. — Concert à Pittsburg. —
Départ pour Philadelphie.

Pittsburg est une ville de fabriques. L'aspect en est sombre et l'on y respire un air enfumé qui vous prend à la gorge et noircit en quelques heures les cols de chemise les plus blancs et les mieux empesés. Les blanchisseuses s'en réjouiraient fort si l'usage des cols en papier, des manchettes et même des devants de chemises en cette même matière n'étaient, depuis longtemps déjà, d'un usage universel à Pittsburg.

On découvre toute la ville en sortant du dernier tunnel qui se trouve sur une hauteur, et l'atmosphère épaisse qui l'entoure rappelle le ciel de Londres et de Manchester.

Ce n'est point gai, mais le voyageur éprouve, en voyant Pittsburg, un soulagement tout particulier, qui s'explique par les dangers de traverser des tunnels d'où l'eau suinte en si grande abondance qu'elle produit l'effet de la pluie. On comprend le peu de solidité de travaux d'art, d'ailleurs assez légèrement faits, dans un pareil milieu. D'autant plus, qu'en Amérique, on attend assez généralement qu'un tunnel ou un pont de chemin de fer soit renversé par accident avant de songer à le réparer. La vie des hommes compte pour si peu dans ce pays que l'immigration peuple sans cesse avec le trop plein des États européens !

Ici, comme partout où s'arrêtèrent nos musiciens, les Allemands sont en nombre. Ils ont leurs journaux écrits en allemand, leurs enseignes de boutique allemandes, et pèsent fortement dans les élections. M. de Bismark le sait bien !!

Aux États-Unis, tout s'improvise, notamment les chemins de fer. *Go a head!* Tant pis si la tête va donner contre quelque obstacle qui enfonce le crâne! Les voûtes des tunnels sont si basses, en même temps que si humides, sur le chemin de fer de Cincinnati à Pittsburg, qu'un des wagons où se trouvaient quelques-uns de nos compatriotes, s'accrocha légèrement. Les voyageurs ressentirent une légère secousse par le haut, mais personne ne fut blessé et il n'y eut même, pour ainsi dire, aucun dommage matériel causé.

Dans cette ville de hauts-fourneaux, où la moitié de la population travaille du rude labeur des usines, nos musiciens furent reçus avec autant d'empressement, autant d'enthousiasme que dans Boston, la nouvelle Athènes.

La conduite leur fut faite jusqu'à l'hôtel Monogehala, où des logements avaient été retenus pour tous. L'hôtel, confortable comme tous les hôtels des États-Unis, est agréablement situé sur les bords de l'Ohio, en face des mines de charbon.

Le concert a eu lieu à l'Opera-house, qui contient deux mille places. Non seulement toutes les places furent prises par des personnes qui les avaient louées plusieurs jours à l'avance, mais les curieux affluaient dans les couloirs et partout où il était possible de se caser sans mourir étouffé.

Jamais on n'avait vu pareille affluence. Un moment on put craindre une catastrophe, car la salle très légè-

rement bâtie; craquait sous le poids des auditeurs. Dieu merci, rien de fâcheux n'arriva pourtant, et le théâtre tint bon, quoique se plaignant. Même au bruit des hurrah et des applaudissements qui furent formidables, il ne s'écroula pas.

Les musiciens de la Garde républicaine n'attendirent pas le lendemain pour continuer leur route. Ils avaient hâte d'en finir, et désiraient vivement regagner New-York pour se rapatrier, surtout depuis les vols dont ils avaient été victimes. Les derniers jours d'un voyage sont longs à l'étranger, et la voix des amis et de la famille se fait entendre à travers l'Océan, qui vous dit : — Allons ! il faut rentrer.

Donc, le soir de ce jour, nos compatriotes prirent le train de Philadelphie, où ils arrivaient le lendemain.



XVII

Séjour à Philadelphie. — Penn et les Quakers. — Premier concert dans la salle de l'Opéra. — Un curieux bâton de chef d'orchestre offert à Paulus. — Promenade sur la rivière de la Ware. — Paulus et quinze de ses musiciens vont à la messe et exécutent des marches religieuses pendant l'office divin. — Départ pour Baltimore.

Il n'est même pas besoin de connaître le grec comme Homère ou Aristophane, pour comprendre que Philadelphie signifie Cité de l'amour fraternel. Cette ville historique, la capitale de l'État de Pensylvanie, a été appelée aussi *Quaker-City*, qui veut dire la ville des Quakers.

C'est qu'en effet Philadelphie fut pendant longtemps le séjour de prédilection de ces honnêtes mais peu récréatifs sectaires, dont les hommes portent encore une longue redingote, qui descend jusqu'aux talons et n'appartient qu'à cette institution, pendant que leurs austères compagnes se couvrent d'une robe dont la taille est au-dessous des bras, et s'enveloppent les épaules, pour sortir dans la rue, d'un mouchoir de poche rayé, assujéti par une épingle. Pauvres femmes! ce n'est pas en parlant d'elles qu'on dira jamais que les filles d'Ève sont coquettes. Et, de fait, je n'ai jamais rien vu de plus respectable et de moins folâtre que ces couples de Quakers, qu'on rencontre à New-York en assez grand nombre, mais qui, à Philadelphie, sont là pour ainsi dire chez eux.

Ce fut, on le sait, un Quaker, William Penn, fils unique du chevalier Pen, vice-amiral d'Angleterre et favori du duc d'York, depuis Jacques II, qui donna son nom à la Pensylvanie, et posa la première pierre de la cité où se tinrent les premières réunions du congrès, et où, le 4 juillet 1776, fut signé, dans la maison d'État, l'acte solennel de l'indépendance américaine.

Les musiciens de la Garde républicaine durent éprouver un sentiment de respect à la vue de cette ville sanctifiée par de si grands et si heureux événements, et que les primitifs et vertueux habitants avaient en quelque sorte préparée, par la rigidité de leur conduite, à recevoir la déclaration des citoyens américains. Par cette déclaration, les Américains prenaient possession de leur pays natal au nom des principes de liberté et de justice, qui en ont fait la puissance et l'étonnante prospérité.

Penn vint s'établir à Philadelphie en 1684, avec un certain nombre de coreligionnaires, auxquels il donna l'exemple de toutes les vertus domestiques et sociales. Ses maximes étaient : — Paix à tous les hommes (les Quakers se laissent tuer sur les champs de bataille et ne tuent jamais) ; — tolérance absolue en matière de religion ; — liberté de pensée et d'action dans les limites tracées par la conscience, la morale évangélique et les lois du pays.

Avec de semblables maximes, toujours observées, la Pensylvanie ne tarda pas à prospérer ; elle se peupla d'hommes laborieux, de femmes honnêtes, bonnes ménagères, et le bonheur régna sur cette terre bénie de l'*amour fraternel*.

Il y a bien des sortes de vanité, dit quelque part

Voltaire; elle est belle celle qui, ne s'arrogant aucun titre, rend presque tous les autres ridicules. Je m'accoutume bientôt à voir un bon Philadelphien me traiter d'ami et de frère; ces mots raniment dans mon cœur la charité, qui se refroidit trop aisément. Mais que deux moines s'appellent, s'écrivent votre Révérence; qu'ils se fassent baiser la main en Italie et en Espagne; c'est le dernier degré d'un orgueil en démence; c'est le dernier degré de sottise dans ceux qui la baisent; c'est le dernier degré de la surprise et du rire dans ceux qui sont témoins de ces inepties.

Les Quakers, ou primitifs, ou membres de la primitive église chrétienne, ou Pensylvaniens ou Philadelphiens, ont la noble et sainte prétention de se conformer rigoureusement aux prescriptions de Jésus-Christ dont, disent-ils, on a faussé les doctrines au point que, s'il eut vécu sous le doux règne de la très sainte Inquisition, il eut été appelé devant cet horrible tribunal, jugé et condamné comme hérétique, comme un suppôt de Satan et brûlé vif en place publique pour la plus grande gloire de Dieu. Je n'ai pas de peine à le croire, car je ne vois guère que les quakers qui suivent à la lettre les divins enseignements de Jésus. Voltaire, qui était un esprit très religieux dans la haute et véritable acception de ce terme, et qui, par conséquent, aimait l'humanité, communiquait de sentiment avec les quakers. Il manifesta même le désir qu'il aurait eu d'aller vivre au milieu d'eux, en Pensylvanie, si pour gagner cette terre promise, il n'eut fallu traverser l'Océan à une époque où un pareil voyage était pénible, long et incertain. Ce qu'il dit à ce sujet trouve ici sa place, et les lignes qu'on va lire ont plus d'un genre d'intérêt.

Elles doivent revenir curieusement à l'esprit de ceux de nos musiciens qui les avaient lues dans le *Dictionnaire philosophique* :

« Je vous dirai que j'aime les Quakers. Oui, si la mer ne me faisait pas un mal insupportable, ce serait dans ton sein, ô Pensylvanie, que j'irais finir le reste de ma carrière, s'il y a du reste. Tu es située au quarantième degré, dans le climat le plus doux et le plus favorable; tes campagnes sont fertiles; tes maisons commodément bâties; tes habitants industriels; tes manufactures en honneur. Une paix éternelle règne parmi tes citoyens; les crimes y sont presque inconnus; et il n'y a qu'un seul exemple d'un homme banni du pays. Il le méritait bien. C'était un prêtre anglican qui, s'étant fait Quaker, fut indigne de l'être. Ce malheureux fut sans doute possédé du diable; car il osa prêcher l'intolérance : il s'appelait George Keith : on le chassa; je ne sais où il est allé; mais puissent tous les intolérants aller avec lui ! »

L'illustre écrivain du XVIII^e siècle nous donne ensuite quelques détails intéressants sur la population de la Pensylvanie à cette époque et sur le prix des terrains. Il est curieux de faire, sous ce rapport, la comparaison des temps passés avec les temps présents :

« Des trois cent mille habitants qui vivent heureux chez toi (la Pensylvanie), il y a deux cent mille étrangers. On peut pour douze guinées acquérir cent arpents de très bonne terre; et dans ces cent arpents, on est véritablement roi, car on est libre, on est citoyen. Vous ne pouvez faire de mal à personne et personne ne peut vous en faire; vous pensez ce qu'il vous plaît et vous le dites, sans que personne vous

persécute; vous ne connaissez pas le fardeau des impôts continuellement redoublé; vous n'avez point de cour à faire; vous ne redoutez point l'insolence d'un subalterne important. »

Sous bien des rapports, la fraternelle Pensylvanie n'a pas varié, mais sur le prix des bonnes terres!...

Il était deux heures de l'après-midi quand nos virtuoses, après le merveilleux défilé dans les montagnes de la Pensylvanie, qui les frappa d'admiration par les beautés du paysage, arrivèrent en gare de Philadelphie. Des milliers de personnes attendaient nos compatriotes pour leur faire escorte. La procession dans la ville ne dura pas moins de deux heures, pendant lesquelles les soldats artistes purent admirer l'extrême propreté de la cité, ses rues tirées au cordeau, ses maisons régulièrement bâties, d'un si agréable aspect, ses riches magasins et le mouvement de la population. Vue d'une hauteur, Philadelphie offre l'aspect d'un large damier dont chaque bloc de maisons formerait une case.

Cette longue procession avait ouvert l'appétit des musiciens. Quel ne fut pas leur désappointement en retrouvant à Philadelphie la table de Clarendon-hôtel, de Boston, avec les légumes sans assaisonnement, le céleri, sans huile ni vinaigre, posé comme des bouquets de fleurs dans de longs vases, et l'éternelle eau glacée sans vin, le tout servi par des nègres! Il fallut se résigner pourtant, mais la révolte fut générale, de ces estomacs français habitués à un régime plus savant et plus confortable!

Le premier concert eut lieu le 25 juillet dans la salle de l'Opéra. C'est un local très beau, qui compte trois mille places numérotées.

Il me semble presque inutile de dire que la salle était comble. Tout le monde, à Philadelphie, voulait voir et entendre les soldats virtuoses, et si la salle eût pu fournir six mille places au lieu de trois mille, elle n'eût pas été moins promptement remplie.

L'enthousiasme provoqué par la parfaite exécution de cet orchestre militaire ne fut pas moins grand qu'il avait été à Boston, à New-York et à Chicago. Plusieurs morceaux durent être bissés, et le public ne pouvait se lasser d'applaudir, notamment les solos de cornet à pistons et de flûte. A l'issue du concert, les Français résidant à Philadelphie invitèrent les musiciens de la Garde républicaine à venir partager avec eux une collation à l'hôtel Pietri.

Là, une surprise, qui dut les toucher profondément, était réservée à M. Paulus.

Un bâton de chef d'orchestre, fait avec du bois tiré d'un vaisseau américain qui a joué un rôle des plus glorieux dans la guerre déclarée par les États-Unis à l'Angleterre le 18 juin 1818, lui fut solennellement offert. Cette déclaration de guerre avait paru aux Anglais un acte de folie causée par l'orgueil de la jeune république américaine. Il arriva même qu'un membre du Parlement ne put, en pleine séance, s'empêcher de beaucoup rire en récapitulant les navires dont se composait la flotte américaine comparée à la flotte anglaise. En effet, la disproportion semblait choquante. Les États-Unis n'avaient alors, pour se mesurer avec la fière et puissante Albion, que sept frégates en état de service, deux autres frégates qui ne valaient pas les réparations qu'elles commandaient et un navire du même nombre de canons, encore sur chantier, deux bricks et trois lougres avec quatre

schooners, quatre bombardières et cent soixante-dix barques canonnières. C'était tout, et ce tout n'était vraiment pas grand'chose.

Les Anglais disposaient — sans compter les vaisseaux en construction ou en réparation, et pour ne parler que des bâtiments prêts à entrer en campagne, — de quatre-vingt-seize vaisseaux de ligne; de huit autres vaisseaux de cinquante et de quarante-quatre canons; de cent quarante-trois frégates; de cent trente-trois bricks et yachts; de trois bombardières et brûlots; de vingt-neuf cutters et de quarante-huit barques canonnières.

Voilà les forces relativement colossales contre lesquelles les Américains avaient osé se heurter.

Cette audace pouvait d'autant plus passer pour de la folie aux yeux de l'Angleterre, que les navires britanniques se trouvaient répartis alors de la manière la plus désavantageuse pour les Américains. A Halifax, à Terre-Neuve, dans les Indes occidentales et dans l'Amérique méridionale, les Anglais avaient sept vaisseaux de cinquante et de quarante-quatre canons, vingt et une frégates et soixante autres bâtiments de moindre importance, formant un total de cent et un navires dans les eaux américaines.

Tant de chances en faveur des Anglais ne firent qu'exciter l'enthousiasme du jeune peuple, trempé dans sa noble indépendance. Si le chiffre des navires était restreint de leur côté, en revanche, le nombre des héros était grand, car chacun, dans cette guerre brillante et disproportionnée, mourut ou vainquit en héros.

On comprendra, après ces quelques lignes, la valeur morale qui s'attachait au présent offert à M. Pau-

lus, et avec quelle gratitude dut le recevoir notre compatriote.

Le lendemain du jour de leur arrivée à Philadelphie, la colonie française vint prendre dans leur hôtel nos braves musiciens, pour les conduire à Fairmont-Park, qui est la promenade favorite de cette ville.

De ce park, qui est parfaitement entretenu et pittoresquement tracé, on jouit doublement d'une belle vue sur la ville et sur la rivière Schukill.

A trois heures, les musiciens ont cessé leur promenade pour prendre place à une table servie à la française, par les soins de la colonie française de Philadelphie qui offrait le repas de l'amitié à nos compatriotes.

Deux heures après, les musiciens de la Garde républicaine rentraient à leur hôtel.

Le soir de ce jour si agréablement rempli, il y avait concert. Salle pleine et enthousiasme aussi grand, aussi général que la veille.

Le lendemain, 27 juillet, les lions de l'harmonie militaire furent conduits en bateau à vapeur sur la rivière Delaware, qui forme un port à l'est de la ville. Ce port peut contenir un grand nombre de vaisseaux. La promenade fut, sous tous les rapports, très agréable, mais elle ne dura pas aussi longtemps qu'on l'aurait désiré, nos musiciens ayant annoncé une matinée musicale dans la salle de l'Opéra.

Les concerts de jour, disons-le, réussissent médiocrement partout en Amérique, où le soin des affaires retient les hommes dans leurs offices ou magasins. Les désœuvrés, si nombreux partout en Europe, sont rares dans le Nouveau-Monde, et c'est presque un déshonneur, là-bas, de ne pas s'occuper utilement en

travaillant. Malgré tout l'attrait de cette matinée musicale, la salle n'était qu'à moitié pleine et le beau sexe s'y trouvait en grande majorité.

Le concert qui fut donné le soir de ce même jour attira plus de monde, mais la salle présentait néanmoins beaucoup de places vides. La saison était très avancée et la ville se dépeuplait d'heure en heure rapidement, de presque toutes les familles aisées qui se rendaient aux stations balnéaires à la mode, telles que Saratoga, New-Port, etc.

Le lendemain, c'était un dimanche, Paulus alla avec quinze de ses musiciens dans l'église Saint-Pierre pour y entendre la messe et l'embellir de plusieurs marches religieuses. Ces harmonies en l'honneur du Très-Haut impressionnèrent vivement les fidèles de ce temple catholique. Le lendemain, les journaux de Philadelphie s'empressèrent de rendre hommage au pieux concours du chef de la Musique de la Garde républicaine, qui ne manqua jamais l'occasion de mettre son talent au service de sa dévotion.

Quelques heures plus tard, l'orchestre militaire partait pour Baltimore, surnommée la ville des monuments.



XVIII

Quelques mots sur Baltimore. — Les maisons du Seigneur. — La liberté de conscience. — Une citation de Talleyrand. — Les femmes de Baltimore. — Le concert au baiser. — Concert de la Garde républicaine. — Un pot-au-feu glorifié. — Départ de Baltimore pour New-York.

Le Petapsco-River traverse Baltimore comme la Seine, Paris. Un nombre assez considérable de ponts relie les deux rives de la ville bâtie sur un terrain incliné.

A Baltimore, les étrangers ne manquent pas d'aller contempler la haute et majestueuse colonne consacrée à Washington, au-dessus de laquelle est la statue de l'illustre citoyen. Ce monument commémoratif est d'un bel effet, et nos soldats artistes le saluèrent avec respect.

Mais ce qui frappe d'étonnement le voyageur à Baltimore, c'est le nombre prodigieux d'églises, de temples et de chapelles, à l'usage de tous les cultes. Si les âmes ne sont pas toutes sauvées à Baltimore, ce ne sera pas par le manque de directeurs de conscience. Chacun, il est vrai, la dirige à sa façon dans cet heureux pays de liberté où l'inquisition catholique ne régna jamais, pas plus que l'intolérance protestante, juive ou musulmane. Là, toutes les religions sont libres et tous les cultes sont permis. C'est la concurrence des choses célestes sans autre restriction que les lois naturelles de la morale pure.

Aux termes de la Constitution américaine, le con-

grès ne peut faire aucune loi relative ni à l'établissement d'une religion, ni pour prohiber son exercice.

Aucun serment religieux ne peut jamais être requis comme nécessaire pour posséder une place ou un office public dans les États-Unis.

En justice seulement on prête serment sur la bible.

On ne saurait, on le voit, dégager plus complètement les intérêts du ciel des obligations de ce monde, dans une société qui vise avant tout, à faire des citoyens. C'est la bonne manière, celle-là, et ce qui le prouve, c'est le parfait accord qui existe entre des gens appartenant à tous les cultes. Déjà, à l'époque où Talleyrand visita l'Amérique, il fut frappé de cet accord de tant de dissidents, et voici ce qu'il en dit dans un mémoire peu connu sur les relations commerciales de l'Angleterre avec les États-Unis :

« Au premier abord, il paraîtrait que ces sectes conservant après leur transmigration leur caractère primitif, il serait naturel de craindre qu'elles ne troublent aussi la tranquillité de l'Amérique. Mais combien est grande la surprise du voyageur quand il les voit existant toutes dans ce calme parfait qui ne paraît jamais devoir être troublé ; quand, dans la même maison, le père, la mère, les enfants suivent chacun paisiblement et sans opposition la croyance qu'ils préfèrent ! J'ai été plus d'une fois témoin oculaire de ce spectacle auquel rien de ce que j'avais vu en Europe n'avait pu me préparer. Le jour consacré à la religion, tous les individus de la même famille sortent ensemble ; chacun se rend à l'église de sa secte et, retournés ensuite dans leurs maisons, ils se réunissent dans leurs occupations domestiques. La diversité des opinions religieuses n'en produit aucune

dans leurs sentiments ou dans leurs autres habitudes ; il n'y avait point de dispute à ce sujet, dont même on ne faisait jamais mention. »

Que pensent de cette déclaration les partisans d'une religion d'État !...

Les choses, depuis Talleyrand, n'ont pas changé en Amérique sous le rapport de la liberté des cultes, et l'avenir n'est point menacé.

Puisqu'on a surnommé Baltimore la ville des monuments, contemplons la cathédrale catholique que Paulus a trouvée spacieuse, bien ordonnée à l'intérieur, mais hors de toute comparaison avec les belles cathédrales gothiques ou de la Renaissance dont l'Europe est couverte. La cathédrale de Baltimore forme une croix grecque avec un dôme au centre. L'orgue de cette église passait alors pour être le plus grand et le plus complet de toute l'Amérique.

Baltimore (charmant privilège) a la réputation de posséder les plus jolies femmes des États-Unis. Certes ce n'est pas peu dire, car les Américaines (leur réputation est bien établie à Paris) sont jolies, gracieuses et séduisantes autant que puissent l'être des filles d'Ève. Pour enflammer l'imagination et captiver le cœur que pourrait-il leur manquer ? Rien. Elles sont rieuses, coquettes, spirituelles, capricieuses, angéliques, diaboliques, bonnes, généreuses, dévouées et excellentes ménagères tout à la fois, quand le mari ou le père a perdu sa fortune et *qu'il le faut*. Et que d'ingénieuses et piquantes inventions dans ces charmantes petites fêtes, lorsqu'il s'agit de venir en aide à l'infortune !

Je crois avoir raconté ailleurs un *concert au baiser* donné précisément à Baltimore, il y a quelques an-

nées, dans des conditions qui méritent d'être rappelées. Victorien Sardou m'a fait l'honneur de porter à la scène dans *Rabagas* ce concert au baiser, et j'y ai reconnu mes phrases. Il n'a manqué à ma gloire que de participer officiellement au succès pour si peu que ce soit. Déjà dans ses *Femmes fortes*, le même illustre auteur dramatique avait largement puisé dans mon volume *Trois ans aux États-Unis* ; sa pièce, du reste, et suivant le langage des coulisses, fit peu d'argent. Elle n'en fit point du tout pour moi et je n'ai jamais songé à m'en plaindre à qui que ce soit, ni à réclamer auprès de personne. Pourquoi, au fait, puisque nous venons de parler du Concert au baiser, ne dirions-nous pas comment les choses se passèrent. Cet épisode anecdotique ne sort pas de la musique après tout, et présente un de ces traits de mœurs qu'on chercherait vainement ailleurs que dans le Nouveau-Monde.

On s'est avisé de bien des moyens pour exciter la charité en faveur des pauvres. On a fait des sermons dans les églises, on a donné des représentations au théâtre, organisé des loteries, établi des ventes où de grandes dames jouent le rôle de simples marchandes, etc., etc. Il appartenait aux demoiselles américaines de provoquer la générosité publique par un moyen qui, s'il se propage, devra enrichir les pauvres de tous les pays..

Un concert avait été organisé à Baltimore au profit des indigents. Des artistes de choix devaient s'y faire entendre et de jolies demoiselles, nommées patronnesses, s'étaient chargées de placer les billets parmi leurs connaissances. Le jour du concert venu, les gracieuses commissaires constatèrent que la recette laissait beaucoup à désirer.

Que faire ?

Tout à coup une de ces demoiselles, Lucy S..., belle blonde de dix-sept ans, et qui appartenait à une des familles les plus distinguées de la ville, s'écria :

« J'ai une idée !

— Voyons l'idée, dirent les jeunes patronnesses.

— Elle est hardie, mon idée, reprit mademoiselle Lucy, désespérée même, mais, si vous l'approuvez, nos pauvres feront une recette d'or, et notre amour-propre sera sauvé.

— Parlez, parlez, dirent toutes les jeunes filles.

— Il s'agit d'accorder le droit d'un baiser sur le front à tous ceux qui prendront des stalles à dix dollars. »

Un murmure d'étonnement et d'hésitation accueillit cette proposition désespérée, en effet, comme l'avait dit miss Lucy.

Quand l'ordre fut un peu rétabli, la plus âgée prit la parole :

« Il y a du bon, dit-elle, dans la proposition de notre excellente amie. On peut en régulariser l'exécution de la façon la plus simple.

— Ah ! dit une brune piquante, si l'on peut en régulariser l'exécution, je donne ma voix à la proposition de Lucy.

— Voici : Quand viendra le moment, nous nous mettrons toutes en ligne à l'entrée de la salle du concert, et les porteurs des coupons de stalles avec prime nous embrasseront en passant. »

L'idée eut un succès prodigieux. Depuis Jenny Lind, qu'on a tour-à-tour surnommée le rossignol suédois et l'ange tutélaire de l'Amérique, jamais concert n'avait attiré pareille affluence de gentlemen à

dix dollars par paire de lèvres friandes de chair fraîche aux États-Unis. Les pauvres eurent à s'en réjouir.

En outre, d'après ce que j'ai su plus tard, chacune des aimables protectrices de cette œuvre de bienfaisance a vu récompenser son dévouement par plusieurs demandes en mariage.

L'arrivée à Baltimore des musiciens de la Garde républicaine a été relativement calme. Peu de Français sont établis dans cette ville. En revanche, on y voit des Allemands par milliers, comme partout ailleurs, du reste, et des masses de nègres.

Le concert a eu lieu dans un théâtre de dix-huit cents places, ce qui serait à Paris un assez vaste théâtre, ce qui, pour l'Amérique, est une petite salle. Il y avait peu de monde et cela s'explique. La chaleur était insupportable et toute la fashion de Baltimore avait déserté la ville pour la campagne à la recherche de fraîcheur. Le succès, néanmoins, fut grand pour nos musiciens, si grand même, que, séance tenante, un télégramme fut envoyé à M. Thiers, à Versailles, afin de remercier le Président de la République française (essai loyal comme on disait alors) pour le remercier d'avoir permis aux musiciens de la Garde de visiter Baltimore. Après le concert, la petite colonie française s'empara de nos soldats artistes et les conduisit dans une brasserie renommée où une collation était préparée. On but à tout le monde et à soi-même. Ce fut charmant.

Nos compatriotes étaient logés à l'hôtel Saint-Clair dont le chef était né en Suisse. Ce chef intelligent comprit qu'il allait causer à toute cette troupe de voyageurs français un immense plaisir en leur offrant

ce qu'on ne trouve nulle part en Amérique, le classique pot-au-feu.

Le succès qu'il obtint dépassa toutes les espérances.

Quand nos musiciens virent du bouillon, du vrai bouillon, suivi d'un bon morceau de bœuf entouré de carottes et de navets, ils eurent une de ces explosions de joie qui défient la description. Ils se regardèrent tous avec attendrissement, échangeant de fortes poignées de main et d'un commun accord, spontanément, ils réclamèrent la présence du cuisinier, comme on rappelle sur la scène une prima donna étoile.

Mauray se leva, un verre à la main, et, au nom de ses camarades, prit la parole à peu près en ces termes et avec des larmes dans la voix :

« Oh ! vous, chef suprême que le noble pays de Guillaume Tell a vu naître, soyez béni. Que le ciel vous conserve de longues années encore sur cette terre étrangère, où vous apportez les succulentes traditions de notre bonne et honnête cuisine bourgeoise, trop méconnue, hélas ! Quand nous demandons un liquide fortifiant et chaud pour rétablir notre estomac délabré par l'eau glacée, le céleri sans assaisonnement, les légumes insipides et les tartes faites de fruits verts et à moitié cuites, on nous offre du thé. Le thé, c'est maigre. C'est du thé gras qu'il nous faut, c'est le pot-au-feu avec le bœuf qui se coupe par tranches et que l'on mange avec de la moutarde de Dijon, ville immortelle, deux fois glorieuse pour la confection de ce précieux condiment et pour avoir donné le jour à Rameau, le savant théoricien, le compositeur inspiré.

« Chef suprême, la reconnaissance de nos estomacs est incommensurable comme le plaisir que vous leur

causez. Quel philosophe de génie a dit que la découverte d'un bon plat valait mieux pour le bonheur de l'humanité que celle d'une planète? Celui-là vraiment était un sage. »

Votre nom, demanda Maury au cuisinier, afin que nous buvions à votre santé et que nous l'insérions dans nos souvenirs?

— Je me nomme Godefroid, dit-il.

— Ah! reprit aussitôt Maury, j'aurais dû m'en douter... Godefroid de Bouillon.

Et tout le monde de rire et de demander de la soupe.

La musique militaire des Prussiens avait passé à Baltimore quelques jours avant l'arrivée des Français

Les journaux ont mis en parallèle le mérite des deux musiques, et les feuilles allemandes même, furent unanimes à reconnaître la supériorité artistique de nos compatriotes, non seulement dans l'exécution des morceaux sérieux, mais aussi dans celle des valse viennoises.

Le 31 juillet, nos musiciens quittaient Baltimore en emportant avec le souvenir du pot-au-feu de M. Godefroid, de la reconnaissance envers M. de Flatour et le colonel X... (un spirituel journaliste) pour leur amabilité et leur gracieuse réception.

Nous marchons à grands pas vers la dernière étape de ce triomphant voyage.

Encore quelques concerts, quelques banquets en l'honneur de la France, de l'art musical français si magnifiquement représenté par nos soldats artistes, encore quelques douzaines de *speechs* bien sentis et quelques milliers de hurrah, partis des poitrines enthousiastes de ce peuple vivace de la Grande République, et les musiciens de la Garde regagneront, le

cœur et la mémoire remplis des plus doux souvenirs, la vieille Europe, où les appellent la famille, des amis impatients de les revoir, et leurs artistiques fonctions à la Garde républicaine.

En quittant Baltimore, nos voyageurs avaient l'intention de retourner directement à Philadelphie. La nuit portant conseil, ils s'arrêtèrent en route, dans un petit pays qui s'appelle Wilmington. Une matinée musicale fut improvisée là, mais elle ne produisit aux artistes français que des applaudissements frénétiques et des fleurs. C'est beaucoup et ce n'est pas toujours assez.

La publicité est, en Amérique comme en Angleterre, le nerf de toutes les affaires, commerciales, industrielles ou artistiques. La publicité, qui avait été mal faite lors du premier passage de la bande harmonieuse dans la ville de l'amour fraternel, ne fut pas négligée depuis.

Aussi, la curiosité étant éveillée, les places furent-elles retenues d'avance pour tous les concerts de retour à Philadelphie. Malgré l'excessive chaleur (on venait d'entrer dans le mois d'août), la salle de l'Opéra, où nos compatriotes donnèrent trois séances, se trouva remplie d'un public aussi empressé que distingué.



XIX

Concert à Brooklyn. — Retour à Boston. — Nouvelle série de concerts. — Concert à Lowell. — Concert d'adieu à Boston.

De Philadelphie, le trajet n'est pas long jusqu'à New-York, et de là à Brooklyn, la ville voisine de la grande métropole, qui n'est, à proprement parler, qu'une sorte de faubourg de New-York, devenue une cité superbe reliée à New-York par un des ponts les plus larges, les plus hardis, les plus beaux de toutes les parties du monde.

La chaleur du mois d'août, chaleur de four à plâtre, insupportable et assez malsaine à New-York, avait chassé de Brooklyn la fashion américaine. Cependant, il restait assez d'amateurs de musique dans la *ville des églises* pour décider les artistes voyageurs à se faire entendre. Un concert fut organisé à l'Académie de musique. Ce premier concert eut un tel succès qu'il fallut en redonner un second le lendemain. Puis le surlendemain, on demanda une matinée musicale. Puis, le soir de ce même jour, un concert encore au Rink, devant une foule immense. Et ce n'était pas assez. Des propositions furent faites et acceptées pour une dernière séance de soir à l'église Saint-Charles. Les bénéfices de ce concert furent partagés par moitié entre l'église et nos virtuoses.

Ici se produit un détail d'exécution assez curieux pour être signalé.

C'est à l'orgue que fut placé l'orchestre militaire.

Mais, comme cet emplacement était fort exigü, il fallut diviser en deux groupes les musiciens séparés par l'orgue. Quel moyen employer pour conduire ces fractions d'orchestre qui pouvaient bien s'entendre, mais ne pouvaient se voir? L'inspection des lieux prouva à Paulus qu'un seul chef serait impuissant à diriger et qu'il en fallait deux. Mais les deux chefs se verraient-ils, du moins? Ils ne purent se voir qu'à demi, en se penchant l'un vers l'autre. Malgré cette circonstance bizarre, l'ensemble ne laissa rien à désirer; Paulus et Maury se devinèrent, et ces frères siamois de l'art, reliés l'un à l'autre par un grand orgue à tuyaux, ne furent jamais mieux inspirés. De leur côté, les excellents artistes qu'ils dirigèrent ainsi de chic, se montrèrent dignes de leur réputation. On a beaucoup parlé et l'on parle sans doute encore quelquefois, à Brooklyn, de ce concert à compartiments, où les deux moitiés de l'orchestre firent un tout musical parfait.

De Brooklyn, les musiciens firent route une seconde fois pour Boston.

Et l'on revient toujours
A ses premières amours.

Il y avait du reste plus d'une raison pour que nos compatriotes retournassent dans l'Athènes du Nouveau-Monde, où furent tressées pour eux les premières couronnes américaines. Si les musiciens n'avaient pas été volés à Chicago, ils devaient, après leur première visite à Philadelphie, remonter à Albany, toucher à Buffalo, pousser jusqu'au Niagara — où les chutes de l'écumante cataracte eussent donné la note grave de pédale dans leurs symphonies — pour s'étendre ensuite dans les villes d'eaux à la mode, telles que Sara-

toga, etc. Mais pour entreprendre une pareille tournée, il fallait un sac de dollars bien garni, et ce sac, nous le savons, fut escamoté par le plus indigne des coquins.

Le plus cordial accueil fut fait aux héros du Jubilé. Ils revirent dans cette ville amie, qui était comme leur pays d'adoption aux États-Unis, des visages sympathiques et des cœurs ouverts. La nouvelle série de concerts que donnèrent les musiciens français à Boston fut, de tout point, digne des séances antérieures. Même perfection d'exécution, même enthousiasme.

Parmi ces derniers concerts, nous remarquons la matinée au bénéfice de M. Paulus pour le dédommager de la perte de cinq mille francs dont il avait été personnellement victime, à Cincinnati. On lui avait volé mille dollars; la matinée de Boston lui en donna mille deux cent soixante-neuf. Différence en faveur du volé : deux cent soixante-neuf écus de cinq francs. A ce prix, on souhaiterait d'être dévalisé tous les jours.

A Lowell, ville de quarante mille habitants, non loin de Boston, on voulut entendre nos musiciens. Ils allèrent y donner un concert. Cortège de réception avec bannières, bouquets et banquets, rien ne manqua au triomphe de l'orchestre en voyage. Le concert fut des plus brillants.

On en monta un second, d'un caractère original, qui fut, à proprement parler, un pique-nique-concert, dans une des îles vertes et embaumées qui entourent poétiquement la ville. Beaucoup de monde à cette fête, malgré la chaleur épouvantable. Toutes les dames apparurent habillées de blanc, ce qui ne dépara pas le paysage.

Mais les heures, ou plutôt les minutes, étaient

comptées pour les voyageurs ; ils reprirent le bateau et arrivèrent à Boston pour le *concert d'adieu*.

C'est M. Maury qui, en l'absence de Paulus, parti de la veille pour New-York, eut l'honneur de conduire cette dernière séance musicale. Les musiciens étaient tellement fatigués, qu'en attaquant les premières mesures de la marche du *Prophète*, M. Maury fut effrayé et craignit une catastrophe. Mais le danger redouble les forces des vaillants. Chacun comprit qu'il y allait de l'honneur de tous, et chacun fit un suprême effort. Le concert marcha supérieurement.

Après l'avant-dernier morceau, deux magnifiques bouquets aux couleurs de la France furent apportés sur la scène à M. Maury.

Ces bouquets étaient offerts par M^{me} Mac-Shail et par sa fille, dont le mari est facteur de pianos.

Le lendemain de ce jour de plaisirs, de fatigues et de gloire, nos musiciens prenaient le train de New-York.



XX

Dernière étape à New-York. — Dernier concert en Amérique.
— Incident. — Solos de flûte et de cornet à pistons improvisés. — Manifestation de la colonie française de New-York.
— Le départ pour la France. — Conduite en mer.

A six heures, ils arrivaient dans la grande cité, harassés de fatigue, poussiéreux et à moitié morts de la chaleur sénégalienne qu'ils avaient eue à supporter en wagon.

Ils n'eurent que le temps de se baigner le visage d'eau fraîche, au Central-Hôtel, de manger un peu et de se rendre à la salle de concert.

Le public s'y pressait déjà quand nos musiciens y arrivèrent.

Le concert pourtant faillit ne pas avoir lieu. Au dernier moment, on s'aperçut que la caisse de musique avait été oubliée à Boston. Vous voyez d'ici l'embarras des pauvres musiciens. Que faire? Jouer par cœur, c'était tenter l'impossible : on ne joue pas un morceau développé comme on exécute un pas redoublé. Il fallait pourtant prendre une détermination et la prendre vite, car le public commençait à s'impatienter, ne connaissant pas le motif du retard apporté. Le programme portait la *Marche aux Flambeaux*, les ouvertures de *Guillaume-Tell* et de *Zampa*. Par quels morceaux remplacer ces pièces capitales? On courut vite à la douane ouvrir une autre caisse de musique qui contenait de fort jolies choses, sans doute, mais

qu'on n'avait pas répétées depuis le départ de France. Une annonce fut faite à l'assistance pour expliquer les faits et demander l'indulgence.

L'indulgence réclamée fut inutile. Les morceaux d'ensemble sortirent triomphants de cette épreuve téméraire et les solistes méritèrent d'unanimes acclamations. Le flûtiste Élie joua un air varié de Tulou, auquel il ne pensait guère une demi-heure avant de l'avoir sous les yeux. Sylveste exécuta dans les mêmes conditions un solo de cornet à pistons sur le *Trouvère*. Maury, Parés, Beckmann, Haudichu, Borelu, Ligner, Bohnest, se distinguèrent à leur tour.

Au milieu du concert se place un épisode très pittoresque et très réussi. On vit s'avancer, au nom des Français établis à New-York, les membres du comité composé de MM. Lafon, commandant des gardes Lafayette, Prevot, Marchand, Cogniat, L. Mercier et Dreyfus. Ils montèrent sur l'estrade. M. L. Mercier, parlant pour le comité, adressa les paroles suivantes à l'assemblée :

« Mesdames, Messieurs,

« C'est ce soir que les artistes de la Garde républicaine se font entendre pour la dernière fois devant un public américain. Le moment est venu pour nous de les féliciter publiquement, solennellement, des succès qu'ils ont obtenus dans ce pays, et aussi de remercier le peuple américain, dont la bienveillance a été pour eux un si précieux auxiliaire. C'est dans la pensée de remplir ce dernier devoir que nous avons choisi ce lieu et ce moment, pour offrir à nos compatriotes le souvenir que leur destinent les Français de New-York ; nous avons voulu montrer ainsi que nous

associations dans le même sentiment de fierté et de gratitude l'honneur que nous ont fait ces excellents artistes, en nous apportant de notre bien-aimé pays une palme consolatrice ; et aussi l'honneur que leur a fait la nation américaine en leur tendant des mains amies « par dessus l'abîme de nos malheurs ». *By clasping friendly hands over the chasm of our misfortunes.*

« Nous allons donc leur dire adieu au milieu de vous, et, en même temps, nous vous remercierons devant eux. Ils emporteront précieusement de cette soirée le souvenir de notre affection ; et chaque Français, à leur retour, en prendra sa part avec orgueil, — car nous avons chez nous ce défaut, ou cette vertu, de considérer la gloire de chacun comme le patrimoine de tous. Pour vous, vous vous réjouirez aussi de voir ces braves gens s'en aller heureux du bonheur que vous leur avez donné, car la nation américaine est assez riche de son propre fonds, pour prodiguer ses sympathies, sans réserve et sans regrets, à ceux dont elle trouve le cœur et l'esprit dignes de son esprit et de son cœur.

« Permettez-moi donc, Mesdames et Messieurs, au nom de ce comité, à qui je dois l'insigne honneur de vous adresser ces quelques paroles, et au nom des Français qui vous remercient par ma voix, de donner devant vous à nos artistes, dans la personne de leurs chefs, MM. Paulus et Maury, une poignée de main fraternelle. M. le commandant Lafon, des gardes Lafayette, assisté de nos collègues, MM. Prevot, Marchand, Cogniat et Dreyfus, va leur distribuer la médaille ou plutôt la lyre d'honneur que leur offrent leurs compatriotes de New-York. »

Après ces paroles, écoutées dans le plus profond silence et saluées par d'unanimes bravos, M. le commandant Lafon fit l'appel nominal des musiciens et attacha à la poitrine de chacun d'eux la lyre d'or qui lui était destinée. Puis il remit à M. Paulus la lettre qu'on va lire, signée de tous les membres du comité français :

« A MM. Paulus et Maury, et aux artistes qui les ont accompagnés au Jubilé de Boston. »

« Messieurs,

« Les Français de New-York ont chargé un comité de vous dire que votre talent leur a apporté non seulement un grand plaisir, mais un grand honneur. Dans les temps douloureux que nous traversons, il est bon que l'Amérique républicaine et que le monde sachent que la France n'est pas arrivée à la république par la décadence.

« Vous avez prouvé ici que les prospérités ou les désastres ne sont pas toujours en raison directe avec la grandeur des peuples. Telle est l'impression que laissera votre trop court séjour parmi nous. Telle est la victoire que vous avez remportée en ce pays. Vous avez le droit d'en être fiers ; nous vous en remercions à votre départ ; la patrie vous en remerciera quand vous y rentrerez. Puisse le souvenir que nous vous offrons aujourd'hui, et que vous porterez sur vos poitrines aussi fièrement que la médaille militaire, attester à tous les yeux la gloire sans nuage de la France dans les arts, qui sont la plus haute manifestation du génie des nations.

« LE COMITÉ. »

La distribution des lyres d'or terminée, nos soldats artistes attaquèrent la dernière partie du concert qui se termina au milieu des ovations les plus vigoureuses.

On ne sait pas généralement en France de quels élans d'enthousiasme est susceptible le peuple américain, que beaucoup de gens s'imaginent être froid et absorbé par le souci des affaires. Il y a temps pour tout de l'autre côté de l'Océan.

Le lendemain, nos compatriotes quittaient l'Amérique pour revenir en France.

A sept heures du matin, ils arrivaient au steamer. Une foule considérable les attendait sur le quai pour leur dire un dernier adieu et leur souhaiter bon voyage.

Un bateau de plaisance avait été requis par un certain nombre d'Américains et par la Colonie française de New-York tout entière, pour faire la conduite aux musiciens jusqu'à quelques lieues en mer. Des pavillons aux couleurs des nations amies de la France se déployaient au vent et égayaient le Sleepy-Hollow. On s'embrassait, on pleurait de joie et de regret, on se disait au revoir. Tous ceux qui allaient faire la conduite aux artistes portaient à la boutonnière une cocarde tricolore avec le portrait de Paulus au centre. Ce portrait demandé par tous les assistants, fut distribué par centaines. Enfin le signal du départ est donné, et le transatlantique quitte le dock flanqué du petit bateau pavoisé, rempli de Français et de New-Yorkers. Une musique américaine fait entendre nos airs nationaux, auxquels nos musiciens répondent par les airs nationaux américains. Par-dessus les harmonies enthousiastes de cette musique et la dominant, les

hurrah de la foule qui suit des yeux le transatlantique et agite des mouchoirs. Beau spectacle et réconfortant en vérité.

La conduite du bateau excursionniste dura deux heures. Tous les musiciens français étaient dans la joie, un seul avait le cœur gros et les yeux humides : c'était M. Maury, qui se séparait de son fils, resté en Amérique. Enfin un coup de canon se fait entendre. Le bateau pavoisé stoppe un instant, et l'air retentit du salut suprême parti des poitrines de tous ceux qui vont regagner la terre.



XXI

La musique dans l'amour de la patrie.

Laissons un moment nos soldats musiciens fiers de leur succès d'artistes, fiers surtout d'avoir à l'étranger représenté la patrie, et tout joyeux de leur retour en France, portés sur les ailes d'acier de l'hélice du *Washington* — un nom symbolique de l'amour de la patrie et de la liberté — pour tirer de leur glorieuse excursion la philosophie de ce mémorable voyage. Cette philosophie, je la vois tout entière dans le titre du présent chapitre : « La musique dans l'amour de la patrie ».

Cet amour de la patrie dans la musique, avec quelle incomparable noblesse et quelle brûlante passion ne s'est-il pas fait sentir chez nos musiciens soldats de la Garde républicaine — au lendemain de nos défaites et où notre chant national, la *Marseillaise*, a retenti comme un cri de juste revendication devant un si grand nombre d'auditeurs suspendus à ses mâles accents, enthousiasmés jusqu'au délire par cet appel héroïque et sublime : « Allons, enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé !... »

Avec le sentiment de la patrie sont nés chez tous les peuples des chants propres à la glorifier, et la musique a toujours été, par excellence, l'auxiliaire des plus nobles vertus du soldat : le courage, l'enthousiasme et l'abnégation.

C'est la Révolution française qui, en élevant les Français à la dignité de citoyens, en leur donnant avec la liberté, l'égalité devant la loi, a fait éclater dans les cœurs l'ardent amour de la patrie d'où sont sortis ces chants sublimes, d'un sentiment inconnu jusque-là, qui servirent à la glorifier autant qu'à la défendre. L'homme esclave n'a pas de patrie, il n'a que des habitudes contractées dans le pays où le hasard l'a fait naître. Quel sentiment de fraternité, de solidarité, d'amour les uns pour les autres, c'est-à-dire de désintéressement et de grandeur collective peut s'établir chez un peuple asservi? Défendra-t-il des lois dont il est la victime? Donnera-t-il sa vie pour sauver celle de ceux qui le tyrannisent, l'outragent et l'exploitent au profit de leur ambition personnelle? Non, il obéira contraint par la force; mais en se faisant tuer même bravement devant les ennemis de son pays, il ne se battra pas en patriote. S'il chante pour s'animer, ses chants ne seront pas enflammés de cette sublime ardeur qui seule appartient à l'homme libre, et qu'il ne saurait comprendre. Et voilà bien pourquoi la grande Révolution française, qui a donné la France aux Français, pouvait seule engendrer ces hymnes inconnus jusqu'alors, qui sont la manifestation la plus caractéristique de notre génie national.

Ce n'est point le talent d'un poète ou d'un musicien qui enfante une *Marseillaise* ou un *Chant du Départ*.

De pareilles manifestations de sentiment sont l'expression, non point d'un seul esprit et d'un seul cœur, mais de tout un peuple solidaire combattant pour son pays affranchi et mis en péril par des gouvernements despotiques, ses ennemis naturels. Un seul formule le chant que tous ont inspiré.

Oui, la *Marseillaise* est sortie vivante et tout armée des entrailles du peuple en mal d'enfantement de liberté. Aussi est-elle par excellence le chant patriotique des Français. La première république l'avait adoptée comme notre hymne national ; la république actuelle a consacré ce décret en le renouvelant, et pour toujours cette fois. Les nations de toute l'Europe l'ont considérée comme tel dès son apparition, dans un sentiment d'admiration, d'étonnement et de crainte aussi, car ils ont reconnu dans ce chant le tressaillement d'une nation exaltée par les plus sublimes, les plus mâles et les plus triomphantes vertus.

J'aime Rouget de Lisle comme un homme qui a fait quelque chose pour la gloire de son pays, quand ce pays est le nôtre. La Révolution qui nous a donné tant de choses, nous a donné le drapeau tricolore, qui restera le drapeau de la France démocratique.

Rouget de Lisle, en chantant le premier la *Marseillaise*, nous en a donné un autre. Et ce drapeau sonore est celui que nos soldats musiciens de la Garde républicaine ont déployé dans leur tournée triomphale en Amérique aux acclamations de ce grand peuple libre.

Un strasbourgeois que j'eus le bonheur de compter au nombre de mes amis, Georges Kastner, membre de l'Institut, compositeur distingué et le plus érudit de nos musicographes, animé d'une sainte admiration pour cet hymne incomparable, avait fait de longues et patientes recherches en vue d'un volume entier consacré à l'histoire de la *Marseillaise* et de son auteur.

J'ai eu en mains le manuscrit de cet ouvrage qui,

par suite de la mort de son auteur et successivement de Mme Georges Kastner et de ses deux fils, est resté inédit ; j'ai pu parcourir cette intéressante et toute vibrante histoire et j'estime comme une perte nationale qu'il n'ait pas encore été publié. Le sera-t-il un jour ? Nous ne sommes pas bien sûr que ce précieux manuscrit ait été conservé, qu'il n'ait pas été perdu et nous appelons sur ce sujet la respectueuse attention et toute la sollicitude du petit-fils de l'historien musical qui nous a légué des monuments d'érudition en des ouvrages du plus grand mérite, trop peu connus des artistes. Mais si nous n'avons pas le volume entier écrit sur notre chant immortel, Kastner nous a laissé d'intéressants fragments dans ses grands ouvrages et dans la *Gazette musicale* qui sont suffisants pour établir les faits principaux sur la genèse de cet hymne dont Michelet a dit qu'il est « un chant éternel ajouté à la voix des nations. »

Rouget de Lisle, capitaine du génie (et capitaine de génie) étant en garnison à Strasbourg, assista, vers la fin d'avril 1792, chez M. Dietrich, maire de la ville, à un dîner d'officiers pendant lequel la conversation ne cessa de rouler sur les troubles politiques d'alors et sur la déclaration de guerre qui venait d'être proclamée. Il fut surtout question de ces chants nationaux si chers aux troupes dans les moments décisifs où s'exalte la bravoure du soldat. On émit le vœu que la *Carmagnole* et le *Ça ira* envoyés de Paris aux citoyens de la Province fussent désormais remplacés par quelque inspiration plus digne, moins vulgaire et vraiment patriotique. En effet, l'air du *Ça ira* n'était autre chose que l'air du *Carillon national*, une simple contredanse du musicien Bécourt. Pendant

plusieurs années cet air fut chanté comme il avait été composé, sans paroles. Lors des travaux exécutés par le peuple au Champ de Mars pour la grande fête de la Fédération (14 juillet 1790), les parisiens qui maniaient la pioche, pour s'exciter les uns les autres à mener bon train cette besogne patriotique, fredonnaient gaie-ment l'air du *Carillon national*, dont le rythme vif et entraînant soutenait leur ardeur. Quelqu'un voyant que les travaux avançaient rapidement, imagina de placer sur cet air : « Ah ! ça ira, ça ira » que la circonstance motivait parfaitement. Ce fut le point de départ de la chanson qui, avec la *Carmagnole*, devint comme le cri de rage et de vengeance dans l'année sanguinaire et l'on peut dire affolée de 1793. Ce n'était pas là, à coup sûr, un chant patriotique tel que le commandaient l'amour de la patrie et les dangers dont elle était menacée de toute part.

Quant à la *Carmagnole*, qui apparut après le *Ça ira*, on n'est même pas sûr que ce soit un air français. Nos troupes venaient d'entrer triomphalement dans la Savoie et le Piémont, dont Carmagnole était une ville forte. Pour célébrer sa victoire, le soldat chantait : « Dansons la *Carmagnole*, vive le son du canon. » Pas plus que le *Ça ira*, cet air sans inspiration, sans tenue, sans aucune des qualités qu'on doit exiger d'un air patriotique, d'un air national, n'était digne d'être joué à la tête de nos régiments, encore moins d'être chanté à cause de la vulgarité et de l'insignifiance des paroles. Je n'en excepte pas celles — peu connues aujourd'hui — que l'illustre général Lafayette écrivit sur l'air du *Ça ira*, pour le chanteur Ladre ; au moins celles-ci ont-elles le mérite, si elles n'ont rien de patriotique, de n'être

pas sanguinaires, de ne pas demander qu'on pendit les aristocrates à la lanterne.

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !
Petits comme grands sont soldats dans l'âme !
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !
Pendant la guerre aucun ne trahira.
Avec cœur tout bon français combattra
S'il voit du louche, hardiment parlera.
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira.

Il fallait donc un nouveau chant, un hymne dicté par les circonstances graves qui se présentaient, dont les paroles et la musique fussent dignes de la France affranchie et de nature à exalter les vertus guerrières du soldat et qui pour ainsi dire combattit avec lui.

Rouget de Lisle, qui avait déjà plusieurs fois donné des preuves d'un certain talent d'amateur pour écrire des vers et de la musique, ému par les discours des officiers et pénétré comme eux de la nécessité d'un chant vraiment patriotique, d'un chant de ralliement, rentra chez lui le cerveau et le cœur échauffés. La nuit entière, il la passa à chercher les paroles de son hymne dont il composait à mesure la musique sur son violon. Quand tout fut terminé, il descendit chez le maire avec son manuscrit, ne se rendant pas encore bien compte de sa composition, ainsi qu'il l'a maintes fois avoué lui-même par la suite. Mlle de Diétrich, bonne musicienne, s'assit au piano et déchiffra le morceau.

Ce fut en voyant l'enthousiasme se peindre sur le visage des auditeurs que Rouget de Lisle soupçonna l'importance de sa création. Les convives de la veille, réunis à la hâte, firent éclater à leur tour les transports de la plus vive admiration. On s'empressa de

faire copier ce « chant de guerre » et de le faire distribuer aux musiciens, qui l'exécutèrent sur le passage des troupes. Les soldats entendant pour la première fois cette musique belliqueuse dont les superbes accents remuaient leur âme, se disaient tout surpris les uns aux autres : « Qu'est-ce donc que ce diable d'air, il a des moustaches ».

Comment l'hymne français, écrit dans une nuit sublime à Strasbourg, a-t-il pris finalement le nom de *Marseillaise* ? Voici : Rouget de Lisle l'avait appelé le « Chant de l'armée du Rhin ». Il parvint à Marseille par la voie d'un journal constitutionnel, dont le maire de Strasbourg était le directeur. L'un des bataillons marseillais s'en étant emparé, le fit entendre le premier à la garde montante, et c'est alors qu'il reçut le nom de *Marseillaise* qu'il a conservé depuis. Ce nom n'a qu'un tort : celui de cacher la véritable origine de notre chant national, sans que l'on puisse pour cela accuser les Marseillais d'une tentative d'usurpation.

Quel chant conquit jamais les cœurs autant que cet hymne patriotique et républicain ?

L'illustre Jefferson disait que tout homme a deux patries, le pays où il est né et la France. On peut dire que chaque nation a deux chants patriotiques, le sien et la *Marseillaise*.

La *Marseillaise*, a dit un historien de la Révolution, a donné trois cent mille soldats à la France.

J'ai dit plus haut que j'aime Rouget de Lisle, que Michelet appelle le « divin inspiré ». Quand l'heure de la justice et de la reconnaissance nationale sonna pour sa gloire posthume — après tant d'années d'un injuste et navrant oubli, — quand sa ville natale lui

érigea une statue dans le mois d'août 1882, je voulus être de la fête et je me rendis à Lons-le-Saunier.

Ma première visite en arrivant dans cette ville fut pour la maison où naquit le poète-soldat, le Tyrtéc français. C'est une petite maison à un étage, construite en 1723, qui portait en 1882 le n° 24 de la rue du Commerce. Comment, depuis plus d'un demi-siècle, ne porte-t-elle pas le nom de Rouget de Lisle ? La chambre où naquit l'auteur de la *Marseillaise* n'a rien de remarquable par elle-même ; le souvenir patriotique qu'elle éveille fait tout son mérite. Après cette première et pieuse visite, je fus conduit avec la plus exquise amabilité par M. Boin, le conservateur du musée, et M. Robert — un savant doublé d'un homme d'esprit, — au Musée qui renferme le sabre que portait à Strasbourg le poète musicien lorsqu'il composa son œuvre sans égale. J'ai contemplé cette arme avec respect et j'ai vu dans la galerie des tableaux, le premier et le dernier portrait qui aient été faits de Rouget de Lisle. Le premier portrait le représente à l'âge de vingt ans et il ressemble beaucoup au médaillon que bien des années plus tard fit David d'Angers. Le dernier portrait est un pastel peint par le général Véiart. Il porte la date de 1840. Rouget de Lisle étant mort en 1836, ce portrait a donc été peint de souvenir par le général. Il est représenté à l'âge d'environ soixante-quinze ans. On retrouve encore dans le visage usé, moins encore par l'âge que par les malheurs matériels, l'abandon, l'oubli, une pauvreté voisine de la misère (ô honte des gouvernements sous lesquels il vécut), comme le reflet des mâles et énergiques pensées qui animent le premier portrait, le portrait à vingt ans.

Le violon qui servit à Rouget de Lisle pour compo-

ser la *Marseillaise*, n'est point au musée de la ville où il serait là si bien à sa place. Il appartient à Mme veuve Daguiet qui le conserve pieusement. J'aurais voulu demander à cette dame la permission de voir cet instrument ; des motifs indépendants de ma volonté m'en empêchèrent. J'aurais voulu voir surtout le manuscrit de la *Marseillaise*, acquis par la bibliothèque de Lons-le-Saunier. J'en fus empêché avec tous mes confrères en journalisme venus de Paris pour assister aux fêtes et en rendre compte, par la plus stupide et la plus invraisemblable des raisons. La bibliothèque était réglementairement fermée ce jour-là, et le bibliothécaire — qui n'avait pas inventé l'amabilité, ni l'obligeance, ni l'hospitalité toujours empressée, en province, de la part des bibliothécaires et des conservateurs de musées — refusa net de se déranger de chez lui pour nous ouvrir les portes de son temple littéraire, et ne voulut point nous en prêter la clef. Que les in-folio de ce mal complaisant et revêche bibliothécaire lui soient légers, qu'ils ne l'écrasent pas . . . de leur dédain.

Sous ma fenêtre, je vois défiler nombre de sociétés chorales et instrumentales qui vont contribuer à la pompe de la cérémonie de l'inauguration. Je suis étonné de voir que Choisy-le-Roi, qui est la seconde patrie de Rouget de Lisle, où il a vécu tant d'années et où il est mort, n'ait envoyé à Lons-le-Saunier ni son orchestre ni sa fanfare. La ville est pavoisée et, malgré l'incertitude du temps, nombre d'habitants des pays voisins sont venus pour assister à l'érection de la statue de celui qui, par l'ardeur de son patriotisme, fit, en chantant, vibrer tous les cœurs de la nation et doubler la force et le courage du soldat républicain.

A deux heures, l'estrade d'honneur élevée devant la statue du héros est occupée par les personnages officiels et de hautes notabilités : ministre, préfet, généraux, sénateurs, M. Pasteur, l'illustre savant ; M. de Ronchaud, conseiller général du département et directeur des Beaux-Arts ; Bartholdi, le célèbre sculpteur, auteur de la statue colossale de la *Liberté éclairant le monde* qu'on voit en arrivant à New-York, et l'auteur de la statue de Rouget de Lisle.

Cette statue en bronze est un chef-d'œuvre. Le chanteur de la Patrie est représenté debout, dans ses habits de capitaine du génie, le bras droit levé, le corps légèrement penché en arrière, la tête fièrement posée. Il chante son hymne de guerre et dans cette attitude martiale, inspirée, noblement passionnée, il n'a rien de déclamatoire. Ses lèvres entr'ouvertes (on voit qu'elles chantent : « Allons, enfants de la Patrie ») sont d'une rare pureté, et la main du bras droit qui appelle le regard est d'un admirable dessin. C'est beau vraiment, d'un mouvement superbe, vivant, entraînant et sympathique. Au bas de la statue, sur une feuille de métal blanc, est gravé l'hymne immortel, paroles et musique.

L'air est conforme au manuscrit de l'auteur, c'est-à-dire qu'il diffère par certains intervalles et quelques valeurs de notes, de l'air tel qu'il est universellement fixé à cette heure. Le peuple, en le chantant, entraîné par le sentiment des paroles et celui de la vocale, l'a quelque peu amendé en l'améliorant. J'ai sous les yeux une copie exacte du manuscrit de Rouget de Lisle et il me serait facile (ce que du reste j'ai fait ailleurs) d'indiquer cette mise au point par la voix du peuple ; mais cela nous tiendrait trop longtemps sur

un détail qui nous éloignerait de notre sujet principal. Je ne m'arrêterai pas davantage aux discours qui furent prononcés, tous empreints d'une belle éloquence, tous ardents d'un fier patriotisme. Un lycéen, au nom de tous ses camarades du lycée de Lons-le-Saunier, prend l'engagement de se rendre un jour digne de nos aïeux, et, si les circonstances l'exigent, d'obéir à la voix de Rouget de Lisle, de défendre notre territoire et nos libertés au chant de la *Marseillaise* victorieuse.

Avant les discours, Paul Mounet, de l'Odéon alors, de la Comédie-Française aujourd'hui, a déclamé l'ode à Rouget de Lisle, de Louis Ratisbonne, couronnée par la Société d'émulation du Jura. Il y a de belles pensées dans cette pièce de vers qui a été dite avec une émotion communicative. La dernière strophe surtout a provoqué les bruyants applaudissements de la foule. C'est une inspiration patriotique digne de l'auteur de la *Marseillaise*, bien faite pour toucher le cœur de tout ce qui porte un nom français.

C'est à Strasbourg, dans notre Alsace,
Que ton cœur s'était inspiré,
C'est là que surgit la menace
De ton hymne à jamais sacré.
Sainte Alsace aujourd'hui meurtrie !
On dit que l'on entend là-bas
Des voix encor gronder tout bas :
« Allons, enfants de la patrie ! »

Aimer la patrie, c'est aimer ses concitoyens. La patrie, a dit Michelet, c'est la grande amitié où sont tous nos attachements. Pauvres, riches, grands et petits, elle nous élève tous au-dessus de toutes nos misères. La patrie est vraiment la grande amitié

parce qu'elle rend héroïque. Ceux qui sont liés en elle sont solidement liés.

Cette amitié sublime que professait pour la France celui qui l'a dotée d'un hymne sans pareil, la France ne la lui rendit pas toujours et l'apothéose du plus illustre enfant de Lons-le-Saunier connut, durant de longues années, non seulement les tristesses de l'abandon, mais encore les cruautés de la misère.

Dans une étude sur Rouget de Lisle, de cet autre grand patriote qui m'honora de son amitié, le vainqueur de Saint-Quentin, l'ardent républicain, le parfait honnête homme, Anatole de La Forge, écrit ceci :

« A la suite du 18 brumaire et jusqu'en 1830, Rouget de Lisle fut oublié du grand public. La *Marseillaise* n'était pas un titre de gloire sous l'empire, et n'était rien moins qu'une recommandation sous Louis XVIII et sous Charles X. Notre poète national fut mis en prison à la requête d'un créancier impitoyable de Cahors, pour une misérable somme de cinq cents francs. Rouget de Lisle ne fut rendu à la liberté que grâce au dévouement de Béranger. Le chantre de *Lisette* acquitta la dette du chantre de la *Marseillaise*. »

Sans l'assistance persévérante de Béranger, Rouget de Lisle était décidé au suicide. Nous le savons par une lettre dont voici un passage navrant :

« Dans mon effroyable situation, quel parti me reste à prendre ? Un coup de pistolet ? Je n'ai pas de quoi acheter l'arme... Me jeter à la rivière ? Une noyade, c'est ignoble pour un soldat. Je ne vois qu'un moyen : m'en aller à travers champs, tout droit devant moi, jusqu'à ce que mort s'ensuive ! La fatigue, la faim, le désespoir peuvent aussi devenir des res-

sources. Je crois fermement qu'un véritable homme de cœur ne doit pas se tuer ; mais il lui est permis sans déshonneur de se laisser mourir lorsqu'il ne peut plus vivre par son travail. »

Oui, l'on doit à Béranger que Rouget de Lisle ne se soit pas abandonné au désespoir, ne se « soit pas laissé mourir ». Sur le conseil de Laffitte, Béranger organisa une loterie de quatre-vingt-dix billets à vingt francs. Pour annoncer à l'auteur de la *Marseillaise* qu'il allait s'occuper du placement des billets, notre grand chansonnier lyrique lui écrivit une lettre adorable où l'engouement de la forme dissimulait délicatement la tristesse du fond :

« Si nous plaçons promptement ces billets, vous aurez enfin de quoi renouveler cette maudite garde-robe qui s'en va toujours trop vite pour nous autres, pauvres diables. Je me rappelle le temps où je n'avais qu'un pantalon sur lequel je veillais avec un soin tout paternel, et qui ne m'en jouait pas moins les tours les plus perfides. Il est vrai que j'avais un talent qui vous manque, j'en suis sûr : je savais faire des reprises, rattacher des boutons. Ce que c'est que d'être d'une famille de tailleurs ! Vous n'avez pas reçu une si bonne éducation. Il vous faut du neuf ! Eh bien, j'espère que vous en aurez avant peu. »

Est-ce excès de sensibilité chez moi ? Je sens les larmes me voiler mes yeux en transcrivant cette lettre exquise.

La misère noire de Rouget de Lisle prit fin avec la révolution de 1830. Louis-Philippe se souvint qu'il avait autrefois chanté la *Marseillaise* à Jemmapes et à Valmy, et que ce chant irrésistible avait fait miracle et gagné les batailles. Il décora l'auteur de ce

chant national et sur sa cassette particulière lui fit servir une modeste mais suffisante pension viagère. Rouget de Lisle avait été recueilli à Choisy-le-Roi par une famille honorable et distinguée par ses mérites, la famille Wolast dont faisait partie M^{me} Amable Tastu, l'auteur de l'« Education maternelle » et de poésies empreintes d'une mélancolie qui va souvent jusqu'à la plus sombre tristesse.

La postérité, généralement juste, a élevé en France deux statues, l'une à Lons-le-Saunier, l'autre à Choisy-le-Roi :

Une statue pour sa gloire,
L'autre pour son injuste oubli.

Si dans le bardit de Rouget de Lisle apparaît avec plus de force et d'entraînement la musique dans l'amour de la patrie, combien d'hymnes superbes éclos avec l'esprit de la révolution sont empreints de ce même caractère !

C'est d'abord le « Chant du Départ » appelé primitivement « Hymne de guerre ». Les paroles furent improvisées par J.-M. Chénier, le 14 juillet 1791 pour fêter l'anniversaire de la prise de la Bastille. Méhul en écrivit la musique sur le coin de la cheminée d'un salon, au milieu de conversations bruyantes. Ce chant d'une si mâle beauté, exécuté pour la première fois par l'orchestre et les chœurs du Conservatoire, fut adopté d'enthousiasme par l'armée et devint bientôt populaire. On a pu critiquer certains vers un peu emphatiques, signaler quelques expressions un peu rudes, cet hymne de guerre n'en est pas moins un des plus noblement inspirés et des plus poétiques qui jaillirent du cerveau des hommes géants de notre

grande Révolution. Jamais le génie de Méhul n'enfanta un air plus majestueux, plus propre à exalter le courage et à raffermir le patriotisme que ce chant superbe qui serait notre plus bel hymne national si la *Marseillaise* n'existait pas. Est-il rien de plus lyrique que la première strophe du *Chant du Départ* :

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas;
Et du Nord au Midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil,
Le peuple souverain s'avance :
Tyrans descendez au cercueil.
La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

Voici quelques titres des chants relevés sur les manuscrits originaux de toutes les compositions destinées à glorifier le culte de la religion de la patrie :

GOSSEC. — 1. Le Chant du 14 Juillet, paroles de J. Chénier, chanté pour la première fois au Champ-de-Mars le jour de la fédération, 1790 (*Dieu du peuple et des rois*), en *mi* bémol, à trois parties sans accompagnement. — 2. Hymne à Voltaire, paroles de J. Chénier, chanté à Paris le 12 juillet 1791, époque de la translation des cendres de Voltaire au Panthéon Français. — 3. Chant pour la fête de Château-Vieux, chanté en mai 1792, en l'honneur de la délivrance des Suisses qui avaient été condamnés à la chaîne, pour avoir défendu le peuple contre la barbarie de Bouillé, sous les murs de Nancy. — 4. Ronde du camp de

Grand-Pré, paroles de J. Chénier, chantée par les défenseurs de la patrie dans la campagne de 1792, après avoir chassé de la Champagne les Prussiens et les Autrichiens. — 5. Chanson en l'honneur des Martyrs de la liberté, paroles de Compigny, chantée aux obsèques nationales de Michel Le Pelletier, dans le Panthéon. — Hymne à l'Être suprême, paroles de Charles Desorgues, chanté par le peuple, le 20 prairial an II, à la fête de l'Être suprême (*Père de l'Univers*). — 7. Hymne à J.-J. Rousseau, paroles de J. Chénier, chanté à Paris, le 20 vendémiaire an III, pendant la translation des cendres de Rousseau au Panthéon. — 8. Chant martial (*Si vous voulez trouver la gloire*). — 9. Hymne à la liberté (*Vive à jamais la liberté!*). — 10. Autre hymne (*Auguste et constante image*). — 11. Hymne à l'humanité (*O mère des Vertus*). — 12. Hymne à l'égalité (*Divinité tutélaire!*). — 13. Hymne funèbre aux mânes des députés de la Gironde. — 14. Hymne patriotique (*Peuple, réveille-toi*). — 15. Hymne pour la fête de la Réunion. — 16. Chant funèbre sur la mort de Ferrand. — 17. Serment républicain (*Dieu puissant*). — 18. Musique pour l'enterrement de Mirabeau et qu'on employa depuis pour les obsèques du duc de Montebello.

Nous en passons pour pouvoir faire ici la part aux autres compositeurs, les collaborateurs de la Révolution dans les fêtes du peuple.

CATEL. — 1. Chant du banquet républicain, paroles de Lebrun, chanté le 10 prairial an IV, à la fête célébrée à l'occasion de victoires remportées en Italie. — 2. Hymne sur la reprise de Toulon, paroles de J. Chénier, chanté le 10 nivôse an II, à la fête décrétée par

la Convention nationale, pour consacrer la reprise de Toulon. — 3. Hymne à l'Être suprême, paroles de J. Chénier. — 4. Ode sur le vaisseau *le Vengeur*, paroles de Lebrun. Combat naval du 13 prairial an II. — 5. Hymne à la victoire sur la bataille de Fleurus, paroles de Lebrun, chanté le 11 messidor an II, au Concert du Peuple, au Jardin des Tuileries, pour célébrer la victoire de Fleurus. — 6. Ode sur la situation de la République durant la tyrannie décemvirale, paroles de J. Chénier. — 7. Hymne pour la fête de la souveraineté du peuple, 30 ventôse, paroles de Boisjolin. — 8. Stances chantées à la fête des élèves pour la fabrication des canons, poudres et salpêtres, etc. Puis plusieurs ouvertures, symphonies et marches militaires écrites pour orchestre régimentaire.

MÉHUL. — 1. Le Chant du départ, hymne de guerre, paroles de J. Chénier, chanté à l'époque de la réquisition générale des Français, l'an I^{er} de la République et pendant les campagnes de la guerre de la liberté. — 2. Hymne à la raison (déesse et compagne du Sage), paroles de Salverte. — 3. Le Chant des Victoires, paroles de J. Chénier, chanté le 16 messidor an II, au Concert du peuple, dans le jardin national des Tuileries, pour célébrer les victoires de la République. — 4. Hymne sur la mort de Ferrand, paroles de Baour Lormian, chanté à la Convention nationale, le 14 prairial an III, à la pompe funèbre en l'honneur de Ferrand. — 5. L'Hymne des Vingt-Deux, paroles de J. Chénier, chanté à la Convention nationale le 11 vendémiaire an III, dans la pompe funèbre pour l'anniversaire de l'assassinat des représentants du peuple. — 6. Le Chant du retour, hymne pour la paix, paroles

de J. Chénier, chanté au palais directorial, le 20 frimaire an VI, époque de la présentation au Directoire, par « Buonaparte », de la ratification du traité de Campo-Formio. — 7. Fête des époux, 10 floréal, paroles de Ducis. — 8. Chant pour l'anniversaire du 9 thermidor, paroles de J. Chénier.

Avec ces chants (je ne cite que les principaux) Méhul fournit à la Révolution plusieurs beaux morceaux de musique pour instruments de cuivre.

LESUEUR. — 1. Hymne pour l'inauguration d'un temple à la Liberté, paroles de Neufchâteau, chanté en l'an II. — 2. Hymne du 9 thermidor, paroles de Desorgues, chanté à la Convention nationale le 9 thermidor. — 3. Chant dithyrambique pour l'entrée triomphale des monuments conquis, chanté à Paris à la fête nationale célébrée à cette occasion le 9 thermidor an IV. — 4. Fête de l'agriculture, 16 messidor, paroles de François de Neufchâteau. — 5. Fête de la vieillesse, 10 fructidor, hymne, paroles d'Arnaut, etc.

CHÉRUBINI. — 1. Ode pour l'anniversaire du 10 août, paroles de Lebrun, chantée aux anniversaires du 10 août. — 2. Le Salpêtre républicain, chanté à Paris, en pluviôse an II, dans la fête de l'ouverture des travaux pour l'extraction des salpêtres. — 3. Hymne à la fraternité, paroles de Desorgues, chanté dans le jardin des Tuileries le 1^{er} vendémiaire an II, époque anniversaire de la fondation de la République ; Ode sur le 18 fructidor. — 4. Hymne funèbre sur la mort du général Hoche, paroles de J. Chénier, chanté au Champ de Mars le 19 vendémiaire an VI, dans la pompe funèbre célébrée en l'honneur de Hoche. —

5. Fête de la jeunesse, 10 germinal, paroles de Parny.
— 6. Fête de la reconnaissance, 10 prairial, paroles de Maheurault, etc.

J'aurais encore à relever des chants patriotiques de Dalayrac, de Jadin, de Lenglé, de Devienne, de Giroust, de Delrieu, d'Eler, de Martini, de Piccini, de Grétry, d'un hymne à la liberté, paroles de Rouget de Lisle, musique d'Ignace Pleyel, et d'autres ; mais j'ai hâte de revenir à la *Marseillaise*, pour démontrer par quelques faits historiques la puissance qu'exerça le chant magique sur le moral du soldat français, et la terreur qu'il inspirait aux ennemis de notre Révolution, les nations européennes coalisées contre la France. Il n'y avait pas pour exciter le patriotisme des volontaires de cri de ralliement qui valût les accents superbes du chant de Rouget de Lisle.

« Cruel ! s'écriait douloureusement Kotzebue en s'adressant à l'auteur de la *Marseillaise*, combien de mes frères n'as-tu pas fait périr ! »

Et Klopstock, que pensait-il de l'œuvre musicale patriotique de Rouget de Lisle ? L'ayant un jour rencontré à Hambourg, il l'accosta et lui dit :

« Votre hymne a moissonné cinquante mille braves Allemands. »

Klopstock ne se trompait point.

Ecoutez cette anecdote racontée par un témoin oculaire, et de tous points conforme à la vérité des faits.

A un dîner chez Dumouriez, qui eut lieu le lendemain de la glorieuse bataille de Jemmapes, Rouget de Lisle se trouvant placé à côté du duc de Chartres (depuis Louis-Philippe I^{er}, roi des Français) saisit cette occasion de féliciter le jeune duc sur la journée

de la veille, dont le succès pouvait lui être attribué ; mais la modestie du vainqueur égalait son courage : « Non, dit-il à Rouget de Lisle, ce n'est pas à moi, c'est à vous qu'est dû le succès. Au moment de l'attaque, je reçus du général l'ordre d'aller m'emparer du bois du Boussu. On me donne pour exécuter ce mouvement un bataillon formé de conscrits de Saint-Denis qui n'avaient pas encore vu le feu. Ils s'avançaient au pas accéléré avec autant de courage que d'inexpérience, quand tout à coup une décharge part du bois même que nous allions occuper. Voilà ces pauvres gens qui, dans un premier mouvement de surprise, s'effrayent, perdent la tête, se débandent et m'abandonnent ; je les rappelle, je leur parle, je les exhorte et les supplie ; tout est inutile ; ils n'écoutent ni mes ordres, ni mes prières. Désolé d'une défection si étrange et si inattendue, je tente une dernière ressource, je lève mon chapeau sur la pointe de mon épée, et de toute ma voix, je commence à chanter :

Allons, enfants de la patrie
Le jour de gloire est arrivé.

A ces accents chers et connus, mes fuyards parisiens tournent la tête et s'arrêtent ; bientôt vous les eussiez vus se rassembler de nouveau, accourir sur mes pas en répétant avec enthousiasme le chant sacré. Alors j'en forme une colonne serrée, à laquelle je donne le nom de colonne de Jemmapes ; je les dirige sur le bois qui protégeait les redoutes autrichiennes, et nous les enlevâmes à la baïonnette. »

Ah ! cette *Marseillaise*, quels souvenirs d'artiste et de patriote n'éveille-t-elle pas dans mon cœur !

Ceux qui, comme moi, en 1848, ont porté l'habit de garde national et fait la faction le fusil sur l'épaule et

la cartouchière bien garnie, deviennent de jour en jour plus rares. Aussi, ayant gardé de la seconde République des souvenirs personnels, ai-je eu quelquefois la pensée d'en faire un volume de librairie.

Parmi ces souvenirs, je ne voudrais pas oublier dans cet article sur la musique dans l'amour de la patrie, la *Marseillaise* chantée au Théâtre-Français par la grande tragédienne Rachel.

Comment, Rachel qui avait une voix chantée impossible, rauque, courte, pleine de trous qui étaient des abîmes pour la vocale, mais qui avait du génie et un cœur qui suppléait à tout, comment fut-elle conduite à chanter et à mimer le chant de Rouget de Lisle devant le public ! Je vais vous le dire.

M. Lockroy, le digne père de M. Edouard Lockroy « premier élu de Paris », venait d'être nommé administrateur du Théâtre-Français, qu'on appelait alors « Théâtre de la République ». Cet événement fut le signal de la rentrée de Rachel dans la Maison de Molière, qui est aussi celle de Corneille et de Racine.

— Si vous chantiez la *Marseillaise*, lui dit M. Lockroy ! Qu'en pensez-vous ?

— Mais je ne sais pas si j'ai l'ombre même d'un organe musical quelconque.

— Qu'est-ce que cela fait, quand on a votre génie.

— Vous croyez, vraiment, que je pourrais chanter ?

— Chantez ou déclamez la *Marseillaise*, comme vous le pourrez, comme vous le sentirez, et vous serez sublime, j'en suis sûr. Je vous en réponds.

— C'est un essai à faire, dit la grande tragédienne en souriant. Je vais réfléchir à cela.

— C'est un succès certain, répliqua M. Lockroy. Vous serez sublime, je vous le répète. Tout Paris

voudra vous entendre. Vous serez la plus merveilleuse interprète de Rouget de Lisle, comme vous êtes la plus idéale représentante des grands rôles immortels de Corneille et de Racine.

Rachel réfléchit — pas bien longtemps — et le public du Théâtre-Français fut, un beau jour, appelé à entendre chanter la grande, l'incomparable tragédienne.

Lockroy avait deviné juste. Ce fut quelque chose de surprenant, de sublime, en effet, de voir et d'entendre cette artiste inspirée s'incarner dans l'hymne radieux de la patrie, qui semblait contenir le cœur tout entier de la France. L'électricité n'a pas d'effet plus puissant et plus rapide sur le fil conducteur que n'en eut Rachel sur les auditeurs, chantant (ou récitant musicalement, je ne sais trop comment dire) cette grandiose et étonnante inspiration musicale et patriotique.

Au dernier couplet, les cœurs brisés d'émotion étaient haletants. D'une voix rauque de pseudo-contralto, mais puissamment tragique et comme pantelante des plus nobles et des plus mâles émotions, elle frappait les spectateurs d'une indicible sensation. Je la vois encore avec cette ampleur et cette correction plastique de l'art grec dont elle avait le secret, vêtue de l'austère tunique, s'agenouiller lentement, les yeux levés au ciel, le visage transfiguré comme dans une vision idéale d'amour et de gloire nationale, drapée dans le drapeau tricolore que gravement elle avait ramené sur elle, dire ou chanter ces vers frémissants ou s'exhalait tout son être moral :

Amour sacré de la patrie
Conduis, soutiens nos bras vengeurs,
Liberté, liberté chérie
Combats avec tes défenseurs.

Paris entier voulut entendre la *Marseillaise* par Rachel. Ce fut une révélation. Plus tard elle alla chanter aux États-Unis, dans les entr'actes de la tragédie, notre hymne patriotique qui, peut-être, fit, là-bas, aimer davantage et respecter la France.

Si une statue avait été élevée à la grande tragédienne par l'admiration de ses contemporains, ce n'est pas dans l'un de ses grands rôles que j'aurais voulu la voir représentée, mais le drapeau tricolore à la main, chantant la *Marseillaise* avec cette inscription :

ART ET PATRIE

Mais il est temps de nous reporter vers le « Washington » qui, léger malgré sa grande masse, *flirte* avec la lame en la domptant, court sur elle, la dépasse et rit de ses menaces en se balançant, capricieusement porté sur son dos transparent et sa frisure blanche.

XXII

Voyage de retour en France. — Je vais au devant de Paulus à l'arrivée, dans la rade du Havre, du *Washington* qui porte tous nos musiciens. — Fêtes données au Havre en leur honneur. — Discours de M. Guillemard, maire du Havre.

Le voyage de retour de nos musiciens s'est effectué sans incident notable et dans le temps réglementaire. Voulant être un des premiers à serrer la main de mes amis Paulus et Maury, à féliciter toute la bande harmonieuse de ses triomphes, je pars pour le Havre. J'y arrive au moment où le *Washington* vient d'être signalé, c'est-à-dire le 22 août 1872. Attendre patiemment à terre l'arrivée de nos artistes est une vertu dont je ne me suis pas senti capable. Je demande à M. William Belin, alors agent, au Havre, de la Compagnie transatlantique des paquebots, de m'autoriser à prendre place sur le remorqueur *Jupiter*, capitaine Duchemin, chargé d'aller à la rencontre des voyageurs et de les ramener à terre avant l'heure de la marée. Cette autorisation m'ayant été accordée, je me suis embarqué avec M. Champeau, l'un des agents de la Compagnie, mon confrère et ancien collègue au *Siècle*, M. Amédée Marteau, qui devint directeur du *Journal du Havre*, et M. Félix Faure, qui devait faire une si brillante carrière politique et qui, très jeune alors, était adjoint au maire.

Il a plu la nuit; mais au matin le temps est beau,

quoiqu'il se dessine à l'horizon, en mer, des draperies de nuages qui, au dire du capitaine Duchemin, nous donneront, dans la journée, de la pluie et du vent. Le vent, ce n'est rien; mais la pluie pourrait éteindre les flambeaux de la grande marche projetée pour ce soir.

Nous quittons le Havre. La mer est calme, et je n'ai pas besoin de vous dire si la bonne humeur règne parmi nous. On parle de la frégate américaine la *Shenandoah*, entrée au Havre il y avait quatre jours; de la belle organisation et de l'extrême propreté de ce navire; des vingt et un coups de canon qu'elle a tirés pour saluer le sol français, et du salut qui lui a été rendu... le lendemain, à six heures du matin. Nous n'étions pas prêts, à ce qu'il paraît, pour tirer le canon; des ordres n'avaient pas été donnés. Toujours cette même incurie administrative qui nous a perdus.

Un incident poétique. Un pauvre petit oiseau, enveloppé dans le brouillard, et qui sans doute avait pris un rideau de nuage pour une terre, s'est perdu en mer; son vol est fatigué, incertain. Il voit notre bateau, mais il n'ose pas tout d'abord s'y reposer; nécessité faisant loi, il tombe plutôt qu'il ne se pose dans un coin de l'arrière. Un jeune mousse court pour s'en emparer. Que va faire l'oiseau? Sauvera-t-il sa vie au prix de sa liberté? Il aime mieux mourir libre que vivre esclave, et il reprend son vol, pour s'abîmer dans la mer, à quelques mètres de nous.

A huit heures, M. Champeaux voit, le premier, comme une tache brune à l'horizon, le steamer désiré. On se repasse la longue-vue, et il n'y a plus de doute : c'est le *Washington*, c'est la Musique de la Garde républicaine.

Il s'avance rapidement, la tache s'élargit; bientôt on aperçoit, avec un panache traînant de fumée, les trois grands mâts du navire; puis on voit les passagers sur le pont et le capitaine Roussel, en grande tenue, commandant la manœuvre. Nous abordons sans accident le transatlantique, à neuf heures et demie.

Paulus m'aperçoit au bas de l'échelle, il me salue de la main, en attendant que je l'embrasse. Nous voici sur le pont et vous devinez aisément le concert d'effusion, les embrassements, les paroles entrecoupées et toutes les marques de la joie de se retrouver sains et saufs.

Le capitaine du *Washington* est un véritable gentleman, qui nous reçoit avec une affabilité exquise.

— Vous devez avoir faim, nous dit-il?

— Mon Dieu! répondons-nous en chœur, l'air matinal de la mer n'a pas nui, en effet, à notre appétit, et puisque vous nous l'offrez...

Et nous déjeunâmes comme on déjeune à bord des transatlantiques, c'est-à-dire supérieurement.

Il y avait à bord trois de nos compatriotes, dont une femme, qui se trouvaient dans la plus grande misère. L'un d'eux même, n'ayant pas de quoi payer son passage, s'était caché à bord et n'a révélé sa présence que le lendemain du départ de New-York. Nos musiciens ont fait entre eux une collecte en faveur de ces malheureux expatriés, et, après un concert donné à bord en l'honneur du commandant du steamer, ils ont quêté pour eux. Voilà de braves gens qui ne seront pas obligés, comme ils ont dû le craindre, de mendier leur pain dès leur arrivée en France.

Les bagages des passagers sont transbordés du *Washington* dans le *Jupiter*, mais tout le monde

veut rester dans le transatlantique pour jouir de la réception préparée à nos soldats-artistes.

Voici l'heure de la marée; le steamer met le cap sur le Havre. Il est près de midi, nous passons devant la jetée. Une foule innombrable est là, qui salue d'acclamations répétées l'arrivée de nos musiciens. La fanfare havraise, directeur M. Granjean, salue d'une marche guerrière la Musique de la Garde républicaine; celle-ci répond par un morceau admirablement joué. C'est le tour de la musique du 5^e de ligne, chef M. Dumas. La foule s'ébranle pour suivre le transatlantique, qui, en entrant dans le bassin de l'Eure, est accueilli par la *Marseillaise*, chaudement exécutée par les musiciens de la frégate américaine. Avec le même enthousiasme nos musiciens répondent par l'air national américain, le bel air *Hail Columbia*.

J'en aurais long à écrire si je voulais retracer dans le détail tous les petits incidents du débarquement. Je dirai seulement que la population havraise qui assistait à ce débarquement, a fait à nos musiciens un accueil enthousiaste, digne prélude des fêtes officielles préparées en leur honneur.

J'ai assisté à bien des fêtes de bien des genres, quelques-unes gaies, d'autres tristes (les fêtes officielles sous l'empereur n^o 3, par exemple); je n'en ai jamais vu de plus sympathique et de mieux ordonnée que celle-ci. Il faut en attribuer le mérite surtout à M. Félix Faure qui a voulu tout voir par lui-même, qui a tout prévu et tout ordonné...

Pendant que l'Hôtel de Ville préparait ses illuminations, que les fanfares et les sociétés chorales d'amateurs répétaient généralement, les maisons du quai, de la rue Royale et de la rue de Paris se pavoisaient

de drapeaux aux couleurs nationales et américaines. On ne parlait, on ne s'occupait que de nos soldats-artistes. Ce n'est pas exagérer de porter à vingt-cinq mille le nombre des personnes qui, à l'heure de la retraite aux flambeaux (aux lanternes, pour parler exactement), s'étendaient comme un flot humain de la tente des transatlantiques jusqu'au pont Notre-Dame. Sur les quais et sur la place de l'Hôtel de Ville, la foule n'était pas moins compacte. Partout régnait une joie mâle et contenue ; point de ces loustics qui déshonorent les réunions populaires par des plaisanteries de mauvais goût et des cris intempestifs. Cette tenue de la population havraise m'a frappé, et je lui en fais ici mes sincères compliments.

Dans l'intérieur de l'Hôtel de Ville, le maire, M. Guillemard, un républicain de la vieille roche — il s'en trouve — fait à de nombreux invités les honneurs de beaux et vastes salons avec une courtoisie parfaite.

A huit heures et demie, le cortège se met en marche de la tente des transatlantiques, escorté d'une haie de soldats en armes appartenant au 5^e de ligne ; d'autres soldats n'ont pour toutes armes que des ifs formés de lanternes multicolores. De loin, au milieu des sillons lumineux de l'éclairage au gaz de la belle rue de Paris, ces lanternes offrent l'aspect d'un banc phosphorescent de méduses, dont les maisons se trouvent parfois éclairées spontanément de teintes rosées, bleues et nacrées. C'est un coup d'œil féerique.

Enfin, le cortège arrive sur la place de l'Hôtel de Ville, et nous apercevons la *Fanfare havraise*, la *Fanfare gravillaise*, l'*Union des travailleurs* et la *Cécilienne*, bannières au vent ; puis la musique du 5^e de ligne.

Le spectacle devient de plus en plus imposant, et nous sommes de l'avis du journal *Le Havre* quand, par la plume alerte et incisive de son jeune rédacteur, M. H. Fenoux, il dit : « Pas un cri déplacé, pas une rixe, pas même une dispute. Un peuple qui sait s'amuser ainsi n'est pas un peuple en décadence... » Non, c'est un peuple qui se régénère.

Les fanfares éclatent, les bravos suivent, et au moment où la musique de la Garde républicaine attaque les premières mesures si vigoureuses et si originales de l'ouverture de *Zampa*, la foule impressionnée se recueille. On est émerveillé quand les saxophones, avec des sons d'orgue et de violoncelle, font entendre la délicieuse prière. Les derniers accords de la chaude péroration de cette page symphonique vibrent encore, que quarante mille mains applaudissent avec transport. Le chef de cet orchestre militaire est reçu à la mairie par le maire. D'une voix émue, mais ferme et convaincue, M. Guillemard prononce le discours que voici :

« Monsieur,

« Permettez-moi de vous adresser, au nom de la ville du Havre, mes sincères félicitations pour les succès si mérités que vous avez obtenus en Amérique.

« Nous conserverons toujours le souvenir de l'accueil chaleureux qui vous a été fait par nos frères d'Amérique.

« Je saisis avec bonheur la présence ici du représentant des Etats-Unis pour lui adresser publiquement mes remerciements.

« L'hospitalité enthousiaste qui vous a été accordée aux Etats-Unis était d'autant plus faite pour nous

toucher, qu'elle s'exerçait envers les représentants de la France républicaine, débarrassée du joug odieux qui pesait sur elle depuis dix-huit ans.

« Ne soyez donc pas étonné de la réception que vous fait aujourd'hui notre ville si essentiellement républicaine.

« Vive la République ! Vivent les Etats-Unis ! »

Ces paroles sont saluées par le cri de *Vive la République !* comme une sanction de la pensée chaleureusement exprimée par le premier magistrat municipal d'une ville intelligente et bien réellement républicaine, comme il le dit.

M. Paulus ne devait pas jouer l'ouverture de *Zampa*; mais apprenant que Mme Clamagéran, la fille de notre immortel Hérold, se trouvait parmi les invités à l'Hôtel de Ville, il modifie aussitôt son programme, et le chef-d'œuvre du maître est exécuté avec un charme et un entrain admirables. Les yeux de Mme Clamagéran se sont mouillés de larmes et le cœur battait du bon battement dans les poitrines françaises.

Cette première soirée s'est terminée par un punch offert aux nouveaux débarqués. Là, nous avons entendu avec beaucoup d'intérêt les sociétés chorales la *Lyre havraise*, l'*Union*, etc., et nous avons applaudi au toast porté par M. Faure, d'une parole facile, simple et pénétrante.

Voici le texte de ce petit discours substantiel, qui se termina par une nouvelle musicale d'intérêt général :

« Messieurs de la Garde républicaine,

« Je vous remercie d'avoir choisi notre ville pour rentrer en France, à la suite de votre brillante excursion aux Etats-Unis.

« Nous avons suivi pas à pas vos succès et nous en avons été fiers.

« Vous avez su recueillir à l'étranger des sympathies toutes prêtes à éclore.

« J'en suis d'autant plus heureux que les ovations nombreuses dont vous avez été l'objet ont été faites aux artistes portant l'uniforme de l'armée française, de cette armée qui prouve chaque jour que la dernière goutte de sang français n'a pas coulé à Sedan, et qui entend rendre à la France le rang auquel a droit notre pays.

« Je saisis cette occasion pour remercier le peuple américain de l'accueil qu'il vous a fait, c'est une preuve que l'on n'a pas oublié au delà de l'Atlantique la vieille amitié de nos deux pays; et si nous sommes fiers de voir honorer aux Etats-Unis le nom de Lafayette, les Américains doivent savoir que de ce côté nous honorons celui de Washington, parce qu'il est pour nous synonyme de liberté et patriotisme.

« Je remercie MM. les musiciens du 5^e de ligne de l'obligeance et de la gracieuseté avec lesquelles ils se mettent à la disposition des habitants du Havre.

« Et qu'il me soit permis aussi d'adresser aux Sociétés chorales et instrumentales de notre ville, l'expression de mes vifs sentiments de reconnaissance.

« Il ne naît pas une infortune sans qu'on les trouve pour la soulager, et nous sommes toujours sûrs de rencontrer leur bannière sur le chemin de la charité.

« Je termine, Messieurs, en vous annonçant que nous avons le projet d'organiser au Havre, pour l'année prochaine, un grand concours musical international. Nous espérons que nos hôtes d'aujourd'hui seront encore des nôtres, et qu'ils se rencontreront

avec nos amis de Suisse, de Belgique et d'autres pays, qui viendront, dans une fraternelle et artistique manifestation, apporter à notre patriotisme le concours de leur sympathie. »

M. Paulus a répondu que si l'accueil bienveillant dont la musique de la Garde républicaine a été l'objet aux Etats-Unis lui avait été très sensible, et s'il s'en honorait grandement, la réception qui lui était faite par le Havre, expression du sentiment national, au retour de ce voyage artistique, le touchait profondément, et qu'il en conserverait avec ses musiciens une éternelle reconnaissance.

Rien ne devait manquer à cette fête de famille, pas même le charme de l'inattendu. Le pianiste-compositeur Magnus, qui prend ses vacances au Havre dans une villa délicieuse, bien faite pour inspirer un poète tel que lui, s'est senti, comme tout le monde ici, vivement ému par l'arrivée de nos compatriotes. C'est par un *Salut au Havre!* composition pleine de grandeur et de pathétique, qu'il a traduit son émotion d'artiste. En deux heures, le morceau était conçu et écrit. Le soir, M. Magnus en offrait le manuscrit au chef de la musique de la Garde républicaine, heureux de cet hommage spontané. Le *Salut au Havre!* fera certainement partie du répertoire des musiciens de la Garde républicaine, et les pianistes ne contribueront pas peu à rendre cette belle marche populaire.

Ces fêtes, patriotiques autant que musicales, ont eu pour complément un festival donné au Grand-Théâtre, au bénéfice des veuves et des orphelins des Alsaciens et Lorrains tués pendant la guerre. La salle était comble ; plus de mille personnes n'avaient pu obtenir

dé place. Aussi la municipalité a-t-elle eu l'excellente idée de prier M. Paulus et son orchestre d'exécuter, à l'issue du festival, un morceau sur la grande place Louis XVI, où une quête serait faite, et afin que tout le monde pût entendre et applaudir les célèbres musiciens. Avec une bonne grâce parfaite, malgré la fatigue du voyage, la musique de la Garde républicaine (M. Paulus est Alsacien !) s'est prêtée à cette combinaison, et la soirée a été de cette manière pour ainsi dire double.

Je ne parlerai pas du succès artistique obtenu par les nombreuses phalanges harmoniques qui se sont fait entendre dans cette solennité, sans précédent au Havre, de l'avis de tous les habitants de cette ville. On comprend le sympathique accueil qui devait être fait et qui a été fait, en effet, aux sociétés musicales du Havre et des environs, à la musique du 5^e de ligne et à l'orchestre de M. Paulus. Mais comment vous exprimer le saint enthousiasme du public à la vue de ces huit jeunes filles alsaciennes et lorraines, vêtues aux couleurs nationales et venant offrir, sur la scène du théâtre, une couronne d'or à la musique républicaine, au nom des veuves et des orphelins alsaciens et lorrains ? L'émotion a gagné tous les cœurs, et Paulus a répondu à cet hommage patriotique en entonnant le chant sublime de la *Marseillaise*.

Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé.

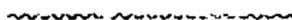
Non, il n'est pas arrivé encore, ce jour de gloire, mais il arrivera !

Tout le monde se lève à ces accents magiques, au parterre comme dans les loges, et la salle entière

chante en chœur avec l'orchestre la mâle et fière mélodie, qui est plus qu'une espérance, qui, dans la circonstance, prend le caractère d'un serment.

Belle soirée, soirée fortifiante qui a dû prouver aux Prussiens (il y en avait dans la salle et j'en ai vu) que la France n'est pas une nation qu'on décapite d'un coup de sabre. Coupez une tête, il en pousse mille. Des citoyens ? La terre en produit de nouveaux.

J'ai emporté de ces fêtes sévères, enthousiastes et profondément honnêtes une impression que le temps n'affaiblira pas.



XXIII

Un mois après.

Toutes ces fêtes, tous ces honneurs devaient avoir un épilogue des plus flatteurs.

Un mois environ après leur retour en France, les chefs de notre excellent orchestre militaire recevaient la lettre suivante de M. Frédéric Gaillardet, correspondant politique du *Courrier des États-Unis* :

« *A Messieurs Paulus et Maury.*

« Messieurs,

« J'ai l'honneur et le plaisir de vous remettre deux drapeaux américains que je suis chargé de vous offrir par deux officiers éminents de l'armée des États-Unis, le major North et le colonel Th.-D. Emory, de Philadelphie, comme un témoignage de la sympathie et de l'admiration que vous et tous les autres artistes-musiciens de la Garde républicaine, vous avez inspirés dans la ville de Philadelphie, comme dans toutes les autres villes des États-Unis, où vous vous êtes fait entendre et applaudir.

« Je ne puis, du reste, mieux vous exprimer les intentions des deux officiers américains qu'en copiant textuellement une phrase de la lettre adressée par eux au *Courrier des États-Unis*, et dans laquelle ils vous prient, ainsi que vos collègues, « d'accepter ces « drapeaux, non à raison de leur valeur intrinsèque,

« mais simplement, ajoutent-ils, comme une preuve
« que nous n'oublions ni *eux*, ni la *France*, ni le
« plaisir que nous a fait leur visite. »

« Les mots que ces messieurs ont soulignés eux-mêmes prouvent que vous avez fait aimer et honorer la France et vous, Messieurs, et ce doit être à vos yeux la plus belle récompense de votre patriotisme et de votre talent.

« Recevez, Messieurs, l'assurance de mon dévouement et de ma considération la plus distinguée

« FRÉDÉRIC GAILLARDET. »

Que pourrions-nous ajouter à ce dernier et si précieux témoignage de l'estime des Américains pour nos soldats-artistes ? Un seul mot ; c'est qu'il y a entre la France et l'Amérique des sympathies profondes que nos malheurs nationaux, loin d'affaiblir, ont ravivées, au contraire. Ces sympathies, les musiciens de la Garde républicaine auront l'éternel honneur de les avoir fait éclater par leur talent non moins que par leur noble conduite à l'étranger et de nous les avoir rapportées. Dans les circonstances où il s'est produit, c'est plus qu'une page intéressante pour l'art musical français que ce voyage des musiciens aux Etats-Unis, c'est une page de notre histoire nationale.

XXIV

Les successeurs de Paulus comme chefs de musique
de la Garde républicaine.

Adolphe Sellenik.

Adolphe-Valentin Sellenik est né dans notre belle Alsace comme Paulus, Wekerlin, Georges Kastner. Artiste et soldat, il a vécu et il est mort Français, d'autant plus passionnément attaché à la France que, par la force qui prime le droit, Strasbourg, son pays natal, a été arraché à la patrie. Le père de celui qui fait l'objet de cette biographie, dont un des membres de sa famille nous a fourni les notes, ne voulait pas faire de son fils un musicien. Il s'y décida pourtant, déterminé par une circonstance à coup sûr originale.

Le petit Sellenik avait huit ans. Depuis quelque temps il recevait, mais en cachette, des leçons de son frère, de deux ans plus âgé que lui. Les deux bambins s'amusaient à jouer des duos de violon quand ils croyaient qu'on ne les surprendrait pas. Un jour, il leur prit la fantaisie singulièrement hardie de jouer un trio à eux deux. Voici comment ils s'y prirent pour réaliser ce projet, en dépit des lois de l'arithmétique : L'aîné des enfants, un diabolin musical s'il en fût, avait couché par terre une contrebasse. Puis il s'était attaché au pied droit l'archet de cet instrument et, saisissant un alto, il joua du pied et des mains, marquant les temps forts et les principales

notes de basse sur le *violonard* pendant qu'il se démenait de son mieux sur l'alto et que le frère plus jeune exécutait consciencieusement sa partie sur le violon. Par hasard, le père Sellenik vint à passer près de la chambre où râclaient si étrangement les virtuoses. Fort intrigué de ce qu'il entendait, il pénétra dans le sanctuaire et fut témoin du spectacle. Il ne se fâcha point, il rit au contraire, et, de ce jour, il permit à Adolphe-Valentin d'apprendre le violon, puisque telle était sa vocation, et il lui choisit un professeur plus sérieux que son frère. Bien dirigé, il fit de rapides progrès. A dix-huit ans, sa réputation de violoniste était faite et on aimait à l'entendre dans les concerts, où il obtenait de vifs succès. En même temps qu'il travaillait le violon, il étudiait l'harmonie et le cornet à pistons. Nous le voyons figurer à l'orchestre de Strasbourg tour à tour comme premier violon et premier piston. A vingt-deux ans, il est nommé chef d'orchestre du théâtre de Strasbourg qui, à cette époque, passait pour l'un des meilleurs de toute la France. Il s'acquitte si bien de ses fonctions qu'il les remplit pendant cinq ans.

Sellenik n'avait pas vingt-cinq ans lorsqu'il vint à Paris. Sur la proposition que lui fit le colonel Marolles, il prit la direction de la Musique du 2^e voltigeurs de la Garde, poste qu'il occupa jusqu'en 1870. En 1859, il avait fait la campagne d'Italie. La cruelle guerre de 1870 vit Sellenik à son poste et faisant vaillamment son devoir. Après la reddition de Metz par l'odieuse trahison de Bazaine, notre soldat artiste est fait prisonnier avec toute la belle et héroïque armée et envoyé en Allemagne. En rentrant en France, après sa captivité, il fut aussitôt nommé chef de musique de la

2^e légion de la Garde républicaine. Enfin, quand sonna pour Paulus l'heure de la retraite, après son voyage triomphal en Amérique, Sellenik était tout indiqué pour devenir le chef de toute la Musique de la Garde républicaine, composée de soixante-quinze musiciens de premier ordre.

C'est en 1875, à l'occasion d'une fête de bienfaisance au profit de l'hôpital français, qui eut lieu à Londres, et à laquelle l'excellent corps de musique prêta son concours, que Sellenik composa sa fameuse *Marche Indienne*, jouée par la suite par tous nos orchestres régimentaires. Sellenik improvisa ce morceau qui fut écrit en quelques heures. Comme témoignage de sa satisfaction, le prince de Galles, qui était président de la fête, envoya à Sellenik une superbe bague montée d'un saphir, véritable bijou indien.

Déjà, en 1876, Sellenik avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Le successeur de Paulus n'avait, on peut le dire, que des amis parmi tous les artistes. A l'occasion de sa décoration, il y eut chez le restaurateur Bréban une fête de famille dont parlèrent les journaux : M. Maury, au nom des musiciens de la Garde républicaine, offrit à son chef, M. Sellenik, une croix enrichie de diamants, et je n'ai pas besoin de dire qu'on but avec entrain à l'art et à la patrie.

La visite de la Musique de la Garde républicaine à Lyon, en 1877, ne s'est pas effacée de la mémoire. On parle encore des concerts que cette superbe phalange harmonique donna au parc de la Tête-d'Or et à l'Alcazar. A Lille, à Rouen, à Boulogne, au Havre, à Alençon, à Arras, où cette remarquable Musique est allée se faire entendre, l'accueil qu'elle a reçu a tenu

de l'enthousiasme ; partout le nom de son digne chef, Sellenik, a été chaleureusement acclamé.

En 1880, Sellenik reçut l'ordre du général Farre, ministre de la guerre, de composer la *Marche des Drapeaux* pour servir au défilé des délégations à la remise des drapeaux au 14 Juillet à Longchamps. L'avant-veille de ce jour, cette *Marche* ayant été jouée devant le Ministre avec un succès que l'on peut dire hors ligne, il ordonna de la faire graver pour être distribuée à toutes les musiques régimentaires de France.

La *Marche Indienne* ayant si bien réussi, son auteur en fit le pendant avec la *Marche Tartare*. Cette dernière composition valut au célèbre chef de musique une lettre de Massenet, qui est un parchemin de noblesse artistique. Voici cette lettre datée de 1881 :

« Mon cher maître,

« Je tiens essentiellement à vous féliciter pour votre *Marche Tartare*. C'est une œuvre absolument réussie ; c'est un succès, un grand succès.

« Bien à vous,

« MASSENET. »

Les œuvres de Sellenik sont nombreuses. Il a fait représenter à Paris six opéras-comiques dont voici les titres :

Crispin rival de son maître, d'après la comédie de Le Sage. Deux actes, au Théâtre-Lyrique, en 1860.

Les Diamants de la diva, en deux actes.

Le Florentin, en trois actes, donné en 1860.

Le Fou Chopine, un acte, représenté en 1883.

Le Turc malgré lui, un acte, en 1885.

D'une pierre deux coups, un acte.

Sellenik a écrit aussi quatre symphonies dramatiques : *le Rêve en Helvétie*, *les Fiancés*, *le Château-Gaillard*, *les Braconniers* ; enfin, il est l'auteur de nombre de morceaux détachés et d'arrangements pour orchestre d'harmonie. Il a, en outre, écrit un certain nombre de mélodies avec un accompagnement de piano, entre autres : *Dis-moi quel est ton pays*, chant alsacien, qui fut dit avec beaucoup de succès par Boudouresque, Dubulle, Auguez, etc.

En 1886, M. Sellenik, ayant pris sa retraite, est allé planter sa tente aux Andelys, où il est mort.

C'est dans cette jolie ville des Andelys que l'ancien et très honoré chef de la Garde républicaine a composé ses œuvres symphoniques, *Les Fiancés*, *Le Château-Gaillard* et *Les Braconniers*. Ces ouvrages ont été exécutés, sous la direction de Sellenik, par la *Société Philharmonique* des Andelys.

Adolphe-Valentin Sellenik était décoré de la Légion d'honneur, de la Médaille militaire, de la Valeur militaire Sarde, des palmes académiques, de la Couronne de chêne de Hollande, du Nicham de Tunisie, de l'ordre de François d'Autriche, de la Conception du Portugal, de l'ordre artistique de Suède et Norvège et de l'ordre du Midjidié.

Gustave Wettge.

M. Gustave Wettge est le troisième chef de la Musique de la Garde républicaine, et c'est au concours qu'il a dû cette situation si honorable et si enviée parmi nos chefs de musique de l'armée. En effet, M. Sellenik ayant atteint la limite d'âge et ayant été admis à faire valoir ses droits à la retraite en 1884, sa succession fut mise au concours.

Ce fut un événement musical que ce concours, car c'était la première fois que tous les aspirants à ce poste si justement envié, étaient admis à le conquérir par leur seule valeur artistique. Aussi les concurrents furent-ils nombreux. Le jury se composait de MM. Ambroise Thomas, président; Massenet, Guiraud, Léo Delibes, Lenepveu, Barthe, Emile Jonas, Duprato, Gastinel, Théodore Dubois. Après de nombreuses et difficiles épreuves, le nom de Gustave Wettge sortit de l'urne à l'unanimité des votants. C'était un éclatant succès que détermina surtout, m'a-t-on dit, la composition libre écrite pour orchestre d'harmonie sur un motif qui, je crois, fut fourni par ce maître si compétent en tout ce qui touche à la musique régimentaire, Emile Jonas.

Le nom qui réunit le plus grand nombre de suffrages après celui de M. Wettge fut celui de Meister, qui lui succéda au 1^{er} du génie. Vint ensuite celui de Carrène, actuellement chef de musique de la flotte à Toulon. Le concours avait été très remarquable, et c'est pourquoi nous nommons MM. Meister et Carrène, qui sortirent de cette épreuve solennelle avec les félicitations du jury.

La carrière de M. Wettge, comme toutes les carrières choisies par vocation et normalement suivies, peut se raconter en quelques lignes.

Le troisième chef de la Musique de la Garde républicaine est né à Condé-sur-Escaut, dans le département du Nord, le 21 juillet 1844. Dès l'âge de quatre ans, on lui fait poser ses petites mains sur l'ivoire du piano et vite il passe des exercices des cinq doigts aux gammes majeures et mineures dans tous les tons, pour attaquer bientôt les exercices jour-

naliers de Czerny. Prenant goût au jeu, l'enfant fait de rapides progrès. Bientôt on le cite en exemple comme un modèle à suivre, on veut l'entendre dans les salons, on l'encourage, on l'applaudit, on lui prédit un bel avenir d'artiste. Il devint un excellent pianiste en même temps qu'un clarinettiste de premier ordre. C'est M. Wettge père, virtuose sur ces deux instruments, qui fit l'éducation musicale de son fils, lequel fut, assurément, son meilleur élève.

La famille Wettge était une famille de musiciens. Le frère aîné de l'artiste qui fait l'objet de cette notice biographique, était chef de musique de régiment. C'est lui qui dirigea Gustave Wettge dans ses premières études d'harmonie d'instrumentation. Plus tard, il fut assez heureux pour recevoir les conseils d'Emile Jonas, qui l'initia aux mystères — comme on dit — de la composition idéale. Ainsi entouré dans sa famille, il apprit la musique un peu comme on apprend à parler sa langue maternelle. Aussi n'est-on pas trop surpris de le voir à quinze ans figurer comme musicien gagiste de deuxième classe au 64^e de ligne avec le rang de sergent. Engagé volontaire à dix-sept ans au 78^e de ligne, il monte en grade à la fois comme musicien et comme soldat. Il est de première classe dans la musique avec rang de sergent-major. Il avance à grands pas et nous le trouvons, deux ans plus tard, sous-chef de musique au 100^e de ligne. Ici son avancement subit forcément un temps d'arrêt par suite du licenciement des musiques d'artillerie et de cavalerie en 1867. Il n'y eut pas moins de quatre-vingt-trois chefs de musique mis à la suite par le fait de cette regrettable mesure.

Vient la funeste guerre de l'année terrible 1870.

Gustave Wettge fait la campagne et, après la trahison de l'infâme Bazaine, qui livre à l'ennemi une armée de cent vingt mille hommes, la plus brave, la plus disciplinée, la plus patriotique qui fût jamais, Wettge est fait prisonnier sous Metz. On l'interne à Magdebourg qui fut aussi le lieu d'internement du glorieux Carnot, ce savant administrateur, ce soldat sans crainte, cet enthousiaste patriote qu'on avait surnommé « l'organisateur de la victoire ». Rentré en France après six mois de captivité, entré de nouveau comme sous-chef de musique au 78^e de ligne, il fait en Afrique la campagne de 1872 jusqu'au mois de février 1873. Reçu chef de musique avec le numéro 1 — c'est son chiffre dans les concours — il est nommé au 109^e de ligne en 1873. Il passe ensuite, avec la même qualité de chef, au 1^{er} du Génie à Versailles en 1874, et y reste jusqu'au mois de novembre 1884.

Sur la demande du prince de Galles, et avec l'autorisation du gouvernement français, la musique du 1^{er} du Génie part pour Londres où elle donne des concerts pendant le mois de juillet 1884. Wettge part avec cet orchestre et c'est lui qui le dirige. Enfin, vient le couronnement de cette belle carrière par le concours que nous avons fait connaître en commençant, qui plaçait Wettge à sa véritable place, à la tête du premier orchestre régimentaire que nous ayons jamais eu en France.

La musique de la Légion de la Garde républicaine, sous la direction de M. Wettge, est allée donner des concerts qui tous ont été des succès éclatants dans les principales villes de la Belgique : Bruxelles (à deux reprises différentes), Liège, Anvers, Charleroi, etc. Les succès de notre musique furent tels, que le

roi Léopold, comme une preuve de sa haute satisfaction, décora de son Ordre le chef de ce bel orchestre de symphonie militaire. Les succès de la Musique de la Garde républicaine, sous la direction de son troisième chef, ne furent pas moins éclatants en France qu'ils ne l'ont été en Belgique; Lyon, Saint-Étienne et le Havre n'ont pas oublié les beaux concerts de cette célèbre phalange harmonique... et harmonieuse.

Les journaux anglais, en 1892, ont rendu témoignage du triomphe de cet orchestre, toujours triomphant, de la Garde républicaine. Ils nous ont fait connaître que Wettge et ses musiciens ont donné en Angleterre, en cette année, vingt-quatre concerts au milieu de l'enthousiasme toujours croissant du public, un public composé de milliers d'auditeurs.

M. Wettge et ses soixante-quinze musiciens d'élite, ont exécuté — ce chiffre est curieux à mentionner — *cent quarante-quatre morceaux* de différents styles et un peu de tous les maîtres.

C'est après ce grand succès que l'éminent chef de musique, ayant atteint ses trente ans de service, a fait valoir ses droits à la retraite.

Mais ce digne retraité n'est point pour cela perdu pour l'art. M. Gustave Wettge fait partie de la Commission d'examen pour la réception des chefs et sous-chefs de musique, comme aussi des classes d'instruments à vent du Conservatoire de Paris.

Lors de la dernière exposition universelle, en 1889, M. Wettge fut un des organisateurs qui, avec Emile Jonas, ont le plus contribué à l'éclat donné au festival des musiques militaires au palais de l'Industrie. L'auteur de ces lignes faisait lui-même partie, en qua-

lité de secrétaire, de la commission d'organisation des manifestations de musique d'harmonie qui eurent lieu à cette superbe exposition, commission dont Emile Jonas était le président. Il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici le programme du festival des musiques militaires qui réunit 1,200 exécutants sous la direction de M. Wettge, et qui obtint un succès que, sous tous les rapports, on peut qualifier de hors ligne. Disons de suite que le président de la République, M. Carnot, assistait à ce festival, avec le Schah de Perse, plusieurs ambassadeurs et ce qu'on appelle le « Tout-Paris ».

Voici le programme :

1. *Air national persan* (à l'entrée du Schah).
2. *La Marseillaise* (à l'entrée du président de la République).
3. Ouverture de la *Muette de Portici* AUBER.
4. *Les Erynnies*..... .. MASSENET.
5. Fragments du ballet de *Sylvia*.... LÉO DELIBES.
6. Marche religieuse d'*Alceste*..... GLUCK.
7. Ouverture d'*Egmont* :..... .. BEETHOVEN.
8. Polonaise de *Dimitri* JONCIÈRES.
9. *Marche aux flambeaux* (n° 3)..... MEYERBEER.
10. *Le Diamant*..... .. EMILE JONAS.

M. Gustave Wettge est officier d'académie du 1^{er} janvier 1885, chevalier de la Légion d'honneur du 24 juin 1886, chevalier de l'ordre de Léopold de Belgique du 12 septembre 1889, officier du Lion et Soleil de Perse du 16 octobre 1889, officier de l'Instruction publique du 1^{er} janvier 1890.

Le célèbre chef de musique, encore bien jeune, se repose sur ses lauriers dans son ermitage de Mu-

reaux, près de Meulan, assez éloigné pour vivre ainsi dans la méditation et philosopher à son aise, assez près de la capitale pour y être porté facilement dès que ses fonctions — toutes gratuites — l'appellent au Conservatoire.

La liste serait longue des compositions et surtout des arrangements signés du nom de Wettge, un nom aussi aimé que respecté de tous nos chefs de musique, de tous les amis de l'art.

Gabriel Parès.

Le chef actuel de la musique de la Garde républicaine est M. Gabriel Parès, qui doit sa situation au concours comme M. Wettge.

Gabriel Parès, né à Paris le 18 novembre 1860, appartient à une famille de musiciens. Son père, comme on a pu le voir par le tableau du personnel que nous avons donné de la musique de la Garde républicaine, était clarinettiste et il eut l'honneur de faire partie des cinquante-trois — sans compter Paulus et Maury — qui firent le voyage triomphal d'Amérique, objet du présent récit. Le frère de Gabriel Parès est présentement chef de musique dans un régiment qui tient garnison à Bergerac.

Au concours annuel du Conservatoire, dans l'été de l'année 1882, M. Parès remporta un premier prix de cornet à pistons. Dès ce moment, il fut facile de lui prévoir un avenir de musicien militaire.

Il entra dans la classe de Théodore Dubois et suivit aussi les leçons du tant regretté Léo Delibes. Puis il concourut pour l'harmonie et obtint un prix.

Se sentant mûr pour remplir la place de sous-chef

de musique, il se fit inscrire au concours de 1882. Il réussit et fut nommé sous-chef de la musique du 74^e de ligne en garnison à Rouen.

Le ministre de la marine ayant ordonné un concours pour l'emploi devenu vacant de chef de musique des Equipages de la Flotte, Parès se sentant sûr de lui, à la fois comme harmoniste et pour l'orchestration autant que pour la composition proprement dite, n'hésita pas à briguer cet emploi supérieur.

Cette fois encore, il sortit vainqueur de la lutte.

Gabriel Parès fut donc nommé, bien jeune encore, à vingt-trois ans, chef de musique de la Flotte, à Toulon, ce qui lui donnait le rang d'enseigné de vaisseau lequel, on le sait, équivaut à celui de lieutenant, dans l'armée de terre, avec les avantages y attachés, et une pension de retraite.

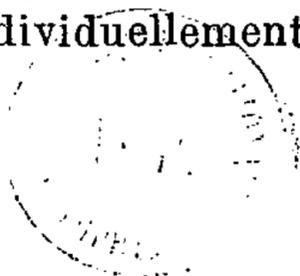
L'Exposition internationale de Paris, en 1889, donna aux Parisiens l'occasion de juger des qualités de la musique de la Flotte de Toulon, classée immédiatement dans l'opinion comme la seconde musique militaire de France, c'est-à-dire après celle de la Garde. A la tête de ses harmonieux marins, Parès, très sympathique de sa personne, à la physionomie ouverte et intelligente, faisait belle figure, je vous assure. Tous les journaux de Paris parlèrent, pour en faire l'éloge, du bel orchestre de la Flotte et de son habile Directeur.

Les compositions originales du successeur de Paulus, de Sellenik et de Wettge, ne sont pas encore nombreuses. Nous citerons : *Marche nuptiale* et *Marche solennelle*, dédiées au président de la République, M. Carnot; *Sous les étoiles*, sérénade; et une valse souvent jouée sous ce titre, *Contemplation*.

Nous savons comment la Musique de la Garde était composée sous la direction de Paulus. Son personnel s'est notablement augmenté dans ces derniers temps.

Voici le tableau exact et complet de cet orchestre d'élite qui n'a cessé, depuis sa création, d'être la première musique régimentaire de France.

Nous croyons intéresser les lecteurs de ce volume, en donnant le nom de chaque instrumentiste, son grade comme musicien, et en faisant connaître les récompenses honorifiques que quelques-uns ont obtenues, les prix qu'ils ont remportés individuellement au Conservatoire, etc.



XXV

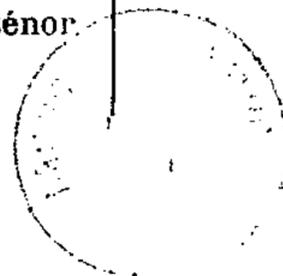
LÉGION DE LA GARDE RÉPUBLICAINE (MUSIQUE). — SON PERSONNEL

M. Gabriel PARÈS, Chef de musique.

NOMS	GRADES	INSTRUMENTS	RÉCOMPENSES HONORIFIQUES
M. PAPAIX	Sous-Chef	Piston solo	Officier d'Académie.
LAFORGUE	1 ^{re} classe	Bugle <i>si b.</i> solo	Officier d'Académie.
FONTBONNE	id.	Grande flûte solo	Officier d'Académie.
PARADIS	id.	Clarinette solo	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris, Officier d'Académie.
LACHANAUD	id.	Piston solo	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris, Officier d'Académie.
ROQUES	id.	2 ^e clarinette solo	
LIGNER	2 ^e classe	2 ^e piston	Officier d'Académie.
LEROUX	id.	Contrebasse <i>si b.</i>	
MALÉZIEUX	id.	1 ^{er} cor	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris.
BONNIFLEAU	id.	Petite clarinette solo	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris.
CLERC	id.	Hautbois solo	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris, Officier d'Académie.
JACQUEMONT	id.	2 ^e grande flûte	
VERNEY	id.	1 ^{er} clarinette	
BATON	id.	1 ^{er} trompette	2 ^e prix du Conservatoire de Paris.
BARTHÉLEMY	id.	1 ^{er} trombone solo	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris.
VILLAGE	3 ^e classe	2 ^e hautbois	
PÉRINET	id.	2 ^e piston	
LACHAISE	id.	2 ^e cor	2 ^e prix du Conservatoire de Paris.
LAUCHIRÉ	id.	2 ^e alto <i>mi b.</i>	
BRUN	id.	Grosse caisse	
FERDINAND aîné	id.	Baryton solo	

NOMS	GRADES	INSTRUMENTS	RÉCOMPENSES HONORIFIQUES
MAUGET	3 ^e classe	2 ^e bugle <i>si b.</i>	
KRANTZ	id.	1 ^{er} alto <i>mi b.</i>	
SÉGOUIN	id.	Saxophone alto solo	
SCHILLÉ	id.	Petite flûte	
PHILIPPE	id.	Petit bugle <i>mi b.</i>	Officier d'Académie.
DÉTRAIN	id.	1 ^{re} clarinette	
LELIÈVRE	id.	1 ^{re} clarinette basse	
SERVAT	4 ^e classe	3 ^e cor	
LOUVAT	id.	3 ^e basse	Officier d'Académie.
TAVANT	id.	Caisse claire	
LANDRIN	id.	1 ^{re} clarinette	
BRUNEAU	id.	id.	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris.
DEBLAUWE	id.	id.	
COUPPAS	id.	1 ^{er} basson	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris.
MOUSSARD	id.	2 ^e basson	
REFROIGNET	id.	3 ^e bugle	
DÉFOSSEZ	id.	2 ^e trompette	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris.
FASQUELLE	id.	Saxophone baryton	
WILMOTTE	id.	3 ^e cor	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris.
TRUC	id.	Timbalier	
JUND	id.	3 ^e petite clarinette	
LAFEUILLE	id.	5 ^e basse <i>si b.</i>	
MAZURE	id.	1 ^{re} clarinette	
CORNU	id.	5 ^e cor	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris.
DELAPARD	id.	3 ^e trombone	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris.
COQUELIN	id.	Contrebasse <i>si b.</i>	
TAROUX cadet	id.	2 ^e baryton	
AUBRESPY	id.	2 ^e petite clarinette	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris.
JOSEPH	id.	1 ^{er} piston Ripiane	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris.
BENOIT	id.	1 ^{re} basse <i>si b.</i>	
PATTEYN	id.	Saxophone baryton	
STRADY	id.	2 ^e basse	
THOMAS	Auxiliaire	3 ^e basse	
TAROUX aîné	id.	Contrebasse <i>si b.</i>	
GONTIER	id.	3 ^e clarinette	
PAGNON	id.	id.	
DURAND	id.	id.	
TINARAGE	id.	3 ^e trompette	

NOMS	GRADES	INSTRUMENTS	RÉCOMPENSES HONORIFIQUES
DESBROSSE	Auxiliaire	4 ^e trompette	
PÉLISSIER	id.	4 ^e petite clarinette	
TROCMÉ	id.	3 ^e alto <i>mi b.</i>	
THIELS	id.	2 ^e saxophone alto	
DUPAQUIER	id.	2 ^e saxophone baryton	
DARRIGADE	id.	2 ^e clarinette basse	
GRIFFON	id.	2 ^e trombone	
FERDINAND <small>cadet</small>	id.	Contrebasse <i>mi b.</i>	
LALAUE	id.	2 ^e saxophone ténor	
BLONDEAU	id.	Basse <i>si b.</i>	
LERUSTE	id.	Sarrusophone <i>si b. mi b.</i>	
BALAY	id.	Basse <i>si b.</i>	
GAUDART	id.	1 ^{er} hautbois	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris.
JUILLIARD	id.	3 ^e clarinette	
POTTIN	id.	3 ^e clarinette	
MORFAUX	id.	4 ^e trombone	1 ^{er} prix du Conservatoire de Paris
BOUILLIER	id.	3 ^e clarinette	
FOURNIER	id.	5 ^e trombone	
MEYER	id.	1 ^{er} saxophone ténor	
COMBES	id.	3 ^e clarinette	



~~~~~

# TABLE DES MATIÈRES

---

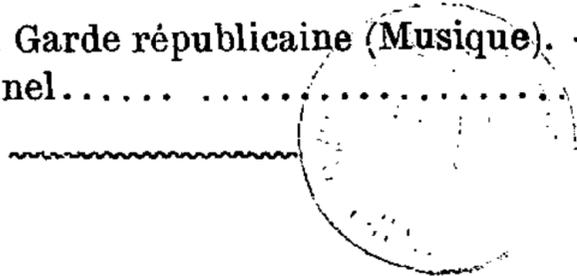
|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | Pages |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| PRÉFACE.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | 3     |
| I. — Coup d'œil sur la réorganisation des musiques militaires en France.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | 5     |
| II. --- Paulus. Notice biographique. — Ses voyages avec le prince de Joinville. — Paulus s'embarque avec sa Musique sur la « Belle-Poule », chargée de se rendre à Sainte-Hélène pour y recueillir les cendres de Napoléon et les ramener en France. — Le rôle de la Musique pendant la traversée, à l'aller et au retour. — Une nouvelle émotionnante. Le commandant de la « Belle-Poule », le prince de Joinville, jure de se faire couler avec le cercueil de l'Empereur, plutôt que de se rendre à l'ennemi. — Voyage de Paulus avec sa Musique au Brésil à l'occasion du mariage du prince de Joinville avec la princesse Francesca, fille de l'empereur Dom Pedro. — Impressions produites par cet orchestre militaire à Rio-Janeiro. — Paulus assiste au bombardement de Tanger. — La révolution de 1848 éclate. — La Musique de Paulus est dissoute. — Il est nommé... trompette-major. — Paulus modifie sa Musique qui devient fanfare, puis harmonie. — Elle prend alors le nom de « Musique de la Garde républicaine ». — Paulus reçoit une lettre autographe du prince de Joinville. — Témoignage solennel décerné à Paulus par MM. Ambroise Thomas, Adolphe Adam, le baron Taylor, etc. — Avec l'Empire, la Musique est nommée « Musique de la Garde de Paris ». — A la chute de l'Empire, elle reprend son appellation de « Musique de la Garde républicaine. »..... | 17    |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| <p>III. — La Musique de la Garde républicaine au concours européen des musiques militaires à l'Exposition universelle de Paris en 1867. — Ce que fut ce concours. — Appréciation des différents orchestres régimentaires qui prirent part à ce tournoi sans précédent. — Composition des différentes musiques, leur personnel et leurs instruments. — Leur réception aux Tuileries par Napoléon III....</p>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 38 |
| <p>IV. — Paulus et l'Hymne à la paix, de Rossini, à l'Exposition de Paris en 1867. — Lettre de Rossini à Paulus. — La Musique de la Garde à l'Exposition de Londres en 1871. — La participation de la Musique de la Garde aux concerts et fêtes de bienfaisance.....</p>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | 82 |
| <p>V. — Notice biographique sur Hippolyte Maury, sous-chef de musique de la Garde républicaine.....</p>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 88 |
| <p>VI. — Départ de la musique de la Garde républicaine pour Boston où elle prend part aux grandes manifestations musicales du Jubilé de la Paix. — L'indemnité de déplacement accordée aux musiciens français. — Celle qui fut allouée aux musiques anglaise et prussienne. — La traversée du Havre à New-York à bord du « Saint-Laurent ». Arrivée à New-York. — La réception par le bataillon des « Gardes Lafayette ». — Un souvenir historique : Franklin et Lafayette. — Le Café de Paris à New-York et l'Astor House. — Les toasts portés. — Départ pour Boston. — Le <i>Yankee Doodle</i>. — Un américain raconte à Paulus le premier essai du premier bateau à vapeur construit par Fulton à New-York. — Les musiciens de la Garde républicaine descendent à terre à <i>Old Coloni</i> où ils prennent le train pour Boston.....</p> | 93 |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | Pages |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| VII. — Réception solennelle à Boston par le promoteur et l'organisateur du Jubilé, M. Gilmore, accompagné de MM. Jordan, Davis, Didson, Watherbet, Rice et quelques autres notabilités de la ville, Américains et Français. — Le bataillon de l'école latine. — Toast de l'alderman Jenks, président du Comité de la ville. — Le Colyseum.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | 112   |
| VIII. — Installation à l'hôtel Clarendon. — Quelques mots sur la cuisine américaine. — Brillat-Savarin, musicien d'orchestre à New-York. — Le pas de marche réglé par une soupe à l'oignon. — L'arrivée et l'installation des musiciens militaires étrangers. — Une promenade en mer. — Les reporters américains.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 117   |
| IX. — Première journée du Jubilé, formée uniquement d'éléments américains. — Deuxième journée, consacrée à la Musique anglaise. — Troisième journée, la Musique prussienne. — Quatrième journée, débuts de la Musique de la Garde républicaine. — Quarante-cinq mille auditeurs assis et vingt mille debout. En tout, soixante-dix mille auditeurs dans le Colyseum avec cent mille auditeurs autour de l'immense monument d'harmonie. — Programme du festival. — Vingt et un mille exécutants, appuyés d'un orgue gigantesque, jouent la <i>Marseillaise</i> et <i>Hail Columbia</i> . — Les auditeurs chantent avec les musiciens — Effet colossal. — Le canon marque le rythme et la mesure. — Prodigieux enthousiasme pour les cinquante-trois musiciens de la Garde républicaine entendus seuls. — Comptes rendus des journaux. — Une accusation inepte. — Réfutation. — L'impôt de l'album. — Le bal au bénéfice des vingt mille choristes du festival..... | 127   |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | Pages |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| X. — Un rapprochement impossible. — Le Président de la République au Colyseum. — Arrivée d'une Musique irlandaise. — La bibliothèque de Gilmore. — Casino catholique. — <i>Memorandum</i> . — Sélection de Lohengrin. — Le 4 juillet. — Un paragraphe supprimé dans la déclaration de l'indépendance américaine. — La petite ville de Marlborn (Canada)..... | 147   |
| XI. — Départ pour Marlborn. — Un canadien en bonne humeur. — Réception dans Marlborn. — Un dîner à la française. — Retour à Boston .....                                                                                                                                                                                                                     | 159   |
| XII. — Les adieux à Boston. — Retour à New-York. — L'hôtel de Grand-Central. — Le Lotos-Club. — Le premier concert au Rink. — Enthousiasme.....                                                                                                                                                                                                              | 165   |
| XIII. — De New-York à Chicago. — Un mot prophétique de Franklin. — Réception à Chicago. — Concert dans une église. — La Société de bienfaisance française. — Le banquet. — Les toasts. — Paulus à la messe. — Un sermon en l'honneur des musiciens français. — Deux concerts en un jour. — Départ pour Cincinnati.....                                       | 178   |
| XIV. — Les wagons-lits. — Hamilton et sa mort tragique. — Réception à Cincinnati. — Premier concert dans cette ville. — Promenade. — Les cochons tués à la mécanique. — Deuxième et dernier concert.....                                                                                                                                                     | 190   |
| XV. — Une nouvelle à sensation. — Vol de cent cinq mille francs au préjudice des musiciens de la Garde républicaine. — La vérité sur ce vol. — Départ pour Pittsburg.....                                                                                                                                                                                    | 198   |
| XVI — <i>Go a head</i> . — Accident en route. — Concert à Pittsburg. — Départ pour Philadelphie.....                                                                                                                                                                                                                                                         | 204   |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | Pages |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| XVII. — Séjour à Philadelphie. — Penn et les Quakers. — Premier concert dans la salle de l'Opéra. — Un curieux bâton de chef d'orchestre offert à Paulus. — Promenade sur la rivière de la Ware. — Paulus et quinze de ses musiciens vont à la messe et exécutent des marches religieuses pendant l'office divin. — Départ pour Baltimore..... | 207   |
| XVIII. — Quelques mots sur Baltimore. — Les maisons du Seigneur. — La liberté de conscience. — Une citation de Talleyrand. — Les femmes de Baltimore. — Le concert au baiser. — Concert de la Garde républicaine. — Un pot-au-feu glorifié. — Départ de Baltimore pour New-York.....                                                           | 216   |
| XIX. — Concert à Brooklyn. — Retour à Boston. — Nouvelle série de Concerts.....                                                                                                                                                                                                                                                                | 225   |
| XX. — Dernière étape à New-York. — Dernier concert en Amérique. — Incident. — Solos de flûte et de cornet à pistons improvisés. — Manifestation de la colonie française de New-York. — Le départ pour la France. — Conduite en mer.....                                                                                                        | 229   |
| XXI. — La musique dans l'amour de la Patrie.....                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 235   |
| XXII. — Voyage de retour en France. — Je vais au devant de Paulus à l'arrivée, dans la rade du Havre, du <i>Washington</i> qui porte tous nos musiciens. — Fêtes données au Havre en leur honneur. — Discours de M. Guillemard, maire du Havre.....                                                                                            | 258   |
| XXIII. — Un mois après.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | 269   |
| XXIV. — Les successeurs de Paulus comme Chefs de musique de la Garde républicaine.....                                                                                                                                                                                                                                                         | 271   |
| XXV. — Légion de la Garde républicaine (Musique). — Son personnel.....                                                                                                                                                                                                                                                                         | 284   |



## ERRATA

---

Page 147. — Lisez X au lieu de IX.

Page 226. — Ligne 22, lisez *premiers* amours, au lieu de *premières* amours.